IMPACT

75



RÉTRO : La folle histoire des AVENGERS



DAVID DUCHOVNY Rencontre du premier type



GODZILLA Le monstre attaque la ville

Avec également : ARMAGEDDON - JOHN WOO - KIRK WONG - RUSS MEYER

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 75 - 25,00 F - RD

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

La série culte enfin au grand écran !

SOMMAIRE



DAVID DUCHOVNY - RENCONTRE DU PREMIER TYPE : P. 26.



LA FOLLE HISTOIRE DES AVENGERS : P. 10.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Julien Carbon - Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alex Benjamin - John Choumchoum Jr - Alexis Dupont-Larvet - David Fakrikian - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Erich Vogel - Zinedine Zidane

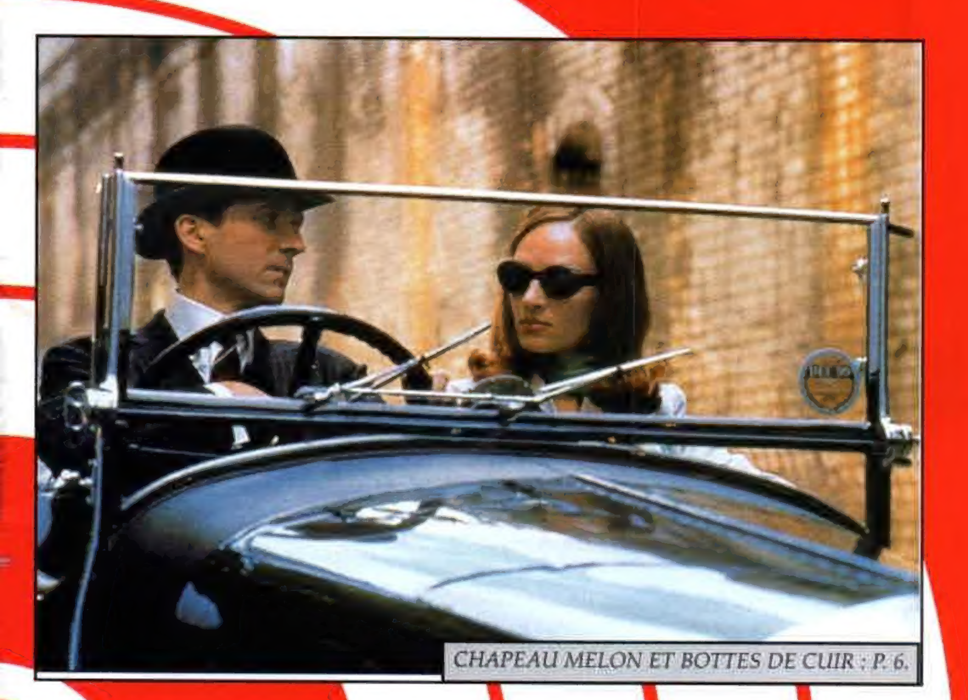
correspondant à Los Angeles Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition On est les champions, on est les champions, on est, on est, on est les champions ! **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** août 1998 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°75** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Catherine Anconina - Sandra Boixel - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - Nathalie Dauphin - Corinne Deburry - Sylvie Forestier - Joëlle François - François Frey - Laura Gouadin - Fabienne Isnard - Vanessa Jerrom - Muriel Kitzinger - Anne Lara - Pascal Launay - Fanny Louie - Christophe Lunn - Bruno Maccarone - Floriane Mathieu - Dany Martin - Stéphane Ribola - Marc Toullec - Jean-Pierre Vasseur - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO

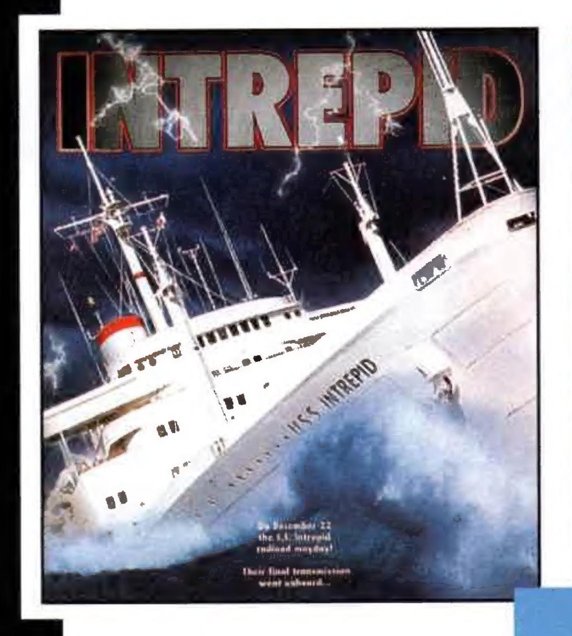

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR : P. 6.

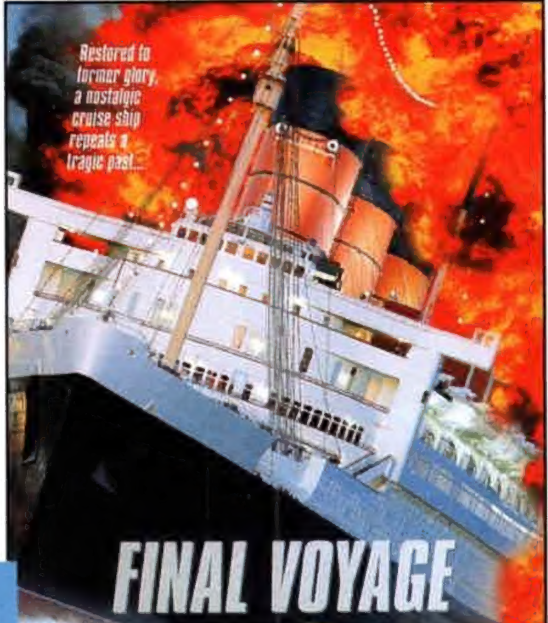
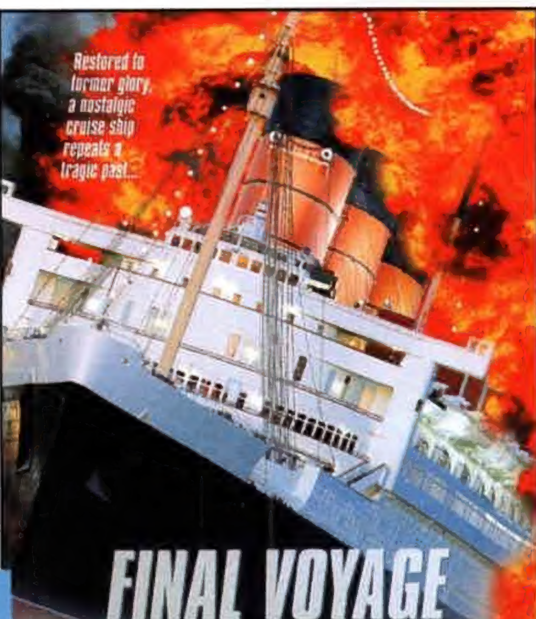

IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN : P. 30.


ARMAGEDDON : P. 22.

Aux Etats-Unis, cet été, il y avait un paquet de blockbusters dans les salles : **Godzilla**, **X-Files : Fight the Future**, **L'Arme Fatale 4**, **Small Soldiers**, **Armageddon**... Aucun de ces films n'a fait un carton, mais tout le monde est content puisque chacun d'entre eux rapporte quand même entre 80 et 100 millions de dollars au box-office. Des scores honnêtes en effet, étant donné la forte concurrence. Les plus déçus, ce sont les producteurs d'**Armageddon**, qui s'attendaient à engranger des sommes astronomiques qui se font attendre. Des producteurs mécontents de voir leur film fusillé par la critique américaine. On les comprend. En France, **Armageddon** risque de connaître le même sort dans la presse. D'ailleurs, certains journaux ont déjà commencé à le descendre en flèche. Espérons que le jugement des spectateurs ne sera pas influencé par ces critiques abusives, qui représentent une certaine forme de pensée intellectuelle visant à traiter **Armageddon** suivant les mêmes principes que **2001 L'Odyssée de L'Espace**. Ridicule. D'autres préfèrent chercher la petite bête comme s'ils se sentaient forcés d'argumenter sur un film qui n'en demande pas tant. Eh, les gars, c'est quoi le cinéma pour vous ? Un lieu où on se rend en ermite pour faire marcher ses neurones, se prendre la tête et essayer de donner un sens à chaque image comme on disserte d'un sujet métaphysique dans les cafés philosophiques ?! D'accord, **Armageddon** aligne les poncifs, commet quelques «entorses à la crédibilité» du scénario, affiche fièrement ses très beaux effets spéciaux comme s'il s'agissait du cœur même de l'histoire. Et alors ?! **Armageddon** n'a pas les mêmes prétentions que son concurrent **Deep Impact** qui, lui, mériterait un mauvais traitement de faveur à force de vouloir à tout prix attendrir les spectateurs les plus fragiles au niveau émotionnel. En plus, **Deep Impact** se plante là où **Armageddon** triomphe sans trop se forcer. **Armageddon** fait partie de cette catégorie de films qu'on nomme «pop-corn» (vous n'aimez pas le pop-corn ?), calibrés pour ramasser un beau paquet de pognon en distrayant le public. L'idée est défendable, puisqu'elle profite aussi bien au producteur qu'au consommateur. D'ailleurs, le cinéma n'a-t-il pas pour but de divertir ? Normalement si, mais ce concept semble aujourd'hui partir en fumée. Dommage pour **Armageddon**, qui se place en figure de proue de ce mouvement, une forme de cinéma simple, mais jouissif. **Armageddon** se regarde et s'apprécie comme on écoute de la techno. Ni plus, ni moins. Juste des images agressives qui vous arrivent en pleine poire à la vitesse de la lumière, agencées dans un montage ultra-cut. Vous n'avez plus qu'à bouger la tête bêtement en appréciant les destructions massives de New-York, Paris et Shangai. Des scènes d'apocalypse visuellement excitantes et scénarisées, où chaque météorite qui traverse un building influe sur l'action. Sinon, vous pouvez toujours rire aux éclats devant les clowneries de Steve Buscemi et vous détendre un bon coup. Face à la haine de certains journalistes pour ce genre cinématographique qui se rapproche de la série B, on peut se demander où est passé le simple plaisir passif et contemplatif du spectateur. En continuant dans cette voie, ça ne servira bientôt plus à grand chose d'aller s'éclater dans une salle de cinéma.

Damien GRANGER





■ par Jack TEWKSBURY ■

Ô mon bateau, oh oh oh...

Alors que la *Fox* envisage déjà de donner une suite à **Titanic**, *Phoenician Entertainment*, dont les deux big boss sont Andrew Stevens (acteur et producteur de thrillers érotiques de seconde zone) et Ashok Amritraj (un autre producteur qui a connu ses heures de gloire pendant le boom du kickboxing) annonce deux pâles copies du film de James Cameron. D'abord **Intrepid**, avec son bateau tout beau tout propre s'enfonçant dans la mer sous la tempête et qui ressemble plus au paquebot de **Speed 2** qu'au Titanic. C'est John Putch, déjà coupable d'un **Tycus** qui affichait presque fièrement sa parenté avec le **Deep Impact** de Mimi Leder, qui réalise ce film dont le slogan révèle la fin : *«Le 22 décembre, le USS Intrepid lance un SOS. Leur dernière transmission est restée sans réponse...»*. Comme ça, c'est clair. Même topo avec **Final Voyage** de James Andrews : *«Un ancien bateau de croisière, restauré par nostalgie, répète les événements tragiques du passé...»*. Et toujours ces points de suspension qui laissent supposer qu'il va se passer plein de choses. Cependant plus malin, **Final Voyage** anticipe déjà sur **Titanic 2** avec son bateau flambant neuf (parce que rafistolé après un premier naufrage), qui ne rencontre plus un iceberg, mais se transforme en brasier géant, faisant passer l'incendie de **La Tour Infernale** pour un feu de paille. C'est pas le bon moment pour partir en voyage !

Le «bleuu» et le «ripou»



■ *Mark Wahlberg dans THE CORRUPTER* ■

Avec les autres acteurs de sa génération, Leonardo DiCaprio et Matt Damon, Mark Wahlberg connaît une carrière très prolifique. Après avoir incarné Dirk Diggler, la superstar du X bien membrée dans **Boogie Night** et un tueur au grand cœur dans le **Big Hit** de Kirk Wong, il fait de nouveau équipe avec l'inégal James Foley (**Comme un Chien Enragé**), deux ans après le très mauvais **Fear**, sorti chez nous clandestinement cet été. Dans **The Corrupter**, il interprète une jeune recrue de la police devant surveiller son partenaire, un détective aux méthodes douteuses affilié aux Triades. C'est l'acteur fétiche de John Woo, Chow Yun Fat, qui joue les ripoux pour son deuxième film américain après **Un Tueur pour Cible**. Terence Chang, associé à tous les projets américains de John Woo, Kirk Wong et Chow Yun Fat, produit **The Corrupter** en compagnie d'Oliver Stone.

EXPRESSIMO

● Antoine Fuqua (**Un Tueur Pour Cible**) ne réalisera finalement pas **Entrapment**. Renvoyé sur ordre de Sean Connery, producteur et interprète aux côtés de Catherine Zeta-Jones (**The Mask of Zorro**) de ce polar se déroulant entre Hong Kong et Londres, il sera remplacé par John Amiel (**Sommersby**).

● Le roman «American Psycho» de Brett Easton Ellis, qui décrit dans les moindres détails, même les plus gore et les plus morbides, l'odyssée meurtrière de Patrick Bateman, banquier à Wall Street et serial-killer, devrait être prochainement adapté au cinéma. Le scénario, certainement allégé, est écrit par Mary Harron (**I Shot Andy Warhol**) et Guinevere Turner (**Go Fish**). Les producteurs, déçus que Leonardo DiCaprio ait finalement refusé le rôle principal, essaient d'obtenir d'Oliver Stone qu'il réalise le film.

● Aux dernières nouvelles, c'est Michael Apted (**Blink**, **Mesures d'Urgence**) qui réaliserait le prochain **James Bond**. Par contre, les producteurs n'ont toujours pas annoncé le titre de la 19ème aventure de 007.

● C'est David Kellogg qui réalisera pour *Disney* la version live du dessin animé ***Inspecteur Gadget***. Matthew Broderick, qui ne prend que cinq millions de dollars (contre les vingt-sept demandés par Jim Carrey !) a été retenu pour interpréter le flic bionique face à Rupert Everett dans le rôle de son pire ennemi Claw. Cameron Diaz devrait être de la partie dans ce mélange de ***Columbo*** et **Terminator**.

● Michael Mendelsohn, producteur de films indépendants, vient de faire l'acquisition d'un projet qui sent le réchauffé. **The White House : Secret Service** raconte l'histoire d'un agent secret hors-pair envoyé à la Maison Blanche pour sauver le Président, retenu en otages par une bande de terroristes hystériques qui menacent d'utiliser la fatale arme nucléaire. Que ceux qui reconnaissent **Piège de Cristal** et **Air Force One** lèvent la main !

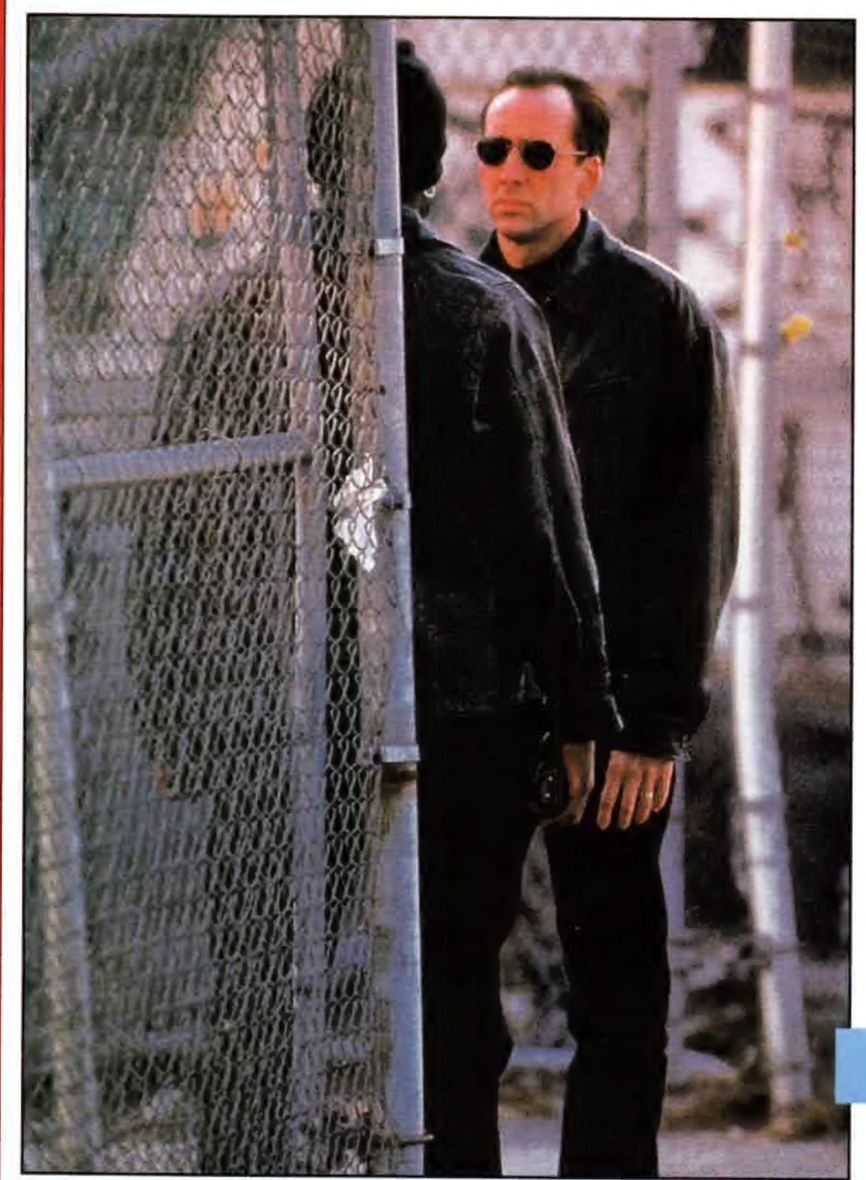
● Michael Mann (**Le Sixième Sens**) retrouve Al Pacino après **Heat** pour son nouveau projet, sans titre pour l'instant, qui raconte l'histoire de Lowell Bergman, producteur de télé qui travailla pour le programme américain de news «*60 minutes*». Dans les années 80, Bergman et une autre journaliste menèrent une enquête sur l'industrie du tabac pour se rendre compte que les risques de cancer liés à la nicotine étaient en fait connus depuis le milieu des années 50. Aux côtés d'Al Pacino, Lindsay Crouse (**Engrenages**) et Russell Crowe, qui avait fait forte impression dans **LA Confidential**.

● Après **Mr Magoo** avec Leslie Nielsen, Stanley Tong doit réaliser la version cinéma de ***Drôle de Dames***, série des années 70 dans laquelle trois super-nanas combattent le crime à grand renfort de charme et de prises de judo. Michelle Yeoh (**Demain ne Meurt Jamais**), Jenny McCarthy (ex-Playmate de *Playboy* et présentatrice de l'émission «*Singled Out*» sur *MTV*) et Jada Pinkett (**Scream 2**) devraient composer le nouveau trio de choc.

● William Friedkin est actuellement rattaché au remake de **Truth or Dare**, un téléfilm *BBC* diffusé sur la chaîne anglaise il y a deux ans. L'histoire : une avocate prête son appartement à son ex et une bande de potes. Lorsqu'elle découvre leur train de vie (beuveries, vols...), elle les jette dehors. Rancuniers, ils comptent détruire sa carrière en la faisant chanter.

● Suite au désistement de Jodie Foster, *Paramount* a contacté la belle Ashley Judd (**Le Collectionneur**, **Heat**) pour jouer aux côtés de Tommy Lee Jones dans **Double Jeopardy**, un thriller dans la lignée du **Fugitif** écrit par les trois scénaristes de **Rock**. Ashley Judd y interprète une veuve condamnée à la prison car suspectée du meurtre de son mari. Libérée, elle découvre que sa mort était un coup monté pour toucher la prime d'assurance vie. Furax, elle part le chercher afin de le dessouder pour de bon !

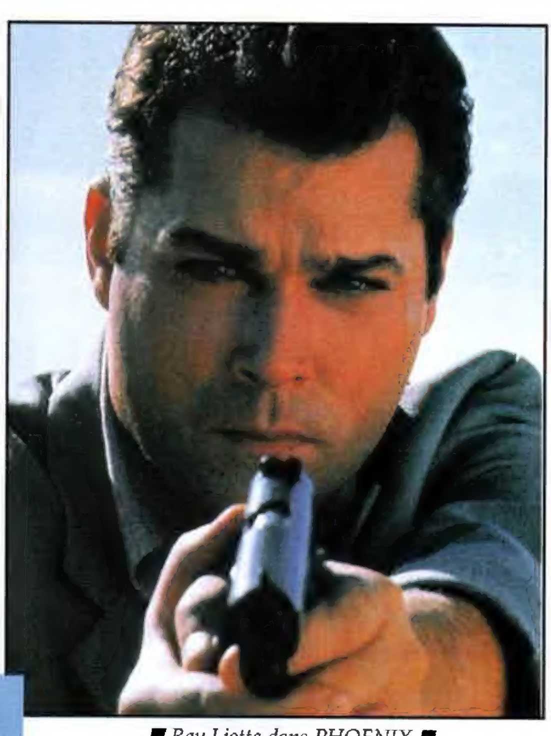
Sur les traces du snuff movie...


■ *Nicolas Cage dans 8 MM* ■

Tout juste remis des scores décevants de **Batman et Robin**, Joel Schumacher quitte le héros masqué de Gotham City et renoue avec le thriller genre **Chute Libre** pour les besoins de **8 mm**, un film *Columbia* qui explore les bas-fonds du cinéma porno underground. Nicolas Cage (qui sera à l'affiche de **Snake Eyes** de Brian De Palma dès novembre prochain), est vraiment de plus en plus sollicité depuis les succès des **Ailes de l'Enfer** et de **Volte/Face**. Dans **8 mm**, il interprète Tom Welles, un détective privé employé par la veuve d'un riche homme d'affaires pour enquêter sur un réseau de «snuff movies» à caractère pornographique après qu'elle en ait trouvé un dans le coffre-fort de feu son mari. A la place de Mark Wahlberg (**Big Hit**), initialement prévu, c'est Joaquin Phoenix (**U-Turn**) qui guide la descente aux enfers de Tom Welles, aux côtés de Peter Stormare (**Fargo**, **Armageddon**). Le scénario de **8 mm** est signé Andrew Kevin Walker (**Seven**), qui a débuté sa carrière en gribouillant le script du petit film d'horreur **Brainscan**, et qui compare la chute de Welles à celle du personnage de Brad Pitt dans **Seven**. Avant **8 mm**, Walker avait participé à la réécriture du scénario de **The Game**, le ratage de David Fincher. Après **8 mm**, il adaptera le roman «Rendez-vous with Rama» d'Arthur C. Clarke. ■

Un flic dans la mafia

Depuis l'irrespectueux **Judge Dredd**, on était sans nouvelles de Danny Cannon. Le voilà qui refait surface avec **Phoenix**, un film noir moderne. Flic dans l'Arizona, Harry Collins a pris la mauvaise habitude de parier aux jeux. Et il perd plus souvent qu'il ne gagne. Pour couvrir ses dettes, il persuade quelques collègues de l'aider à dévaliser un strip-club qui appartient à un mafieux notoire du coin. Dans le même temps, il entame une romance avec Leila, machiavélique propriétaire d'un bar qui va se servir de lui. Pris dans une spirale meurtrière qui pourrait bien lui coûter sa carrière et la vie, Harry Collins apprendra à ses dépens que dans un film noir, on ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre. Interprété par Ray Liotta (**Les Affranchis**, **Copland**), entouré de Daniel Baldwin, Angelica Huston et Anthony Lapaglia, **Phoenix** ressemble à un film de John Dahl (**Red Rock West**, **Last Seduction**). Pourtant, le scénariste Eddie Richey préfère s'inspirer de l'auteur Jim Thompson, réputé pour ses descriptions réalistes et sans concession du milieu du crime. Le *New York Times* n'hésitera d'ailleurs pas à dire : «*Lisez Jim Thompson et partez pour une visite guidée en direction de l'enfer*». Une influence qui semble avoir porté la poisse à l'équipe, obligée de suspendre le tournage pendant toute une journée parce qu'une prise d'otages se déroulait juste à côté.


■ *Ray Liotta dans PHOENIX* ■

Les mythiques agents secrets british attendent fébrilement le verdict d'un public impatient...



■ Emma Peel (Uma Thurman) et John Steed (Ralph Fiennes) : le duo ressuscité par Hollywood ■

Chapeau Melon et Bottes de Cuir

Ça y est ! Après plusieurs années d'attente, Ralph Fiennes se coiffe du chapeau melon du gentleman John Steed et Uma Thurman chausse les bottes de cuir de la féline Emma Peel. Pour la version cinéma de la série culte des années 60, les deux agents secrets doivent affronter la foudre de Sir August De Wynter, un excentrique qui contrôle la météo et le monde par la même occasion. Un méchant dans l'esprit de la série pour un film qui se vante de perpétuer les traditions. Info ou intox ?

Mission : Impossible, Le Saint... Bientôt **Lost in Space** et **Les Mystères de l'Ouest**... Dans les années 90, comme si le cinéma connaissait une panne d'inspiration, producteurs et scénaristes font les yeux doux à la télé. Quand le grand écran s'intéresse au petit, c'est généralement pour transformer des séries cultes en blockbusters rutilants. Des adaptations qui, le plus souvent, ne prennent que très peu en compte la matière première.
En 1985, le producteur Jerry Weintraub rachète le catalogue télé de la firme *Thorn Emi*, qui comprend des titres comme ***Le Saint, Department S, The Protectors***, et surtout... ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. Régulièrement depuis, il annonce le projet avec Mel Gibson dans le rôle du célèbre John Steed, gentleman britannique au service secret de sa Majesté. *«Cette série m'a toujours fasciné. Par son côté très british, ses histoires fantaisistes et sa galerie de méchants hors du commun. Et puis, il y avait bien sûr les deux personnages principaux, superbement écrits et dont la complicité a aidé à bâtir le succès de la série. J'ai toujours rêvé de l'adapter sous la forme d'un long métrage pour le cinéma. Et je suis certain qu'en conservant l'essence même du concept original, en restant proche de ses idéaux, il y a moyen de créer un nouveau genre de films d'action qui mettra en avant les personnages. Un peu à la manière de James Bond»* déclare Jerry Weintraub, qui exerce depuis longtemps dans les domaines cinématographique, musical et audiovisuel. A son palmarès, des films d'auteurs, produits pour Robert Altman (**Nashville**), Barry Levinson (**Diner**) ou William Friedkin (**Cruising**), et des succès au box-office, comme la série des **Karaté Kid** ou **L'Expert** avec Sylvester Stallone et Sharon Stone. Depuis douze ans maintenant, il essaie de monter le projet en collaboration avec *Warner*, sans succès. *«Je préférais prendre mon temps plutôt que de me retrouver avec un film qui ne serait pas fidèle à la série, pour laquelle j'ai énormément de respect. A cette époque, je travaillais sur plusieurs films, j'étais débordé et aucun des scripts que j'avais commandés n'était satisfaisant. Je m'étais fait un point d'honneur à ne jamais faire cette adaptation tant que je n'aurais pas entre les mains le scénario parfait»* continue ce producteur indépendant, un des premiers à avoir eu son étoile sur le fameux «Hollywood Walk of Fame».

Même si **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** ressemble vaguement à l'épisode de la quatrième saison **Dans 7 Jours, le Déluge**, Jerry Weintraub s'interdit d'utiliser un épisode en particulier comme principale source d'inspiration. *«A mon sens, mieux valait s'intéresser en priorité aux thèmes principaux et récurrents de la série, ceux qui servent de trame à tous les épisodes. L'idéal était de renouer avec les concepts de base de la série, comme l'irrévérence, l'aspect visuel surréaliste et dépouillé, l'esprit de camaraderie entre les deux héros, la folie des méchants... Une fois l'axe défini, il ne restait plus qu'à trouver un scénariste qui connaîtrait suffisamment la série pour s'en imprégner sans la dénaturer, ni pour autant la recopier»*. C'est alors que Weintraub rencontre Don Mac Pherson, un fan de ***Chapeau Melon...*** qui s'enthousiasme immédiatement pour le projet. Anglais, ancien journaliste, MacPherson a travaillé pour Jodie Foster, Steven Spielberg, Tom Cruise et Oliver Stone. C'est après avoir lu son adaptation du roman d'Henry Fielding, «Jonathan Wild», que Weintraub le contacte puis l'embauche.
«Don a écrit un scénario à la fois proche de la série et en même temps très sophistiqué, avec beaucoup d'action. Mais surtout, il est arrivé à créer un véritable dynamisme entre les deux personnages principaux, John Steed et Emma Peel. J'ai toujours eu un faible pour Peel, même si je sais que les fans de la première heure préfèrent Cathy Gale, que jouait Honor Blackman. A mon avis, John Steed n'a jamais été aussi intéressant que lorsqu'il était accompagné de Mrs Peel. Nous avons donc retravaillé le script pendant un an et demi pour retrouver l'esprit de leur relation et les dialogues succulents qui en découlaient. Aujourd'hui, il faut offrir aux spectateurs une histoire solide et de vrais personnages pour contrebalancer les effets spéciaux. Notre scénario s'articule donc autour de personnages fabuleux, principaux interprètes d'une comédie romantique dans des décors sublimes. Ils retiennent l'attention, éveillent l'intérêt du public. C'est précisément ce qui fait le succès des nouveaux film d'action à mon avis. Ajoutez un méchant comme De Wynter en plein milieu et vous obtenez un mélange détonnant».
De toutes les partenaires de Steed, ce sera donc Emma Peel qui sera choisie. Personnage sensuel et félin, Emma Peel, interprétée par la troublante Diana Rigg, révélera la série dans le monde entier. Avec son air angélique, elle représente le sex symbol par excellence. Vêtue de combinaisons moulantes en latex, spécialiste en arts martiaux, elle offre à la série ses heures de gloire et inspirera officieusement le trio de choc de ***Drôles de Dame***. Dans **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, qui se déroule à Londres en 1999, elle est une météorologue accusée d'un crime qu'elle n'a pas commis, forcée par le Ministère, une agence secrète au service de sa majesté, à faire équipe avec Steed ■■■



■ *Sir August De Wynter (Sean Connery) face à Steed : une empoignade sans violence mais avec parapluie !* ■


■ Une tactique très efficace des Avengers pour éviter les intempéries ! ■

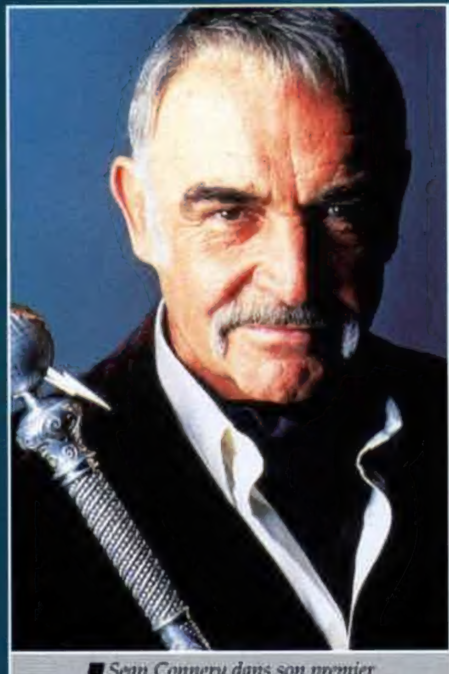

■ Emma Peel, moins souriante qu'à l'ordinaire : il y a du clonage dans l'air ! ■

■ ■ ■ pour s'acquitter de sa dette. Depuis quelque temps déjà, l'Angleterre est perturbée par de troublantes conditions météorologiques : tempêtes de neige estivales, averses diluviennes, changements de température réguliers... Tout accuse Sir August De Wynter, un ancien agent du Ministère qui compte faire la pluie et le beau temps sur le monde grâce à son imposante fortune...

Pour Jerry Weintraub, le choix du réalisateur s'avérait tout aussi important. Malgré l'esprit totalement british de la série, Weintraub, contrairement aux producteurs des **James Bond**, ne cherche pas forcément un réalisateur britannique. Pour lui, il s'agit surtout de trouver le metteur en scène capable de ressusciter l'esprit de la série pour être en parfaite adéquation avec le scénario de Don Mac Pherson. Son choix, aussi étrange que cela puisse paraître, se porte sur le metteur en scène Jeremiah Chechik. Diplômé d'art dramatique à la McGill University, Chechik se consacre à la peinture et à la photographie avant de travailler dans le domaine de la pub et du vidéo-clip. Après son premier film, le burlesque **National Lampoon's Christmas Vacation** qu'il réalise en 1989, il s'impose à Hollywood avec la comédie dramatique **Benny and Joon**, puis, plus récemment, avec **Diabolique**, un remake raté du chef-d'oeuvre d'Henry George Clouzot. Jusque là, Chechik n'a pas prouvé grand-chose, rien en tout cas qui puisse attirer sur lui l'attention d'un producteur pour lui confier la délicate mission de filmer les aventures cinéma des Avengers. Pourtant, Jerry Weintraub est sûr de lui. *«J'ai choisi Jeremiah parce qu'il avait une vision globale et parfaite de ce à quoi le film devait ressembler. Il comprenait les personnages, la matière première, et savait comment aborder l'action sans qu'elle empiète sur la romance entre John Steed et Emma Peel. Ses précédents films ont prouvé qu'il était aussi un excellent directeur d'acteurs, ce qui est pour moi un aspect très important dans la mise en scène. Si les acteurs sont livrés à eux-mêmes, vous pouvez multiplier les effets spéciaux, ça ne sauvera pas le film».* Weintraub contacte le réalisateur alors qu'il tourne les dernières scènes de **Diabolique**. *«Lorsque j'ai reçu le scénario de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**»* se souvient Chechik, *«j'étais tellement affaibli par le tournage harassant de **Diabolique** que je ne voulais même pas y prêter attention. Faire un nouveau film était la dernière chose à laquelle j'aspirais. J'ai pourtant lu les trente premières pages sans faire de pause et j'ai immédiatement appelé Jerry pour manifester mon intérêt. Etant un admirateur de la série, et devant un script aussi bien écrit qui renouait avec le caractère inhabituel et original des situations, je ne voulais pas rater cette occasion. Comme j'ai grandi en regardant la série, je connaissais déjà ses personnages et son ton loufoque, presque surréaliste».*

Pour Jeremiah Chechik, le plus important est de recréer la complicité entre les deux personnages principaux, John Steed et Emma Peel, des partenaires aux tempéraments opposés. *«John Steed représente la vieille Angleterre avec élégance. Il incarne le parfait gentleman britannique : il est calme, confiant, intelligent, possède un sens de l'humour complètement tordu et sait aussi se montrer très dangereux. De son côté, Emma Peel symbolise une Angleterre branchée, comme projetée dans le futur. Elle est séduisante, raffinée, dynamique, libérée, et n'a aucun mal, grâce à ses capacités en arts martiaux, à survivre dans cet univers macho qu'est l'espionnage. C'est cette rencontre entre l'homme traditionnel et la femme contemporaine qui caractérisait la série, avant même qu'ils ne soient confrontés à des situations excentriques. L'autre aspect intéressant des personnages était leur relation, imbibée de sous-entendus sexuels. A chaque nouvel épisode, on se demandait s'il allait enfin se passer quelque chose. Et c'est ce qui était le plus palpitant, ce qui nous poussait semaine après semaine à suivre leurs aventures».* Jeremiah Chechik ne compte pas trahir la légende et reste fidèle à l'imagerie sexuellement passive de la série. Un pari risqué dans le Hollywood d'aujourd'hui, qui préfère les franches histoires d'amour aux troubles séductions.

Pour Jerry Weintraub, il n'y a pas de doute à avoir, Ralph Fiennes EST John Steed. *«C'est d'abord un des acteurs les plus talentueux de sa génération. Il a la classe et le charisme d'un Laurence Olivier. Ralph s'est totalement investi dans son interprétation de Steed, personnage différent de ceux qu'il avait l'habitude de jouer et auquel il a apporté profondeur et complexité».* Révélé par son interprétation du commandant SS Amon Goeth dans **La Liste de Schindler** de Steven Spielberg, Ralph Fiennes obtient ensuite ses premiers grands rôles dans **Quiz Show** de Robert Redford et le film de science-fiction **Strange Days** de Kathryn Bigelow, avant de triompher dans **Le Patient Anglais** d'Anthony Minghella.


■ Sean Connery dans son premier rôle de méchant depuis... 1959 ! ■

■ *Perdue dans la campagne anglaise, une cabine téléphonique s'apprête à informer Mrs Peel de sa prochaine mission* ■

«J'adore la série télé, pour laquelle Patrick McNee a créé un personnage qui est la quintessence de l'Anglais, avec un délicieux mélange d'excentricité, de charme et de joie de vivre qui lui sont propres» intervient l'acteur. *«Avant même de faire le film, j'étais influencé par le personnage de Steed, irrésistible figure mythique des années 60. En revoyant certains épisodes, je me suis dit que je ne pouvais pas me permettre d'imiter le jeu de Patrick McNee. Je devais plutôt m'en imprégner et créer mon propre John Steed».* Fidèle au modèle, Ralph Fiennes porte un costume trois pièces, le célèbre chapeau melon vissé sur la tête et un parapluie qui lui sert d'arme.

Comme la série, le film se refuse à toute violence graphique. *«**Chapeau Melon...** est tellement différent de tous les thrillers et films d'action que vous avez pu voir»* continue l'acteur. *«Le scénario possède les qualités de son modèle, sa légèreté, son humour et ce cocktail de pastiche et de situations plus sérieuses. Même les scènes d'action sont différentes, sans violence, réalisées dans un style particulier et unique. Tout comme la relation entre John et Emma, qui entretiennent des liens si subtils que les spectateurs ne sauront jamais vraiment ce qui se passe entre eux. Ils ne peuvent que s'interroger et fantasmer à volonté. C'est le grand secret de cette histoire».*

Pour se glisser dans les combinaisons moulantes d'Emma Peel, et de son clone maléfique créé par Sir August De Wynter, secrètement amoureux de la «secret agent» la plus sexy du petit écran, c'est finalement Uma Thurman qui est retenue, à l'unanimité. La Venus des **Aventures du Baron de Munchausen** est devenue en dix ans une actrice solide : **Mad Dog and Glory** avec Robert De Niro, **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino, **Batman & Robin** aux côtés de George Clooney et récemment **Bienvenue à Gattaca** dont elle partage la vedette avec son mari à la ville, Ethan Hawke. *«J'ai trouvé le script très sophistiqué et plein de charme. Emma Peel est un personnage très intéressant à interpréter. Elle est intelligente, positive, spirituelle et possède un certain côté ironique qui la caractérise. C'est une vraie superwoman ! Elle est aussi très libre et a à peine consciente de son emprise sur les hommes. Ses rapports fins et élégants avec Steed, font de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** un film hors du commun, très différent des films d'action traditionnels».*

Pour faire face aux deux agents très spéciaux, les producteurs contactent Sean Connery qui, fidèle à son habitude, commence par refuser le rôle du mégalomane Sir August De Wynter, trouvant que le personnage manque franchement de consistance. Pour qu'il accepte, Jerry Weintraub lui propose de revoir le script à sa guise. Sean Connery, lui aussi une icône des années 60 pour avoir incarné James Bond, tient ici son premier véritable rôle de méchant après avoir chassé le célèbre homme de la jungle dans **Les Plus Grandes Aventures de Tarzan** (John Guillermin, 1959). Dans **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, Sean Connery s'amuse dans la peau de ce personnage charismatique et cynique qui aimerait régner sur le monde en jouant les Mr Météo diaboliques. *«Un méchant de rêve»* commente Jeremiah Chechik, heureux d'avoir pu travailler avec l'acteur écossais. *«Sean est un acteur remarquable qui apporte à son rôle et au film une présence fantastique, une immense autorité et un humour ravageur».* Rien que ça.



■ *Steed (Ralph Fiennes), l'incarnation du légendaire flegme anglais* ■

A première vue, tout a été mis en œuvre pour respecter l'esprit de la série, jusque dans les décors, minimalistes au possible. *«Nous avons créé un monde, qu'on s'amuse à appeler Avengersland, qui n'existe pas et n'existera jamais, sauf dans nos têtes. Un croisement entre l'ancien Londres et le nouveau, comme si les années 90 avaient conservé une ambiance rétro. Les rues n'y ont pas de nom, on n'y voit aucun panneau publicitaire et très peu de passants. C'est un Londres épuré à l'extrême, quasi-désert. En dehors des personnages principaux et d'une scène de meeting qui compte une centaine de figurants, on ne voit dans le film que quelques fonctionnaires en uniforme, une infirmière, un chauffeur de taxi, un policier et un savant en blouse blanche»* conclut le producteur Jerry Weintraub. **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** marque donc un retour aux traditions ultra-kitsch de la série, avec ses bus à impériale, ses vieux monuments, ses cabines téléphoniques rouges perdues au milieu de nulle-part. Reste à savoir si les promesses seront tenues et si le public s'en contentera. Plus que quelques jours avant l'heure de vérité.

■ **Damien GRANGER** ■

Warner Bros. présente Ralph Fiennes - Uma Thurman - Sean Connery dans ***CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR*** (*THE AVENGERS* - USA - 1998) avec Patrick Macnee - Jim Broadbent - Fiona Shaw - Eddie Izzard - Eileen Atkins **photographie de** Roger Pratt **musique de** Joel McNeely **scénario de** Don MacPherson **produit par** Jerry Weintraub **réalisé par** Jeremiah Chechick

19 août 1998 **1 h 29**

Les coulisses croustillantes de la plus célèbre des séries britanniques...



■ *John Steed (Patrick Macnee) et Emma Peel (Diana Rigg), duo emblématique de l'Angleterre des fifties* ■

LA FOLLE HISTOIRE DES AVENGERS

Le chapeau melon, c'est John Steed, et John Steed, c'est Patrick Macnee. Au fil des saisons et des épisodes, les bottes de cuir changent, mais le chapeau melon reste. Sans Patrick Macnee, une dramatique télé techniquement déficiente, diffusée confidentiellement en direct, ne serait jamais devenue la série la plus flamboyante, originale et emblématique des sixties. CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR est un monument télévisuel, vendu dans 104 pays, mainte fois imité, mais jamais égalé... Mais saviez-vous qu'il a été enfanté dans la douleur ?

Londres, 1960. Dans son bureau, Howard Thomas, directeur de la chaîne britannique *ABC* (future *Thames Television*), se gratte la tête. Howard Thomas a un problème. ***Police Surgeon***, une dramatique diffusée en direct qui conte les aventures soporifiques d'un docteur soignant victimes et criminels appréhendés par la police, fait une audience catastrophique. Il vient d'annuler la série — personne ne veut d'une émission à faible taux d'écoute, déjà à cette époque — mais il en adore la star, un jeune acteur du nom de Ian Hendry. Il est convaincu que l'homme possède un énorme potentiel, et désire développer un autre véhicule pour lui, plus en accord avec ses talents.

Quand il a un problème, Howard Thomas a une solution typique de tous les directeurs de chaîne. Il s'en lave les mains, et en fait le problème de quelqu'un d'autre, de préférence un subordonné ! C'est donc Sidney Newman, directeur des programmes et futur créateur de ***Dr Who***, qui se voit confier la mission de *«capitaliser sur la popularité de Ian Hendry»*. Thomas lui demande de trouver pour Hendry un rôle similaire, mais plus orienté action et aventure que néo-réaliste. En quelques minutes, Newman trouve un titre, ***The Avengers*** (les vengeurs). *«Je n'ai aucune idée de ce que ça veux dire»*, remarque Thomas. *«Moi non plus, mais ça sonne vraiment bien, non ?»* rétorque Newman. Il rebaptise ensuite le Dr Brent de Police Surgeon, qui devient le Dr Keel, et décide de lui adjoindre un partenaire masculin. *«Pour contraster avec l'intégrité de Hendry et sa présence physique, il faudrait un agent secret du type MI5, amoral et ténébreux, quelqu'un avec lequel Hendry serait en parfait désaccord»*. Son nom ? John Steed, un homme habillé d'un imperméable blanc, armé d'un pistolet et n'hésitant pas à s'en servir, un spécialiste des coups bas. Un producteur, Leonard White, est appointé. Pour le rôle de Steed, il pense à Patrick Macnee, une de ses connaissances, acteur de seconde zone qui a un temps vécu à Hollywood. Macnee est apparu entre autres dans un épisode de ***Alfred Hitchcock Présente***, et s'est reconverti depuis peu dans la production de documentaires TV.

La production mise en place, le 28 novembre 1960, Macnee rencontre Ian Hendry pour commencer à répéter le premier épisode, écrit par Ray Rigby. La fiancée du docteur y est assassinée. John Steed rencontre Keel pour la première fois, lui sauve la vie, et offre de l'aider à appréhender les coupables. Après lecture du script, Hendry s'anime tout à coup, à la grande stupéfaction de Macnee. *«C'est de la merde ! Un gros tas de merde !»*. Il arrache des pages et les déchire, puis demande à ce que de nombreuses scènes soit réécrites, à la grande fureur de l'auteur. *«Il traitait les scénaristes comme des pisse-copies»* se souvient Macnee, *«et en fait, il n'avait pas tort, parce que ceux-ci s'énervaient, se bougeaient, et devenaient vraiment créatifs»*.

Hot Snow, le premier épisode complètement remanié, est diffusé le 7 janvier 1961. Le second, **Brought to Book**, est en fait la deuxième partie du premier, et montre le criminel ayant tué la fiancée du docteur se faire appréhender. **Brought to Book** est écrit par un jeune loup surdoué nommé Brian Clemens, et est diffusé le 14 janvier. Tout semble aller pour le mieux. Pourtant, Macnee est à deux doigts d'être viré ! Les producteurs trouvent son personnage trop fade, sérieux et stéréotypé. Ils lui demandent de trouver quelque chose pour le rendre plus attrayant. Rentrant à la maison en broyant du noir, Macnee décide de transformer le personnage de Steed qui, de toute façon, n'est absolument pas défini sur le papier. Il s'inspire d'un vieux film intitulé **Q Planes**, dans lequel Ralph Richardson joue un agent secret élégant portant un chapeau et un parapluie. La différence : lui sera coiffé d'un chapeau melon ! Mélangeant le personnage avec d'autres influences, notamment son père, lui aussi roi de l'élégance, et le Scarlet Pimpernel, un héros classique anglais qui avait l'air d'un crétin mais cachait sous son aspect une personnalité dangereuse, Macnee revient au studio avec son nouveau look, et se retrouve nommé attraction de la journée. Les producteurs sont un peu surpris, mais pourquoi pas après tout ? C'est toujours mieux qu'un imperméable de détective à la Bogart façon fifties !



Dr Keel (Ian Hendry) et Steed (Macnee), les débuts «live» des Avengers

Diffusés en direct, les épisodes (aujourd'hui perdus, à l'exception d'un seul), sont répétés pendant deux semaines dans un nuage de filles et d'alcool. Hendry et Macnee sont effets très portés sur la bouteille et la gent féminine, et s'amusent à pousser les scénaristes dans leurs retranchements, refusant toute formule ressassée au profit de scénarios tendant vers le bizarre et l'inhabituel. Les metteurs en scène se prennent au jeu, et redoublent eux aussi de créativité. Les épisodes se déroulent dans des lieux étranges, comme des zoos ou des cirques. Des morts reviennent à la vie, des hommes radioactifs se baladent en contaminant tout ce qui bouge, un nazi est découvert congelé dans un frigo... Un épisode commence même par une scène dans laquelle un homme est poussé dans une cage aux fauves. Alors que les rugissements des lions retentissent, la caméra s'attarde sur un panneau à proximité : «Ne pas nourrir les animaux». Toute la philosophie des *Avengers* est déjà dans cette séquence ! L'air de rien, quelque chose de nouveau est en train de naître, entre les thrillers d'espionnage de Ian Fleming (James Bond n'est pas encore apparu à l'écran), et une vision de l'Angleterre surréaliste et dérangée.

La série, tout d'abord uniquement diffusée en province, est enfin programmée à Londres, et grimpe en popularité. Elle est même bientôt filmée en vidéo, toujours en direct, et fait d'excellents taux d'audience. Mais en octobre 1961, une grève d'acteurs met fin, provisoirement, à son existence.



Steed et Cathy Gale (Honor Blackman) : l'instauration d'un look devenu mythique

VOIR CATHY ET MOURIR

En mai 1962, *The Avengers* revient pourtant sur les ondes, mais Ian Hendry, qui a succombé au chant des sirènes du cinéma, n'est plus de la partie. Il est remplacé pour trois épisodes par Jon Rollason, interprète du Dr King. Personne n'est dupe, il s'agit juste ■■■

■■■ de recycler les scripts déjà écrits pour Ian Hendry ! John Steed, lui, est promu : il se retrouve nommé tête d'affiche, à la plus grande joie de Macnee. Mais, cruelle désillusion, aucune augmentation de salaire significative ne lui est accordée ! C'est le début pour Macnee d'une lutte acharnée contre les costumes-cravates hantant les coulisses, une lutte qui ne s'arrêtera pas avant l'annulation de la série. En attendant, Sidney Newman n'arrive pas à trouver de remplaçant adéquat au Dr Keel. Il commence à désespérer lorsqu'il visionne à la télévision un reportage incroyable. Une femme vivant au Kenya est rentrée un jour chez elle pour découvrir son mari décapité, deux de ses enfants morts, et trois hommes armés de machettes bien décidés à la tuer. Imperturbable, elle les a descendus tous les trois au revolver ! Cette même dame donne des interviews aux reporters, son bébé survivant accroché au dos, et son arme à la main. Pour Newman, c'est l'évidence même. Si aucun acteur ne peut marcher sur les traces de Ian Hendry, pourquoi ne pas prendre... une actrice, dont le personnage serait un croisement entre celui qu'il vient de voir sur la lucarne noir et blanc et celui de Hendry ? Newman ordonne alors à Leonard White d'organiser des séances de casting, et part en vacances, avec une directive : *«Prendre n'importe qui d'autre qu'Honor Blackman»*, une actrice ayant surtout joué des personnages à l'eau de rose. A son retour, évidemment, il découvre que White a signé... Honor Blackman !

Pourtant, à sa grande surprise, la relation de l'actrice avec Macnee fonctionne du tonnerre à l'écran. Honor Blackman devient donc la première Avengers lady, Cathy Gale, une anthropologue experte en à peu près tout, contrairement à John Steed ! Ce dernier passe son temps à essayer de s'attirer ses faveurs, sans y parvenir, pour la plus grande joie des téléspectateurs. Cathy partage avec lui quelques aventures très prometteuses, croisant des adeptes de la magie noire, des ordinateurs tueurs et des criminels excentriques. Steed alterne ses enquêtes avec une autre partenaire féminine, Venus Smith (Julie Stevens), chanteuse de night-club que le retors agent-secret entraîne dans les machinations les plus sinistres. Au bout de six épisodes, cette dernière disparaît définitivement : Cathy, ou Mrs Gale comme l'appelle Steed, s'avère de loin la préférée du public... Avec Honor Blackman, *The Avengers* prend réellement son essor.


■ *John Steed et Cathy Gale : une liaison platonique tendance latex qui ravira le public sadomaso !* ■


■ *Elisabeth Sheperd, la première Emma Peel débarquée au bout d'un épisode et demi* ■

Outre une constance dans l'originalité des scénarios, un héritage de la saison Hendry, l'aspect sexuel sous-entendu dans la relation entre les deux personnages passionne les téléspectateurs, d'autant plus que Cathy Gale, qui se bat comme un homme, porte désormais des combinaisons de cuir !

On a beaucoup glosé sur le fétichisme dans *The Avengers*, sans réaliser qu'il s'agit en fait d'une décision pratique suggérée par Macnee, l'actrice déchirant souvent ses vêtements lors des combats dans les premiers épisodes. L'un d'eux montre même par accident un gros plan sur la petite culotte blanche de Cathy Gale, son pantalon s'étant fendu à la raie des fesses ! Chez les fans, il n'en faut pourtant pas plus pour déclencher les passions les plus folles. Macnee et Blackman commencent à recevoir de nombreuses lettres de fétichistes et sadomasochistes. Macnee se retrouve même invité par accident à une soirée spéciale, dont il s'éclipse furtivement ! Heureusement, outre les obsédés, les Avengers attirent l'attention des étudiants de cinéma par leur forme visuelle inhabituelle. En l'absence de budget pour créer des décors — *ABC* considérant cette série d'un œil très méprisant — les réalisateurs composent en filmant en gros plan à travers des serrures, chandeliers, verres, plantes occupant le champ de la caméra ! Intrigué par ce style et ce contenu novateurs pour la télé de l'époque, le public s'interroge. Cette série programmée le samedi, à 22 heures, est-elle une comédie ? Un thriller ? De la parodie ?

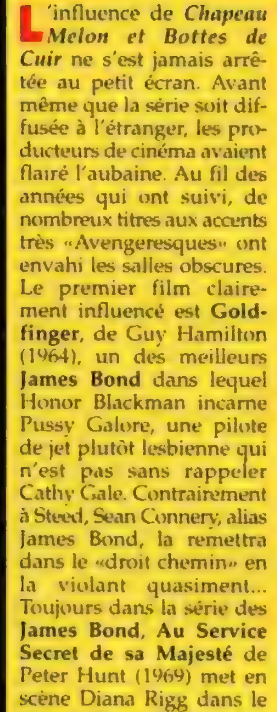
Le couple rempile pour une deuxième saison en 1963-1964, avec un plus gros budget et de meilleures histoires, mais toujours en vidéo noir et blanc. Brian Clemens, l'auteur du deuxième épisode, réapparaît et devient vite un atout non-négligeable pour les producteurs. Il écrit les meilleurs épisodes de la saison, dont celui d'ouverture, **Brief for Murder**, dans lequel Steed se fâche avec Cathy Gale, puis la tue, en oubliant son chapeau melon sur les lieux du crime. Steed passe en jugement, et c'est l'occasion d'en découvrir un peu plus sur le passé du personnage. La séquence où l'avocat de l'accusation le force à se coiffer du melon/pièce à conviction, qui se révèle trop grand et lui tombe sur les yeux, est un sommet télévisé !

Dans l'épisode **Don't Look Behind You**, Clemens attribue à Steed son premier véhicule vintage, une *Buggati* de la belle époque. Le mythe *Avengers* continue à se bâtir, avec des scénarios de plus en plus fous. **Don't Look Behind You** met en scène, par exemple, des tueurs habillés en croque-morts transportant un cercueil vide. Ils assassinent un homme, et l'embarquent dans le cercueil, destination sa dernière demeure ! **Built a Better Mousetrap** montre deux inoffensives vieilles dames qui brouillent tous les radars du Royaume-Uni en construisant un piège à souris ! Lavages de cerveaux, histoires de doubles, guerre froide, bals costumés meurtriers sont aussi au programme. *The Avengers* est désormais une série-vedette en Angleterre, mais Honor Blackman commence à en avoir assez de rentrer chez elle couverte de bleus chaque soir, et quitte la série pour tenter une carrière au cinéma, en commençant par séduire Sean Connery dans **Goldfinger**. Elle quitte Steed au terme du 78ème épisode, signé Brian Clemens sous le pseudonyme de Richard Lucas. L'agent sophistiqué et suave, loin de se laisser abattre, appelle une autre partenaire à la rescousse par téléphone au cours de l'épilogue. Le public devra attendre près d'un an avant de découvrir son identité.

Les années Peel

The Avengers revient en 1965 dans une formule complètement nouvelle. Fini les enregistrements en vidéo, la série est désormais filmée en 35 mm noir et blanc. La production a complètement changé, l'ancienne équipe ne connaissant rien en matière de réalisation de film. Seul Brian Clemens répond présent et un nouveau team, composé de Albert Fennell et Julian Wintle, est aux commandes. Macnee se voit offrir un poste de producteur exécutif, mais les costumes-cravates l'écartent rapidement et menacent de le virer s'il demande une augmentation, au profit de quelqu'un de *«plus jeune et plus mince !»*. Tant bien que mal, Macnee obtient à la place 2,5 % des bénéfices de la série. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien !

Une actrice est choisie pour interpréter la nouvelle partenaire de Steed. C'est Elisabeth Sheperd, alias Emma Peel (de l'expression M (pour Men)-appeal). Malheureusement, l'alchimie avec Macnee ne fonctionne pas. *«Elle avait un trop gros derrière»* explique Macnee, *«et elle était aussi vraiment trop sérieuse, je me retrouvais à être le seul à faire l'idiot»*. Sheperd quitte la série au bout d'un épisode et demi, et c'est Diana Rigg qui la remplace. On ne peut rêver plus différent. Alors que Sheperd était blonde, Rigg est rousse. Mais Rigg ressemble à une version soft de Cathy Gale, de quoi donner le change au public qui attend la nouvelle actrice au tournant. Le soir du premier épisode, **Voyage sans Retour**, tous les Anglais sont rivés à leur écran, prêts à lui faire sa fête. On connaît la suite !

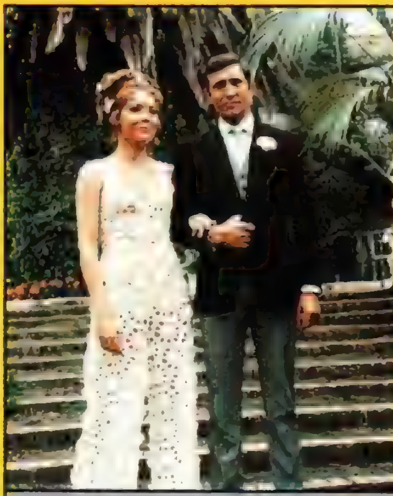


LES FILMS «AVENGERS»

L'influence de *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* ne s'est jamais arrêtée au petit écran. Avant même que la série soit diffusée à l'étranger, les producteurs de cinéma avaient flairé l'aubaine. Au fil des années qui ont suivi, de nombreux titres aux accents très «Avengeresques» ont envahi les salles obscures. Le premier film clairement influencé est **Goldfinger**, de Guy Hamilton (1964), un des meilleurs **James Bond** dans lequel Honor Blackman incarne Pussy Galore, une pilote de jet plutôt lesbienne qui n'est pas sans rappeler Cathy Gale. Contrairement à Steed, Sean Connery, alias James Bond, la remettra dans le «droit chemin» en la violant quasiment... Toujours dans la série des **James Bond, Au Service Secret de sa Majesté** de Peter Hunt (1969) met en scène Diana Rigg dans le rôle de Tracy Di Vincenzo, une Bond woman aux accents Emma Peelesques, indépendante et difficile à dompter, qui surpasse certainement Pussy Galore sous les draps puisqu'elle réussit à se marier au super-espion incarné cette fois par George Lazenby. Joanna Lumley, future Purdey des *New Avengers*, y fait aussi une apparition éclair. Plus de quinze ans plus tard, ce sera au tour de Patrick Macnee d'apparaître dans le médiocre **Dangereusement Vôtre** de John Glen (1985). Macnee joue Tibbet, un assistant de 007 qui ressemble à s'y méprendre à John Steed, la bedaine en plus !



■ *Pussy Galore (Honor Blackman), pilote de charme dans* ***Goldfinger*** ■



■ *Diana Rigg, brièvement mariée à Bond dans* ***Au Service Secret de sa Majesté*** ■

Côté cinéma fantastique, deux films produits par la *Hammer* et Brian Clemens se placent clairement sous influence *Avengers* : **Dr Jekyll et Sister Hyde** (1972), de Roy Ward Baker (un réalisateur régulier de *Chapeau Melon...*) est aussi écrit par Clemens. Martine Beswick y incarne la version féminine après transformation du bon docteur joué par Ralph Bates. Seul Clemens aurait pu imaginer une variation pareille ! **Capitaine Kronos, Chasseurs de Vampires** (1972) est cette fois écrit et réalisé par Clemens. Ce film méconnu, sa seule et unique réalisation, est une magnifique et folle variation sur le thème des seigneurs de la nuit, réinventant la légende bien avant le **Vampires** de John Carpenter. Une séquence en particulier montre un vampire se battre avec une épée plantée dans le corps, et une autre Kronos et son aide tenter de tuer un vampire par tous les moyens classiques (pendaison, pieu dans le cœur), sans y parvenir ! Diana Rigg empruntera également la voie du cinéma avengeresque avec **Assassination Bureau** de Basil Dearden (1969), film dans lequel de nombreuses guest-stars de la série composent le cast, et surtout **Théâtre de Sang** de Douglas Hickox (1973) avec Vincent Price et Ian Hendry, Mr Avengers d'origine lui-même ! Ce film, en particulier, ressemble à une version hard d'un épisode de *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*. Price y incarne un acteur qui tue un à un, à la manière des meurtres des pièces de Shakespeare, les critiques qui ont osé écrire qu'il n'avait aucun talent ! Un véritable chef-d'œuvre. Si Christopher Lee et Peter Cushing sont apparus dans *Chapeau Melon...*, il est regrettable que Price ne les ait pas suivis, comme le prouve **L'Abominable Dr Phibes** (1971) de Robert Fuest. Le meilleur réalisateur des Avengers ne s'y est pas trompé non plus, vu qu'il a appelé à rescousse Brian Clemens lui-même pour une contribution non créditée au scénario. De nombreux autres films, sans relation directe avec *Chapeau Melon...*, pillent certains épisodes, mais il serait trop long de tous les lister. A vous de vous débrouiller pour les trouver. Indice : commencez par des robots-tueurs à l'aspect humain, ou mi-homme mi-machine...

■ **Simon ROBERTS** ■

Par miracle, le rapport Rigg/Macnee est encore meilleur que celui de Blackman/Macnee, bien qu'il soit entièrement calqué dessus, ce que les spectateurs français, qui ne connaissent les *Avengers* qu'à partir de cette saison, ignorent complètement. Cette fois, c'est l'explosion. Les producteurs sombrent dans l'hystérie créative. ***The Avengers***, qui en France devient ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, se transforme en véritable théâtre de l'absurde. Pratiquement tous les aspects de la vie anglaise tombent sous la coupe de la parodie. Les institutions sont décrites comme des repaires d'excentriques fous à lier. Les combats sont maintenant chorégraphiés par Ray Austin, un ex-docker, cascadeur à Hollywood à ses heures perdues, repêché dans les bas-fonds de l'east-end et expert en arts martiaux inconnus. C'est lui qui montrera à la télévision européenne pour la première fois un personnage faire du kung-fu : Emma Peel !



■ *Emma Peel (Diana Rigg) & John Steed : une alchimie parfaite qui séduira la planète entière* ■

Sous la supervision de Austin, et avec le passage au film 35 mm, la violence de la série devient plus théâtrale, poussée à la dérision par son effarante inoffensivité. Jamais de sang, mais de nombreux morts par épisode, sans impact de balle — c'est aussi la règle — lorsqu'ils se font tuer. Un choix qui n'est pas étranger à Macnee. Ce dernier, rescapé de la Seconde Guerre Mondiale, a vu tous ses camarades de bataillon se faire atrocement tuer. Pour lui, la violence réaliste sur le petit écran est à éviter, et l'unique moyen de traiter la mort n'est pas avec sérieux, mais avec humour. En fait, la philosophie de la vie de Macnee, dont Steed n'est qu'une version fantasmée, agit comme une ancre autour de laquelle la série évolue et se reconstruit de saison en saison. Macnee est John Steed, et John Steed est Macnee ! Brian Clemens l'a compris, et ne fait que se servir de ce personnage absurde (il porte chapeau melon et parapluie en toute circonstance, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, à l'intérieur comme à l'extérieur), comme d'un conducteur autour de qui se construit le contexte global des *Avengers*. Pour renforcer l'impression d'irréalisme, Clemens énonce donc quelques règles élémentaires : pas de figurants, pas de personnages de couleur, pas d'enfants, pas de sang, pas de femmes se faisant tuer... Le couple Steed/Peel évolue dans cet univers comme un poisson dans l'eau. Immense succès mondial, ***Chapeau Melon...*** passe donc bientôt à la couleur, pour une seconde saison avec Emma Peel en 1967.

Bientôt, face à la vague d'espionnite aiguë qui envahit les grands et petits écrans, ***Chapeau Melon...*** se met à parodier les productions concurrentes. Des épisodes complets prennent pour cible ***Batman***, ***Mission : Impossible*** ou ***Man From Uncle***, et les ■ ■ ■

■■■ tournent en dérision. Tout ceci ne semble cependant pas plaire aux costumes-cravates de *ABC*. Ils regardent ce succès avec dédain et envie. Ils ont la haine ! Même la très lucrative vente de la série aux USA n'y change rien, et on cherche dans les coulisses un moyen de faire une OPA sur la série. Les premiers signes sont visibles dans les journaux de l'époque. Diana Rigg demande à toucher un salaire convenable ? On alerte la presse, et on la fait passer pour une prima-donna, alors qu'elle touche moins que le caméraman ! La série rapporte, mais son budget ne suit pas vraiment la spirale ascendante. Les exécutifs harcèlent Brian Clemens de mémos, critiquant l'irréalisme de la série et son aspect humoristique. «**Chapeau Melon...** *est une série faite d'idées cheap, inférieure à* **Des Agents très Spéciaux**», écrira un sinistre larron dans un mémo. Ce dernier ose même ajouter qu'il faudrait que Clemens en prenne de la graine ! Heureusement pour cet homme, la connerie ne tuait pas. Malgré les efforts de Macnee, qui est son seul ami sur le plateau de tournage, Diana Rigg, exaspérée par cette attitude, décide de suivre elle aussi les traces de Honor Blackman, et s'en va au terme de sa seconde saison séduire George «Bond» Lazenby dans **Au Service Secret de sa Majesté**.

Du côté d'*ABC*, on saisi la balle au bond, et on vire en ricanant les producteurs, Albert Fennell, Brian Clemens et Julian Wintle ! Les producteurs de la série vidéo sont appelés en remplacement. Les costumes-cravates semblent bien décider à s'emparer de la poule aux œufs d'or pour s'attribuer le crédit de sa réussite. Macnee, catastrophé, songe un instant lui aussi à partir, mais la pensée qu'un autre acteur joue John Steed, son personnage, son double, lui est insupportable. Il grince les dents et reste, après avoir suivi une cure d'amaigrissement, sa bedaine commençant à pointer sous les costumes ! Côté casting, un autre personnage féminin fait son apparition.

Autant en emporte Tara

Linda Thorson, alias Tara King, devient la nouvelle Steed girl. John Bryce, producteur des épisodes vidéo avec Honor Blackman, décide de réaliser des nouveaux épisodes *«corrects»*, et pas *«stupides»*, comme il qualifie ceux produits par le team Wintle/Fennell/Clemens. La nouvelle saison est pré-vendue aux USA, et doit comprendre un record de 33 épisodes. Mais catastrophe : ayant décoloré Linda Thorson en blonde pour la *«différencier d'Emma Peel»*, (ils l'ont aussi habillée en... rose bonbon !), les producteurs la voient débarquer un beau matin le crâne rasé : tous ses cheveux sont tombés à cause de la décoloration ! On rapatrie des perruques en renfort. Ce n'est qu'un début : les scénarios sont redevenus sérieux, sans aucune excentricité. Rien ne différencie ce nouveau ***Chapeau Melon...*** du ***Saint*** avec Roger Moore *(1)*. John Bryce continue à faire n'importe quoi aux commandes de son nouveau jouet. Il passe trois semaines à réaliser chaque épisode, et prend du retard. Or, les épisodes doivent être livrés à des dates précises aux USA, sous peine de rupture de contrat. Que faire ? Au bout de trois épisodes, la mort dans l'âme, *ABC* vire John Bryce et rappelle Clemens. Ce dernier s'amuse à les faire mariner pendant quarante-huit heures, avant de donner son accord, à une condition : Fennell revient avec lui ! De retour au studio, le duo de choc est accueilli en triomphe par l'équipe technique et un Macnee soulagé ! Avisé le samedi que le tournage d'un épisode commence le lundi, Clemens se fait projeter ceux réalisés en son absence. Atterré, il décide de les mettre de côté, et écrit en un week-end l'épisode pont, **Ne M'oubliez pas**, dans lequel Emma Peel dit au revoir à Steed et donne des conseils à Tara King sur la manière dont l'espion britannique aime son thé. Clemens sait qu'il n'y aura pas d'autre saison de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. C'est une atmosphère de fin qui plane sur cette année. Les vautours vont avoir raison de la meilleure série anglaise, mais en attendant, pourquoi ne pas s'amuser ?



■ Mère-Grand (Patrick Newell), supérieur très surprenant de John Steed et Tara King ! ■

■ Tara King (Linda Thorson), la nouvelle partenaire très décriée de John Steed ■

Avec désormais une liberté totale, Clemens ose donc les scénarios les plus fous. Plus rien à perdre ! Les budgets sont désormais plus gros. Parmi les épisodes de cette saison sont regroupés les vrais classiques des *Avengers*, supérieurs à beaucoup d'épisodes avec Diana Rigg. Des remakes : du **Faucon Maltais (Legs)**, du **Train Sifflera Trois Fois (Noon Doomsday)**. De la folie : des clowns retraités assassinent des agents artistiques (**Clowneries**), des hordes de doubles de Steed qui s'entre-tuent en pensant chacun que l'autre est le vrai Steed (**Mais qui est Steed ?**), et le chef-d'œuvre ultime, **Jeux**, signé Robert Fuest, le meilleur épisode de TOUTES les saisons, un opéra surréaliste fou, un véritable feu d'artifice artistique, une symphonie de meurtres perpétrés dans des jeux de société géants par l'infâme Bristow, qui laisse des pièces de puzzle dans les mains de chacune de ses victimes ! Clemens fera refilmer une partie des épisodes déjà tournés, (aisément reconnaissables, il s'agit de ceux où Tara King porte une perruque blonde), et trouvera le moyen d'intégrer le plus idiot d'entre eux dans le cadre d'une histoire imagi-

LES NEW AVENGERS

En 1975, un producteur français, Rudolf Roffi, contacte Clemens et Fennell, pour réaliser une publicité pour le champagne *Perrier Jouet*, avec Macnee et Linda Thorson. Alors que le spot est filmé aux *Studios Elstree*, Roffi est surpris d'apprendre que ***Chapeau Melon...*** n'est plus en production. Fennell lui explique qu'il a passé trois ans à tenter de faire revivre la série, tout de même la meilleure et la plus lucrative produite en Angleterre... sans succès ! Atterré, Roffi promet de trouver l'argent nécessaire pour relancer ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. Fennell et Clemens sont dubitatifs. Pourtant, quelques mois plus tard, Roffi les rappelle : il a trouvé le financement !

Cette nouvelle version co-produite par *TF1*, intitulée les ***New Avengers***, est tournée en 1976 et 1977. A la demande des Français, Patrick Macnee est toujours présent. Joanna Lumley incarne Purdey, et Gareth Hunt Mike Gambit, un nouvel assistant masculin de Steed, qui écope de toutes les scènes d'action. Cette série est d'une très bonne qualité. C'est sans doute la meilleure série anglaise des années 70, mais malheureusement, elle n'est pas à la hauteur des ***Avengers*** originaux. Pour deux raisons principalement. Tout d'abord, le changement du duo en trio. Macnee le reconnaît lui-même, il aurait fallu garder Steed et Purdey, ou Gambit et Purdey, mais pas les trois ensemble. Ensuite, Clemens a fait une «suite» de cette nouvelle série, au lieu de faire un remake de l'ancienne. Si la première était un miroir des années 60, celle ci est le reflet des années 70, et donc des désillusions qui ont suivi. Tout y est plus noir et réaliste. Les agents secrets autrefois élégants et flamboyants sont devenus des clochards alcooliques et mal habillés. Steed lui-même s'est embourgeoisé. Les scénarios lorgnent vers le passé, via des histoires de vengeances, d'envies de ressusciter une époque révolue, disparue à jamais. Les années 70 sont un véritable cauchemar, et cette nouvelle série retranscrit parfaitement l'atmosphère malsaine de l'époque. Malheureusement, elle n'aura pas le temps de mûrir. Des problèmes financiers surgissent bientôt, certains épisodes sont filmés en France par le team qui a réalisé **Emmanuelle** (!), et d'autres au Canada. La diffusion britannique est sabotée par la chaîne, qui montre les épisodes à des horaires variables et dans le désordre selon les régions, empêchant toute promotion nationale d'être efficace. Pire, ***New Avengers*** ne sera pas vendue aux USA avant son annulation, alors que cet argent aurait pu servir à une nouvelle saison !

Souvent rejetée par les fans pur et dur, ***New Avengers*** ne mérite pourtant pas l'opprobre dans laquelle elle a été longtemps entretenue. En dehors des épisodes réalisés à l'étranger, il s'agit d'une intéressante variation thématique sur les épisodes des sixties, truffée de scènes d'action montées ultra-cut, et de croustillants dialogues Gambit/Purdey. Si l'esprit ***Chapeau Melon...*** est bien présent, ces ***New Avengers*** déçoivent les fans qui, déjà, préfèrent la nostalgie des sixties. Elle emporte cependant l'adhésion des spectateurs qui trouvaient les ***Avengers*** «idiots» avant, et deviendra également un grand succès international.


■ *Mike Gambit (Gareth Hunt), Purdey (Joanna Lumley) et Steed (toujours Macnee) : les Avengers seventies font difficilement oublier ceux des sixties* ■

■ **Mark CRAYFORD** ■

naire que Mère-Grand, le nouveau supérieur de Steed, raconte à ces deux tantes. Les invraisemblances sont ainsi mises sur le compte de l'imagination du personnage ! Mère-Grand, qui fait ses apparitions dans les endroits les plus absurdes, flottant au milieu d'une piscine remplie de plongeurs, («Il y a des fuites dans le ministère» dit-il le plus sérieusement du monde), ou au fond d'une rivière, a été introduit par Clemens pour pallier aux carences de Linda Thorson en matière de comédie, cette dernière étant une débutante, seulement âgée de 19 ans au moment de son casting ! Au fil des épisodes, elle gagne cependant très rapidement ses galons, développant une attitude nonchalante et éthérée du meilleur effet. Les Français ne s'y trompent pas. Les derniers épisodes de Tara King, ceux où elle est meilleure, sont diffusés en premier. Thorson devient la coqueluche de tout Paris !

Si cette saison est la meilleure de toutes, elle est malheureusement, dès sa première diffusion, critiquée par une nouvelle forme de traîtres aux *Avengers*. Après les costards-cravates, voici donc les fans d'Emma Peel, les lobotomisés de Diana Rigg, qui ne jurent que par cette dernière, la bave au coin des lèvres, et une main dans la culotte ! Réduisant la série à un seul de ses éléments, ils harcèlent sans cesse l'actrice, lui reprochant d'avoir quitté la série. L'un d'eux lui envoie même des lettres salaces et pernicieuses — elle devra intenter un recours en justice pour qu'il la laisse tranquille. Mais pire, le fan de Diana Rigg fait des enfants. On peut encore en trouver sur le Web, qui cherchent à prouver par A+B que ***Chapeau Melon...*** s'est terminé avec le départ d'Emma Peel. Aveuglés par leur adoration, ils se refusent à reconnaître que les épisodes de la période Diana Rigg ont beaucoup plus mal vieilli que ceux avec Linda Thorson, supérieurs à tous les niveaux : musique, photographie, réalisation, interprétation et écriture !

Après neuf années, la série disparaît, victime de la politique interne dégradante des dirigeants d'*ABC*. Clemens l'exprimera très clairement lui-même : *«Les Anglais ont détruit ce qu'ils avaient de meilleur. C'est très typique de ce pays, de s'acharner à faire échouer tout ce qui peut se faire de brillant dans son territoire»*. Quelques années plus tard, comme pour le confirmer, les Monty Python auront droit au même traitement.

Pour Patrick Macnee, qui approchait la cinquantaine, ce n'est pas plus mal. Il commençait à en avoir assez, et désirait prendre des vacances ! Dans le dernier épisode, **Bizarre**, John Steed et Tara King sont projetés dans l'espace à bord d'une fusée dont le kit de retour... «arrive la semaine prochaine». Ainsi prend fin, brutalement, la saga des ***Avengers*** originaux, classique des classiques télévisés.

■ **Fortescue WYNTROPE-SMYTHE** ■



1 - ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** se tournait dans les même studios que ***Le Saint*** avec Roger Moore. Spécialiste des blagues, ce dernier, quand il s'ennuyait, n'hésitait pas à s'introduire sur le plateau de ***Chapeau Melon...*** et, caché dans un placard ou un cercueil, se réservait une entrée théâtrale en plein tournage de scène, surprenant Diana Rigg ou Linda Thorson ! De nombreuses chutes de montage existent donc, dans lesquelles le Saint apparaît au milieu du décor des ***Avengers***. Pour se venger, Clemens décida un jour de cacher des messages idiots (ex.: «Ta braguette est ouverte !») dans les tiroirs d'un bureau que Roger Moore devait fouiller pour les besoins d'un épisode. Moore tenta de garder son sérieux, mais au cinquième, il ne put plus contenir son fou rire !


■ *Connaissant des problèmes capillaires, Linda Thorson porte une perruque au début de la dernière saison* ■

Relooké par le tandem Emmerich/Devlin, le lézard atomique veut concurrencer le T-Rex !

■ *Panique à Manhattan : Godzilla croque dans la Grosse Pomme !* ■

GODZILLA



Icône d'un cinéma de science-fiction irrésistiblement kitsch, le dragon Godzilla joue désormais les stars hollywoodiennes. Régulièrement annoncé depuis une dizaine d'années, mis en chantier après comptage des recettes mirifiques de JURASSIC PARK et du MONDE PERDU, le gigantesque lézard nucléaire se retrouve aujourd'hui domestiqué par deux cadors de la destruction à grande échelle, Dean Devlin et Roland Emmerich, les créateurs d'INDEPENDENCE DAY...

Un milliard de dollars de recettes, rien qu'en salles : les méga-profits d'**Independence Day** condamnaient Roland Emmerich et son complice Dean Devlin à relever un nouveau défi. Impossible pour eux de se consacrer à une production «modeste», à une aventure minimaliste, même si l'envie leur en avait pris. La barre, les compères doivent la placer haute. Au moins aussi haute qu'**Independence Day** deux ans plus tôt. Entre divers ambitieux projets, ils auraient pu choisir le remake du **Voyage Fantastique**, odyssée d'un sous-marin miniaturisé dans le corps d'un scientifique à l'agonie.

A l'infiniment petit, le tandem préfère l'infiniment grand, l'extra-large, le dragon nucléaire Godzilla. Une relique culte et kitsch du cinéma nippon de science-fiction, ce Godzilla, dont les proportions sidérantes repoussent d'abord Roland Emmerich et Dean Devlin. *«Au départ pourtant, il y a de cela quelques années, nous avions refusé la proposition de Sony de tourner **Godzilla**»* se remémore Dean Devlin. *«Pourquoi ? Parce que nous ne savions guère comment aborder le sujet. Nous avions simplement peur du ridicule, de faire du Monstre un monument de kitsch»*. Ce Niet remonte à la sortie de **StarGate**, succès après lequel le cinéaste allemand et son partenaire américain pouvaient déjà se permettre de choisir.

*«Les réactions phénoménales du public devant **Independence Day** nous ont donné, à Roland et à moi, l'opportunité de voyager dans le monde entier pour en assurer la promotion. Dans chaque pays, on nous posait la même question : comment donner un digne successeur à **Independence Day** ? Question difficile. Le seul sujet qui nous a paru d'ampleur suffisante fut **Godzilla**. Nous avions le sujet pour faire plus fort, plus sauvage et plus impressionnant que tout ce que nous avions fait jusqu'à alors».*

Exit donc **Le Voyage Fantastique** bis. ■ ■ ■

■■■ Lorsqu'ils signent le contrat les liant à **Godzilla**, Roland Emmerich et Dean Devlin mesurent parfaitement le défi du projet. Surtout qu'ils ne sont pas les premiers Américains à s'y essayer. Sam Raimi et Terry Gilliam les ont notamment précédés. Ainsi que Jan de Bont qui, fort du triomphe de **Speed**, se sentait les épaules assez robustes pour porter le Dragon et ses millions. Il aurait pu y parvenir si le studio, *TriStar*, avait accepté d'en digérer le devis. Une enveloppe de 120 millions de dollars. Soit vingt millions de plus que la somme que les contrôleurs de gestion de la production étaient prêts à accorder au réalisateur batave. Effrayé par les sommes faramineuses nécessaires à ce **Godzilla**, *TriStar* lance un ultimatum à Jan de Bont : le feu vert sera donné uniquement si le budget passe au-dessous de la barre des 100 millions US. Jan de Bont étant rétif à toute concession économique, il passe la main à Roland Emmerich. Celui-ci, nettement plus porté sur le système D et le bricolage, boucle son **Godzilla** pour 90 millions de dollars. Raisonnable vu l'ampleur du projet et l'inflation galopante qui sévit actuellement à Hollywood.

Pour Jan de Bont, il n'était pas possible de mettre décemment en images le scénario de Terry Rossio et Ted Elliott (les duettistes d'**Aladdin**) avec un budget revu à la baisse. Regrettable car le récit se référait directement à l'esprit des antiques **Godzilla** japonais. Le monstre titanesque à sang froid y était présenté comme une créature conçue d'après des gènes de dinosaures par une civilisation humaine éteinte depuis la nuit des temps. La création de ce monstre-éprouvette avait déjà pour but de protéger la Terre des agressions extraterrestres pardi ! Au commencement de ce script, Godzilla, congelé en Alaska, sort de son sommeil millénaire lorsque débarque sur la plancher des vaches Gryphon, un géant télécommandé par des aliens colonisateurs. Sa mission : virer de la planète tous ses locataires actuels. Prenant fait et cause pour les hommes et dopé à la Kryptonite, Godzilla en découd avec Gryphon sur le ring des buildings de Manhattan. Une ultime empoignade à la démesure d'un film qui jouait ouvertement la carte d'un fantastique rétro, calqué dans l'esprit au kitsch de films comme **King Kong contre Godzilla** et **Invasion Planète X**. Tel n'est pas le cas du **Godzilla** dans le prisme de Roland Emmerich et Dean Devlin.



*«Nous avions tous une tendresse pour les anciens **Godzilla**. Ce sont eux qui nous ont donné envie d'offrir une renaissance au monstre. Notre Godzilla a probablement l'air plus dangereux et plus réaliste. La difficulté avec cette créature, quand on y pense, c'est qu'elle évoque davantage une source de distraction nostalgique qu'une menace sérieuse. Pour nous, cela représentait un défi : comment redonner vie à Godzilla, comment le réinventer ? C'est uniquement par le biais de l'avance technologique des effets spéciaux que nous pouvions y parvenir»* intervient à nouveau Dean Devlin. Les effets spéciaux certes, auxquels il faut ajouter les ponctions dont les compères sont coutumiers. Un peu de **Jurassic Park**, beaucoup de **Monde Perdu**, quelques nuages de **King Kong**, une pincée de **Aliens**...

Du shaker sort un script dont les sources nourricières sautent aux yeux. Un script néanmoins plutôt adroit dans son opportunisme puisqu'il reprend à son compte les récents essais nucléaires français dans le Pacifique, comme le souligne un générique durant lequel monte discrètement une Marseillaise. Godzilla serait-il donc un iguane au métabolisme transformé par les radiations ? Le film ne le dit pas clairement, se contente de le suggérer.

Quoiqu'il en soit, lézard piqué aux hormones de super-croissance atomique ou survivant de l'ère préhistorique, la créature fait ses 100 mètres réglementaires de hauteur. Amphibie, elle déchire à coups de griffes la coque d'un pétrolier avant de progresser vers New York. En route pour Manhattan où se dresse une pyramide de poissons. Un repas gargantuesque, le meilleur de la marée, pour attirer dans la ligne de mire des chars et autres gros calibres le Dragon glouton que des essaims d'hélicoptères ne sont pas parvenus pas à éliminer. Brillante initiative. Elle revient à Nick Tatopoulos, biologiste spécialisé dans les mutations génétiques. La lutte anti-Godzilla, c'est lui qui la mène auprès d'un barbouze français infiltré aux Etats-Unis, Philippe Roche. Sous l'identité d'un agent d'assurance, l'espion s'acharne à «effacer» l'erreur «chiraquienne». Godzilla en l'occurrence. Une «erreur» qui risque fort de se répandre comme le choléra puisque le dragon hermaphrodite pond dans une cache souterraine une bonne centaine d'oeufs sur le point d'éclore. Gare aux Godzilla juniors que Nick Tatopoulos et Philippe Roche contiennent dans un stade. Pour l'instant du moins car les turbulents bébés aimeraient bien découvrir le monde. Evidemment, le comportement et l'aspect de ces dragons modèle réduit rappellent ostensiblement les raptors de **Jurassic Park** et du **Monde Perdu**. Certainement pas une coïncidence.

Pour la petite histoire, ce n'est pas la première fois que Godzilla s'acharne sur New York. Dans une brève séquence des **Envahisseurs Attaquent** (Inoshiro Honda, 1968) le saurien, télécommandé par des aliens, balaie de son rayon laser les installations portuaires de la Grosse Pomme. Pendant ce temps, dans le même film, le ptérodactyle Rodan rase Moscou, le tyrannosaure Gorosaurus défonce le macadam parisien et la chenille Mothra ravage la Chine. Des saynètes apocalyptiques très éloignées des destructions du Godzilla nouveau



*«Comme vous pouvez le constater, ce récit prend une direction opposée à celle empruntée par Jan de Bont et ses scénaristes. Nous avons abordé notre **Godzilla** élégamment, sérieusement, respectueusement. Non sans humour toutefois. En un sens, nous avons appliqué le même traitement qu'**Independence Day** vis-à-vis de **La Guerre des Mondes**. Il y a de l'humour dans **Independence Day**, mais en aucun point comparable à celui de **Mars Attacks !**»* poursuit le plus fidèle acolyte de Roland Emmerich. Heureusement, de ce fameux «humour», on en compte moins dans les tractions des mâchoires du Dragon que dans l'invasion en forme de canular de la Terre par des aliens spongieux. Toute la drôlerie de **Godzilla** tient dans le personnage de Philippe Roche, Français typique égaré dans un pays dont il ne supporte ni le café ni les croissants de contrefaçon. Râleur, il réagit en regrettant amèrement le pays des fromages qui puent, en alignant des mimiques dégoûtées dès qu'une substance US agresse son si délicat palais. A New York, Philippe Roche paraît aussi décalé, aussi incongru que Godzilla lui-même. Ce Godzilla revu et corrigé par Emmerich et Devlin.

*«Je n'ai jamais eu envie de réaliser un remake du **Godzilla** d'Inoshiro Honda»* intervient à son tour Roland Emmerich. *«A l'original de 1956, nous avons seulement emprunté une partie de l'histoire de base : la créature est née des radiations et devient un énorme problème. Mais cela s'arrête là. Nous nous sommes immédiatement demandé ce que nous ferions aujourd'hui avec une histoire de ce genre. Nous avons tout oublié des **Godzilla** japonais dès cette étape. Si Godzilla menace à nouveau une ville, nous ne l'avons pas décrit comme l'agresseur : il se conduit comme un animal piégé qui tente de survivre. Ce n'est pas une attaque, c'est une lutte».*

Même raisonnement dans la confection d'un look contemporain au Monstre. Pas question que le titan ait la bobine débonnaire de son prédécesseur, la truffe ronde, la queue molle et les gambettes un peu trop courtes. Ce Godzilla-là serait-il un proche parent du T-Rex de **Jurassic Park** ? *«Godzilla n'est pas un dinosaure»* répond fermement Dean Devlin, vexé qu'on signale à demi-mots que le Monstre ne serait qu'un clone de celui de Steven Spielberg. Il en est néanmoins proche. Une ressemblance très embarrassante pour son créateur Patrick Tatopoulos. Français d'origine grecque installé aux Etats-Unis, il a étroitement participé à **StarGate** et **Independence Day**. Un V.I.P. du clan *Centropolis*, la société de production d'Emmerich/Devlin.

«Modifier l'aspect de Godzilla, c'est l'un des plus gros risques que nous ayons pris sur ce film» enchaîne Emmerich. *«Nous avons également pris le risque de ne pas trop le montrer. Du moins pas à la lumière du jour. Un peu à l'image du film original. Celui-ci se déroule essentiellement de nuit et il pleut. Il tombe également des cordes dans notre **Godzilla**. Ce n'est pas par soucis d'économie que nous avons déversé toute cette eau. Bien sûr, il y aura toujours des gens pour dire : «On ne distingue pas clairement le monstre. Il pleut. C'est cheap !». En fait, la composition de la pluie demande des*



■ *L'espion Philippe Roche (Jean Réno) et le biologiste Nick Tatopoulos (Matthew Broderick)* ■



■ *Godzilla, pas content du tout, essuie quelques tirs de missiles* ■

sommes folles, plus importantes que la présentation de Godzilla à la lumière du jour par une météo radieuse. Nous avons discuté des heures et des heures de cette pluie. Cela n'en finissait pas». Un temps rêvé pour les grenouilles donc. Et les Dragons par ailleurs doués pour la natation. Ce que Roland Emmerich ne se prive pas de montrer grâce à de spectaculaires prises de vues sous-marines du Monstre dans les eaux troubles de la baie de New York.

Même s'il est la copie quasi conforme des tyrannosaures de **Jurassic Park** et du **Monde Perdu**, Godzilla n'en demeure pas moins un monstre impressionnant, convaincant. Une bête dont le design influença le film comme le souligne Patrick Tatopoulos. *«Après avoir jeté un coup d'œil sur mes esquisses de Godzilla, Roland Emmerich et Dean Devlin m'ont avoué avoir tout de suite eu une vision nouvelle du projet. Les dessins leur démontraient que l'entreprise était viable. J'ai été très heureux de contribuer à ce sentiment et de leur donner de quoi alimenter leur enthousiasme. Le personnage de Godzilla, nous l'avons développé en le concevant comme un être vivant. Pas comme une simple apparence. Nous avons imaginé sa démarche alourdie après les repas, ses gestes quand il était fatigué. Notre Godzilla obéit à une logique biologique et animale».* Reconnaissants, Roland Emmerich et Dean Devlin baptisent illico le héros de leur film Tatopoulos !

Pour que Godzilla voie le jour sous son nouveau design, il fallait encore et surtout la bénédiction des patrons de *Toho*, la société japonaise propriétaire du copyright «Godzilla» depuis sa création en 1956. Impatients de connaître leur avis, Emmerich, Devlin et Tatopoulos s'envolent pour Tokyo. *«Sans leur approbation, nous n'aurions pas pu faire le film tel que nous l'envisagions»* avoue Dean Devlin. Pour impressionner les pontes de *Toho*, le trio mitonne une présentation on ne peut plus grandiloquente de la statuette du Monstre. *«Nous l'avons cachée sous un drap noir et placée au milieu de la table»* ajoute Roland Emmerich. *«Elle est restée ainsi tandis que nous présentions nos idées pour le film. A la fin, nous avons levé le voile... Et cette révélation théâtrale a porté ses fruits. Les gens de Toho en ont perdu la voix. Cette statuette, ils la dévoraient des yeux !».*

Reste à donner vie à la statuette de Patrick Tatopoulos. Opération délicate, même si les images de synthèse ont, depuis **Jurassic Park**, considérablement progressé en justesse et authenticité. Des progrès qui poussent Roland Emmerich à une certaine auto-satisfaction. *«**Godzilla** constitue la quintessence du film de monstre. Nous avons repoussé les limites de tous les effets visuels existants. La technologie évolue chaque année, et dans chacun de nos films, nous utilisons de nouveaux outils. De bien des façons, **Godzilla** fut plus complexe qu'**Independence Day**. Ce fut vraiment une lourde tâche».* Une somme impressionnante de travail qui ne fait pas au box-office les ravages prévus. **Godzilla** terminera sa course à environ 150 millions de dollars. Pas mal certes, mais un peu maigrichon en regard des scores d'**Independence Day**. *«Bien sûr, si vous vous référez à **Independence Day**, c'est décevant. Mais on ne peut chaque fois pulvériser le record précédent. Il faut comparer ce qui est comparable. En matière de film de monstre, **Godzilla** est le plus gros succès de tous les temps* (et **Jurassic Park/Le Monde Perdu** alors ? NDLR). *En une semaine d'exploitation, il a rapporté bien plus d'argent que les 22 précédents **Godzilla**».*

Une manière adroite pour Dean Devlin de dissimuler une certaine amertume tout de même. Aux Etats-Unis, **Godzilla** n'a pas impressionné un public blasé de miracles digitaux, familier des dinosaures infographiques. *«A l'écran, Godzilla est tout sauf virtuel»* soutient le responsable des effets spéciaux Volker Engel, un adroit bricoleur déjà en fonction sur **Independence Day**. *«Une part essentielle de la crédibilité visuelle du film reposait sur notre capacité à dépeindre Godzilla comme un être vivant».* Objectif atteint : le Godzilla 1998, combinaison savante d'animatronique et d'infographie, vit, respire, esquive des missiles, creuse des galeries dans les combles de New York... Il arrive simplement un peu tard. Steven Spielberg et Cœur de Dragon lui ont coupé l'herbe sous les pattes. Demeure un spectacle plus tenu qu'**Independence Day**. Plus concis, plus rapide, il va droit à l'essentiel : les parties de cache-cache urbaines entre le Monstre et une myriade d'hélicoptères armés de missiles. Faute d'atteindre Godzilla, ils éventrent les plus imposants buildings de Manhattan ! Le meilleur gag de cette grosse et délectable série B.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

TriStar Pictures présente Matthew Broderick & Jean Réno dans une production **Centropolis Entertainment/Fried Film/Independent Pictures** et **Sony** ***GODZILLA*** (USA - 1998) avec Hank Azaria - Maria Pitillo - Harry Shearer - Michael Lerner - Kevin Dunn - Doug Savant - Vicki Lewis **photographie de** Uelli Steiger **musique de** David Arnold **scénario de** Dean Devlin & Roland Emmerich d'après le personnage Godzilla créé et détenu par Toho **produit par** Roland Emmerich - Ute Emmerich - William Fay - Dean Devlin - Rob Fried **réalisé par** Roland Emmerich

16 septembre 1998 **2 h 06**

Kirk GUNMEN Wong verse dans le vaudeville cartoonesque et destroy pour des débuts aux USA mitigés...

BIG HIT



Avec John Woo, Tsui Hark et Ringo Lam, Kirk Wong fait partie de la nouvelle école des réalisateurs de Hong Kong. Ceux qui ont assis leur réputation sur des films aux scènes d'action anthologiques. Après avoir étudié le design de mode et la mise en scène de théâtre en Angleterre, il revient à Hong Kong au début des années 70 et réalise alors quelques téléfilms pour le câble. En 1980, il signe son premier long métrage, THE CLUB, un polar qui remporte un succès immédiat. GUNMEN, son seul film à avoir connu une exploitation en salles en France, se distingue par un traitement aseptisé de la violence, différent de celui, plus brutal, du reste de son œuvre : ORGANIZED CRIME AND TRIAD BUREAU, CRIME STORY, ROCK'N'ROLL COP. Avec BIG HIT, Kirk Wong s'installe en Amérique et réalise un film de studio, plus proche de la comédie que du thriller. Le prochain, BLADES, sera une longue course-poursuite en hélicoptères au-dessus de San Francisco. Propos d'un réalisateur satisfait de pouvoir s'essayer à un autre genre...



■ *Kirk Wong : spécialiste du polar, il se frotte à l'action burlesque* ■



■ *Crunch (Bokeem Woodbine), Cisco (Lou Diamond Phillips), Mel (Mark Wahlberg) et Vince (Antonio Sabato, Jr.): un quator de tueurs pas comme les autres* ■

Du polar froid et violent made in Hong Kong, vous passez à la comédie d'action burlesque made in America. Qu'est-ce qui vous a tant séduit dans *Big Hit* ?

Le producteur Terence Chang a déniché ce projet pour moi. Me connaissant très bien, il était persuadé que **Big Hit** me plairait, me mettrait à l'aise pour mon premier film américain. Lorsque j'ai lu le scénario, je me suis tout de suite enthousiasmé pour ce récit à la fois enlevé et drôle. J'ai été séduit par l'ironie des dialogues et des situations qui, à mon avis, diminuent la violence du film tout en intensifiant son rythme. Malgré le côté un peu loufoque de cette histoire, on retrouve plusieurs éléments déjà présents dans mes précédents films : des cascades, des poursuites, des gunfights... Et j'aimais aussi particulièrement le traitement atypique des personnages, très différents des tueurs classiques. On a l'impression qu'ils se sont improvisés assassins en regardant trop de films de gangsters des années 30. Cette direction m'intéressait parce qu'elle participe au second degré du film.

Comment vous êtes-vous adapté à l'humour du film, typiquement américain ?

Très facilement dans la mesure où le script, dans son état d'origine, me faisait déjà beaucoup rire. Par contre, de façon plus générale, le reste de l'équipe se demandait si je pouvais m'adapter à la manière américaine de construire un récit. Les exécutifs ne savaient pas si j'étais en mesure de comprendre les traditions juives, par exemple. Finalement, ils ont été étonnés d'apprendre que le livre de cuisine casher utilisé dans le film m'appartenait ! J'ai grandi à Hong Kong, qui est une terre cosmopolite, en voyant des films de tous pays, dont beaucoup en provenance des Etats-Unis. J'ai aussi passé quelques années à étudier en Angleterre. Quelque part, l'humour américain, anglo-saxon, est facile à assimiler. C'est un style relativement direct qui n'a rien à voir avec un humour aussi particulier et raffiné que celui des Français ! *(rires)*



■ *Quand Keiko (China Chow) drague son ravisseur Mel : un des moments comiques de* **Big Hit** ■

Souvent, les gens ont du mal à comprendre pourquoi les Français rient de telle ou telle chose. L'humour français est généralement en rapport avec la vie sociale, la politique. Pour l'apprécier, il faut impérativement vivre en France, sinon il vous échappe. Le style américain, par contre, est beaucoup plus évident. Si leur cinéma marche aussi bien, c'est parce que tout le monde est en mesure de le comprendre.

Avez-vous modifié le scénario ?

Sans radicalement le changer, je revoyais le script chaque jour, car il faut sans cesse répondre à de nouveaux impératifs et revoir certaines scènes avec les acteurs. Pendant les répétitions, de nouvelles idées sont proposées et il faut trouver un moyen de les insérer dans le scénario. Bien entendu, vous devez rendre des comptes aux responsables du studio, les prévenir des modifications importantes que vous apportez à l'histoire, leur soumettre la partie que vous désirez changer pour qu'ils l'approuvent. Les studios américains n'aiment pas les surprises. Lorsqu'ils vous donnent de l'argent pour réaliser un film, ils aiment retrouver l'histoire intacte à l'arrivée. Nous étions donc en contact permanent avec les exécutifs, qui ont été très coopératifs et m'ont beaucoup soutenu, puisque les rushes leur plaisaient. Pour ne pas les avoir sur le dos, il suffit de les mettre en confiance.

Ils vous ont donc laissé tranquille, sans vous imposer de censure...

Ils m'ont tout de même demandé d'alléger quelques scènes parce qu'il les trouvait trop violentes. Et de retirer celle où Crunch se masturbe chez lui. Pour eux, il était hors de question de l'utiliser. Nous l'avons quand même insérée au montage pour la première projection-test et elle a été très bien acceptée par une partie du public. L'autre partie, plus conservatrice, l'a tout simplement rejetée !

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs américains lors des scènes d'action ? Ils ne sont pas aussi kamikazes que les hong kongais...

Il faut être conscient des règles que vous devez appliquer, des choses que vous ne pouvez pas vous permettre d'imposer aux acteurs. Mais j'étais entouré d'une bonne troupe de comédiens, de véritables athlètes qui n'ont jamais hésité à jouer les casse-cou. Ils désiraient exécuter eux-mêmes leurs cascades, me faisaient confiance, et semblaient parfois ne pas avoir conscience du danger. Ils voulaient toujours en faire plus. Je devais donc être sans cesse derrière eux pour les raisonner, leur expliquer qu'ils n'avaient pas besoin de prendre ce genre de risques puisque



■ *Crunch : un tueur qui quitte la scène quand ça commence à sentir le roussi* ■

je m'étais entouré de cascadeurs spécialement venus de Hong Kong pour participer aux scènes les plus périlleuses. Chaque acteur était entraîné, parfois jusqu'à quatre heures par jour, et psychologiquement préparé aux scènes d'action et de combat. Nous les avons supervisées de la même manière qu'à Hong-Kong.

Le public français ne vous connaît qu'à travers *Gunmen*, et maintenant *Big Hit*. Deux titres différents du reste de votre filmographie. Difficile de se faire une idée du vrai Kirk Wong...

Ah oui, LE VRAI Kirk Wong ! *(rires)* A Hong-Kong, personne ne m'aurait jamais laissé réaliser une vraie comédie. Là-bas, ils veulent du pur Kirk Wong : pour eux, je ne suis pas un rigolo ! Depuis quelques temps, j'attendais l'opportunité de pouvoir essayer de nouvelles choses, et Hollywood m'a offert cette chance. Je ne veux pas me limiter à un genre unique, le polar, mais toucher à tous les styles. Dans ce sens, **Big Hit** était une bonne expérience car je trouve que son cocktail d'action et d'humour fonctionne à merveille. Je suis donc plus confiant face au genre comique. D'ailleurs, à l'avenir, je pense rajouter une véritable touche humoristique à chacun de mes films, même les plus explosifs. C'est tellement gratifiant d'entendre le public rire au bon moment !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■



■ *«Sur un arbre perché» version Kirk Wong : Cisco et Mel s'empoignent à l'issue d'une poursuite éprouvante* ■

GUNMEN POUR RIRE

Difficile de reconnaître Kirk Wong en voyant **Big Hit**. Encore plus que John Woo à l'époque de **Chasse à l'Homme**. Pour son premier film chez l'Oncle Sam, il s'adapte tel un caméléon à la méthode hollywoodienne. Finis les rues glauques de la métropole chinoise, les personnages hermétiques et la violence exacerbée. Kirk Wong fait peau neuve, met en scène des personnages burlesques dans des situations loufoques et des séquences d'action explosives. En résumé, **Big Hit** en fout plein la vue.

Mel (Mark Wahlberg) est un tueur à gages hors du commun. Avec ses complices Cisco (Lou Diamond Phillips), Crunch (Bokeem Woodbine) et Vince (Antonio Sabato, Jr), il exécute ses contrats dans un calme olympien, le sourire au coin des lèvres, comme s'il s'agissait d'une promenade. Son grand défaut : les femmes, auxquelles il ne peut rien refuser, même lorsqu'elles vident son portefeuille. Pris entre sa maîtresse Chantel (Lela Rochon) et Pam (Christina Applegate), sa fiancée, Mel a bien du mal à gérer sa vie privée. Mais les ennuis commencent véritablement quand il accepte d'aider Cisco à enlever Keiko Nishi (China Chow), la fille d'un riche homme d'affaires japonais. Malheureusement pour eux, le parrain de Keiko n'est autre que l'intimidant Paris (Avery Brooks), leur employeur. Très contrarié, Paris fait parler Cisco, qui finit par cracher le morceau et balance lâchement Mel. Déjà embarrassé par la présence de Keiko et de ses beaux-parents sous son toit, Mel va pourtant devoir trouver la force d'affronter la horde de tueurs lancée à ses trousses...

En sortant de **Big Hit**, on est d'abord étonné, puis on éprouve un sentiment de déception, de frustration, une douloureuse impression d'avoir été arnaqué. Comme si Kirk Wong s'était retrouvé réalisateur de seconde équipe. Les séquences d'action sont rares, mais stylisées. A commencer par la scène d'ouverture, très jeu vidéo dans l'esprit, où quatre gâchettes doivent exécuter un industriel protégé au dernier étage d'un building rempli de gardes du corps. Un parcours du combattant excitant, mais dont le plaisir est amoindri par des gags agaçants. Le reste du film se regarde comme une pièce de théâtre. Un vaudeville où la comédie s'impose comme le cœur du sujet. Comme lorsque Mel transporte Keiko de pièce en pièce en évitant de croiser ses beaux-parents. Mais le véritable moteur de l'humour du film, ce sont ses personnages, des caractériels à la forte personnalité : Cisco, un hystérique extraverti, Mel, le bouffon musclé au grand cœur, ou Keiko, la victime qui fait tourner son geôlier en bourrique. Des rôles écrits, plutôt réussis et campés par des acteurs qui s'amusent. Sur **Big Hit**, Kirk Wong fait de la cuisine, et suit la recette de l'actioner américain qu'il assaisonne de vaudeville dégénéré et de personnages cartoonesques. Un cocktail déconcertant, mais finalement pas si imbuvable que ça.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia TriStar Films présente Mark Wahlberg & Lou Diamond Phillips dans une production **Amen Ra Films/Zide-Perry/Lion Rock** *BIG HIT* (*THE BIG HIT* - USA - 1997) avec Christina Applegate - Avery Brooks - Bokeem Woodbine - China Chow - Antonio Sabato, Jr - Lainie Kazan **photographie de** Danny Nowak **musique de** Graeme Revell **scénario de** Ben Ramsey **produit par** Warren Zide et Wesley Snipes **réalisé par** Kirk Wong

12 août 1998 — 1 h 33

ARMAGEDDON

un publicitaire qui fait de l'effet !

RICHARD HOOVER

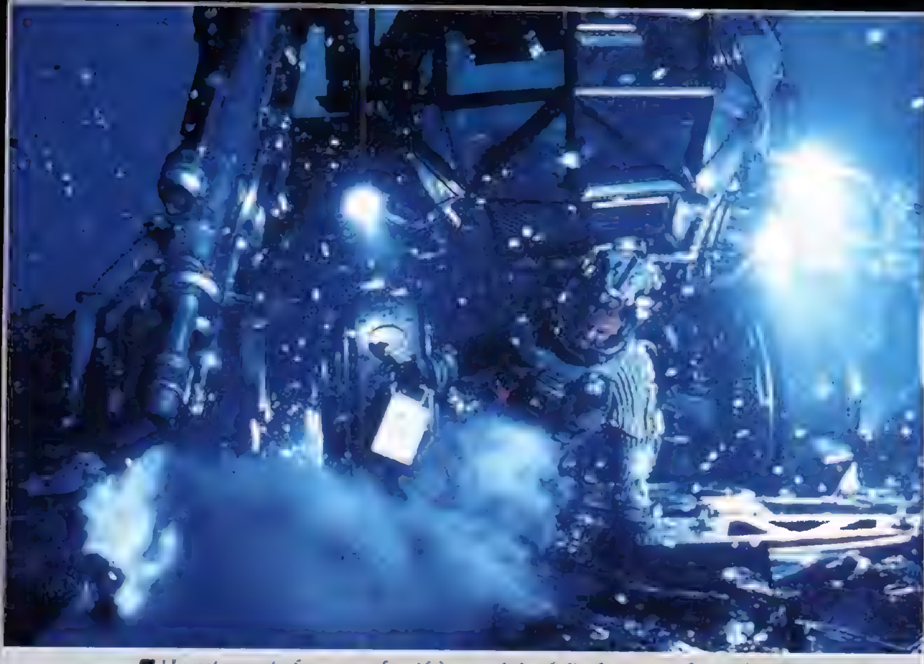
Superviseur des effets spéciaux visuels d'ARMAGEDDON, Richard Hoover a débuté il y a un peu plus de dix ans dans le secteur de la publicité. Au sein de l'agence ROBERT ABEL & ASSOCIATES, il réalise de nombreux spots mêlant prises de vues réelles, infographie et effets visuels en tous genres. Plusieurs fois récompensé dans les festivals du film publicitaire, il intègre en 1989 le studio DREAM QUEST IMAGES via son département «pub» DQ FILMS. Deux ans plus tard, il œuvre sur un premier long métrage, FREEJACK, que suivra bientôt TOTAL RECALL. Depuis, au sein de DREAM QUEST, Richard Hoover participe de près ou de loin à la plupart des gros films hollywoodiens à effets. Une valeur sûre.

Combien de plans d'effets spéciaux y-a-t-il dans *Armageddon* ?

Je pense que le tout doit totaliser 280 plans, en incluant les câbles effacés numériquement et les retouches basiques. Il doit y avoir 240 plans d'effets spéciaux «réels». Je me suis occupé de 112 de ces plans, et Pat McClung de la société *VFX* du reste. Au départ, nous avions mis une option sur les effets numériques complexes et McClung était chargé des effets mécaniques. On ne peut pas dire que le nombre de plans établisse un record en la matière, mais, par contre, les types de plans exigés font partie des plus complexes sur lesquels nous avons travaillé. Il y avait pas mal d'effets générés pour la première fois.

Comme quoi par exemple ?

Chaque plan de la comète fait apparaître une couche mouvante du gaz qui la recouvre. Nous avons développé un logiciel spécifique pour traiter cet effet gazeux. La comète elle-même était constituée d'une succession de maquettes, que ce soit dans l'espace ou lorsque les astronautes évoluent à sa surface. L'effet du gaz est omniprésent tout au long de ces séquences. Nous savions que nous devions conférer à la comète une personnalité diabolique, une apparence inédite. En étudiant différents schémas de préparation, j'ai fini par comprendre qu'en jouant sur la modification des formes provoquées par ce gaz, on réussirait à obtenir l'aspect menaçant que l'on recherchait. Une équipe de spécialistes s'est alors lancée dans le développement d'un logiciel spécifique, *Hooker*, qui a nécessité environ sept mois de travail.



■ *Un astronaute-foreur confronté à une sévère fuite de gaz sur la comète* ■

Votre astéroïde ne ressemble en rien à celui de *Deep Impact*. Lequel est le plus proche de la réalité ?

Aucun des deux n'est très réaliste. Dans la réalité, un astéroïde ressemble plutôt à une grosse patate. La différence principale est que si vous regardez la comète de **Deep Impact**, vous ne voyez qu'un gros amas gazeux. Il vous faut le traverser pour découvrir la texture de l'objet. Le nôtre a été dessiné de manière à ce qu'on aperçoive ses aspérités, ses poches gazeuses, et toutes les déformations qui renforçaient l'idée qu'il allait se fissurer. Le gaz y est partie intégrante, mais il ne cache rien de l'anatomie de l'astéroïde.

Combien d'entorses à la crédibilité scientifique vous êtes-vous permises ?

Les astéroïdes ont des formes très arrondies. Nous voulions que le nôtre suggère le mouvement, avec ses pics dressés vers l'arrière comme si, sous l'effet de la vitesse, il perdait régulièrement des morceaux, et que ne subsistaient plus que ses pointes, qui lui confèrent un aspect menaçant, outrancièrement gothique. Seul l'avant possède encore sa forme arrondie d'origine, polie par la vitesse. Bien sûr, ce design rendait les séquences de survol bien plus intéressantes, puisque les vaisseaux rencontraient un certain nombre d'obstacles. Et ce principe de déformation par le mouvement a amené l'idée que des trous et des canaux se forment, et que le gaz s'y



■ *A.J. Frost (Ben Affleck) : un jeune romantique qui veut jouer les vieux durs* ■



écoule à la manière d'un fleuve dangereux. Certaines de ces initiatives sont basées sur des études scientifiques. Nous les avons juste exagérées pour que le résultat soit plus cool.

Qui a dessiné l'astéroïde ?

Robert Consing, le storyboarder de Michael Bay, avait posé les bases du concept. Puis, Michael Meaker, notre storyboarder maison, a travaillé étroitement avec le département des maquettes, pour affiner l'objet et le crédibiliser par rapport aux dimensions souhaitées par l'histoire. Les maquettistes ont préparé un modèle de 60 cm de long qui a servi de repère pour les ébauches de séquences. Puis, Mike a rajouté les couleurs et les textures envisagées par Michael Bay. Dès lors, nous avons entamé la construction d'un modèle de sept mètres et demi de long et d'un peu moins de quatre mètres de diamètre. Ce fut notre nouvelle référence à partir de laquelle nous avons construit des sections à une échelle de plus en plus grande, au fur et à mesure que se précisaient les séquences à la surface. Le département du scanning avait numérisé l'objet et développait parallèlement une réplique numérique de nos maquettes, afin que nous puissions comprendre comment le gaz se comporterait vu la topologie des lieux.

Vous vous êtes fait aider par un conseiller ?

Non ! *(rires)* Nous avons simplement affiné nos modèles jusqu'à ce qu'ils ressemblent à ce dont Michael Bay et moi-même avions débattu au départ.

Vous confirmez donc qu'il y a beaucoup d'effets physiques...

Oui, tout à fait. Par exemple, le crash de la navette Independence a été entièrement réalisé avec des maquettes filmées à grande vitesse. Nous avons aujourd'hui la possibilité de les guider, dans des mouvements complexes, par tout un système de câbles que nous effaçons ensuite numériquement. Ça nous permet ainsi de contrôler précisément la vitesse et la hauteur. J'ai même mis au point un système qui permettait à la navette de faire un tour complet sur elle-même avant de s'écraser. Pat McClung s'est chargé de l'atterrissage de la navette Freedom. Ce système particulier de câble a également servi pour le bond de l'engin foreur Armadillo, auquel s'ajoutaient des explosions réalisées à la fois physiquement et numériquement. C'est donc un mélange de techniques diverses et variées qui s'accumulent.

L'ordinateur vous permet-il en quelque sorte d'improviser ?

L'ordinateur nous aide surtout beaucoup pour pré-visualiser les séquences. Le vol des navettes autour de la lune avait été conçu à l'aide d'animatics élaborés virtuellement. C'est idéal dans la mesure où cela permet de placer la caméra à l'endroit précis désigné par le réalisateur, de nous rapprocher à l'extrême du modèle. Ceci était impossible avec la méthode d'animatics à l'ancienne, des maquettes grossières montées sur des tiges. Avec l'ordinateur, ça devient une méthode de travail très souple. Elle nous a permis d'explorer des centaines d'angles de prise de vues différents.

Ces séquences d'effets spéciaux me paraissent mieux réalisées que le reste du film. Qui décide en définitive de la manière de les filmer ?

Michael Bay. C'est un travail de collaboration très étroit entre lui et moi. Des séances de travail où se décident le choix des focales, la chorégraphie, les angles. Il me donne ses directions et je travaille ensuite sur les plans en suivant ses données. Et je les lui soumets le plus régulièrement possible. Donc, en définitive, c'est le choix de Michael qui prime sur tout. En tant que directeur d'effets visuels, il m'est impératif de me plonger dans sa vision du film, d'essayer de voir à travers ses yeux. Si je suis amené à faire des choix de composition, de dosage des couleurs, de vitesse, j'ai tout intérêt à le faire comme il l'envisagerait. Sinon il me fera refaire le plan. Tout simplement. Sur **Armageddon**, je pense être parvenu à comprendre son fonctionnement, et ça a rendu le travail beaucoup plus agréable. C'est amusant d'intégrer l'univers de quelqu'un dont vous respectez la vision. Michael a un sens visuel très développé. Il sait ce qu'il veut et le communique très bien. Il y a pas mal de réalisateurs hésitants dans la profession. Michael, lui, donne des directions précises. ■ ■ ■

■ Un fragment de l'astéroïde se dirige tout droit vers le Chrysler Building : Kaboum ! ■

Et vous seriez tenté par la réalisation ?

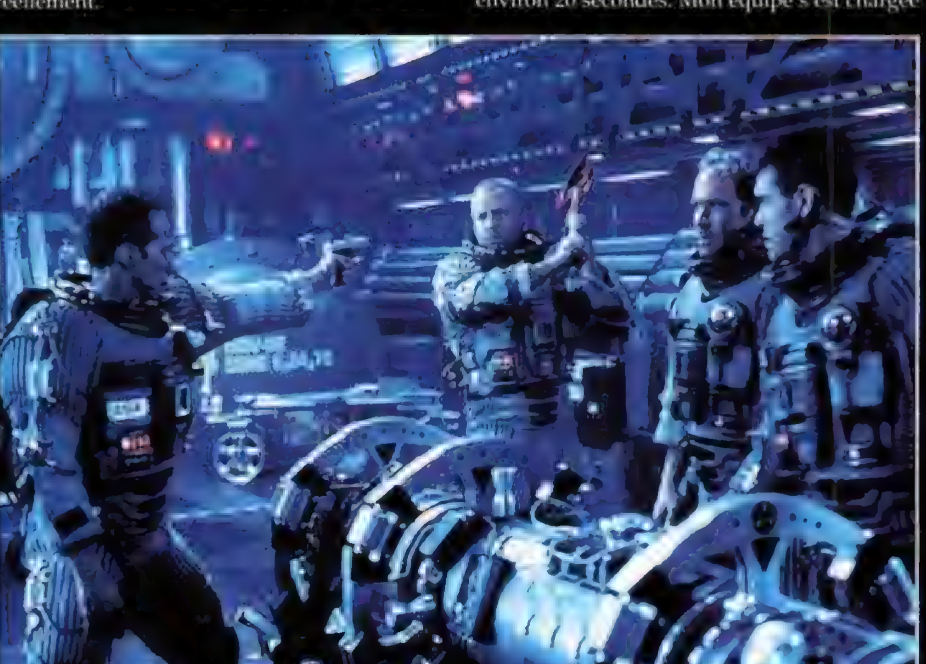
Oh oui ! Vous savez, j'ai été réalisateur de pub pendant seize ans et ça me donne un certain bagage. J'aimerais réaliser mon propre film, et ce sera probablement un film à effets, dans la mesure où c'est un domaine que je maîtrise réellement.

Qui s'est chargé de la destruction de Paris ?

Comme c'est une séquence qui a été décidée à la dernière minute, c'est une autre équipe de *Dreamquest*, dirigée par Hoyt Yeatman, qui s'y est attelée. Ils ont travaillé sur un modèle d'à peu près 30 mètres sur 30, qu'il ont fait sauter en le filmant à très grande vitesse. L'explosion sur le plateau a duré un peu moins d'une seconde, pour, à vitesse normale dans le film, donner environ 20 secondes. Mon équipe s'est chargée de l'onde de choc qui détruit la ville. Des cameramen sont aller faire des prises de vue à Paris qui ont servi de fond pour la transition entre la maquette et l'explosion des immeubles. D'ailleurs, si vous regardez bien, vous verrez que notre Tour Eiffel n'est pas à sa place ! Puis, avec un logiciel de traitement de particules, nous avons assuré cette transition entre l'explosion physique et le délabrement des immeubles. La Tour Eiffel a été animée à part, et pour le fond, nous avons filmé un décor sur blue screen pour l'intégrer ensuite en tant que matte à l'ensemble.



Dan Truman (Billy Bob Thornton), chef de la NASA et Harry Stamper (Bruce Willis), chef des héros : paroles d'hommes !



Tension dans l'espace autour d'une ogive nucléaire qui menace d'exploser

Combien de personnes interviennent sur une séquence comme celle-ci ?

Elle a nécessité environ une douzaine d'artistes infographistes, auxquels il faut ajouter le même nombre pour les effets physiques, plus les artistes modélistes. En tout, ça monte à quarante intervenants environ. Il nous restait cinq semaines pour finir cette séquence, ce qui est un délai pour le moins serré. Mais le réalisateur et les producteurs pensaient que le film avait besoin de cet aspect international, qui rendait le danger planétaire plus évident. La destruc-

TIRER DES PLANS SUR LA COMÈTE

Ça y est ! La grosse météorite de Jerry Bruckheimer vient heurter les écrans. Tout le monde va sortir l'artillerie et pointer du doigt le produit calibré, la pompe à fric, le délire patriotique. Seulement voilà, le public ira de toute manière voir ce film et, plutôt que de dégainer l'anti-hollywoodianisme de base, il est nécessaire de se demander, non pas ce qui le pousse vers ce type de spectacle (ça on le sait. On y va tous pour la même chose), mais par quelle étrange alchimie il n'est pas perturbé par certains éléments pourtant constitutifs du cinéma.

On le sait, 80% du public se dit attiré par l'histoire. Celle d'**Armageddon** tient en une ligne : comète vers terre kaboum Bruce Willis tatatsoin ! Ça et là, on nous aura rebattu les oreilles avec le concept des «12 Salopards dans l'Espace». Ce qui était un des fondements du script original de Jonathan Hensleigh (et si une troupe de beaufs sauvait l'humanité ?) est effectivement prometteur. Mais à force de réécritures multiples, de tentatives de plaire absolument à tous, l'ensemble finit par ressembler à un énorme mille-feuille scénaristique à l'homogénéité douteuse. Une espèce de love-story frigide (**Titanic** ?), une mise en valeur des héros aux pupitres de la NASA (**Apollo 13** ?), des relations familiales perturbées, parce qu'il y a aussi des mamans et des papas dans la salle, et ainsi de suite. Pour cimenter ce cafouillage, les entorses à la crédibilité deviennent presque obligatoires. Du coup, Ben Affleck se retrouve à monter sa société de forage en moins de huit heures, l'astéroïde met plus de temps à parcourir la distance Lune-Terre qu'à traverser le reste de l'univers, et, bien que les communications satellites soient salement perturbées, Willis peut tout de même dialoguer avec Liv Tyler à l'aide d'un visiophone portable à la définition d'image et de son irréprochable. Heureusement, ce qui reste du script d'Hensleigh constitue, de très loin, les îlots les plus réjouissants. Harry Stamper joue au golf sur la plate-forme pétrolière, avec des militants de Greenpeace pour fairway : bonne entrée en matière ! Son équipe subit des tests d'astronautes à la **Etoffe des Héros** et les foire lamentablement : très drôle. Steve Buscemi pète les plombs sur l'astéroïde et refait à lui tout seul le numéro des Dupond-Dupont de «On a marché sur la lune» : bien vu. Peter Stormare en rajoute des couches dans le numéro de l'astronaute russe sous valium : sacré trouvaille. Mais tout cela ne représente qu'à peine quinze minutes sur deux longues heure et demie. Donc exit le script. Exit la narration.

Le public cherche également à éprouver de l'angoisse, du frisson. **Armageddon** lui propose un exemple unique de mission où absolument tout ce qui est entrepris foire systématiquement. Tout pète dès qu'un personnage touche le moindre bouton. A la quatorzième catastrophe, on devrait commencer à décrocher, surtout si le suspense se résume à désamorcer un engin nucléaire avec un tournevis en moins de trente secondes, à se faire courser par des flammes au ralenti, à survivre au crash d'une navette bourrée de combustibles parce qu'on a eu la bonne idée de descendre à la soute. Donc, exit le suspense.

Le public s'avoue également excité par la promesse d'une action menée tambour battant. Sachant que c'est le Jean-Marie Poiré américain qui est aux commandes, on ne sera pas surpris de voir cette action essentiellement filmée à 50 centimètres du visage des acteurs, et montée avec une rigueur scientifique qui viserait à empêcher quiconque de comprendre quoi que ce soit. Un esprit candide retiendrait basiquement d'**Armageddon** un amas de formes colorées qui bougent, et des choses floues qui font du bruit (évitez l'écran géant les gars !). Ce découpage bordélique que Michael Bay tente d'ériger en style, celui d'un aspirant Peckinpah qui aurait oublié la grammaire la plus élémentaire, constitue l'aspect le plus fascinant du film, en ce que peu de personnes s'avouent gênées de n'avoir rien compris à l'action. Des séquences pourtant excitantes au premier abord (la destruction de New York, l'ouragan de blocs de pierre) finissent par atteindre une abstraction démente dans leur totale absence de sens. Et c'est ce qui peut expliquer l'attrait étrange d'une telle mise en scène. Personne ne comprend rien, donc chacun est libre d'inventer ce qu'il croit voir. Certains verront deux heures de pub *Manpower* hoquetante, d'autres une aventure spatiale époustouflante. Tout dépendra de l'humeur, de la prédisposition, de ce que vous avez mangé ou fumé avant, mais de toute manière, ni Michael Bay ni Jerry Bruckheimer ne sauraient en être tenus pour responsables.

R.D.

Touchstone Pictures présente Bruce Willis - Ben Affleck - Liv Tyler dans une production **Jerry Bruckheimer/Valhalla Motion Pictures** *ARMAGEDDON* (USA - 1998) avec Billy Bob Thornton - Will Patton - Peter Stormare - Steve Buscemi - Keith David **photographie de** John Schwartzman **musique de** Trevor Rabin **scénario de** Jonathan Hensleigh & J.J. Abrams **produit par** Jerry Bruckheimer - Gale Anne Hurd - Chad Oman **réalisé par** Michael Bay

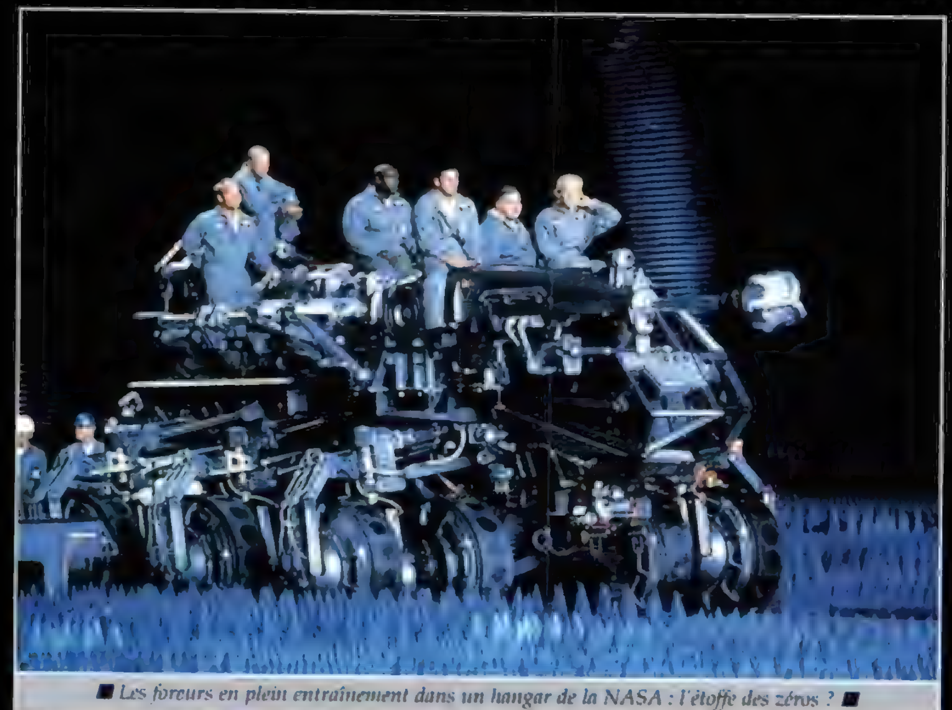
5 août 1998 **2 h 28**

■ Un relief qui ne facilite pas les déplacements sur la comète : reste encore la solution du «saut de l'ange» ! ■

tion de Shangaï avait été prévue dès le départ. Mais c'était trop peu. Paris a été choisi en dernière instance car elle était la ville la plus immédiatement reconnaissable.

Vous vous êtes occupé également de l'explosion de l'astéroïde.

Oui. L'effet du champignon est intégralement conçu sur ordinateur. Les débris multiples sont une combinaison d'effets physiques et numériques. Nous avons réalisé un bon nombre d'explosions réelles qui ont servi à augmenter l'impact de celle créée sur ordinateur. Les explosions qui ont été photographiées par les astronautes donnent une idée peu évidente de l'événement. Nous avons dû combiner des éléments scientifiques avec notre imagination. Comme, dans l'espace, on n'a aucune échelle humaine pour rendre compte de la taille de l'explosion, le gaz nous a de nouveau été très utile. Bruce Wright, qui a conçu le champignon, avait mis la main sur un cliché où l'on voyait l'explosion d'une supernova, qui se scindait en deux parties, exactement comme notre astéroïde. On y voyait clairement deux grosses boules de gaz partir dans des directions opposées. Il s'est basé là-dessus pour suggérer la séparation des deux blocs dans l'explosion de manière vraiment explicite, et ça permettait par là-même de différencier cette explosion de celles vues dans **Star Wars** ou **Star Trek**.



■ Les foreurs en plein entraînement dans un hangar de la NASA : l'étoffe des zéros ? ■

Certains plans d'effets semblent plus longs dans la bande annonce. N'est-ce pas frustrant de les voir réduits dans le film ?

Ce sont surtout les plans de Pat qui ont été réduits, dans la destruction de New York. Je crois savoir qu'il ne l'a pas très bien pris. Si ça m'arrivait, j'éprouverais aussitôt une certaine frustration. D'un autre côté, on travaille tous pour faire le meilleur film possible. Alors si un découpage plus serré le rend plus efficace...

Y-a-t-il plus de compétition aujourd'hui dans le business des effets ?

C'est une compétition permanente. Je ne suis pas sûr qu'il y en ait plus qu'avant, dans la mesure où la demande s'est sérieusement accrue. Je crois qu'il y a eu l'année dernière environ 300 films contenant des effets. Mais je m'attends à un retournement de situation car Hollywood fonctionne par vagues. Par contre, le genre de films nécessitant des effets s'est considérablement élargi. C'est dû au prix bon marché de certains effets par ordinateur qui a persuadé les producteurs d'intégrer quelques images retouchées. Les grosses productions profitent de cette baisse des prix, mais c'est surtout pour rendre les effets plus complexes, ou les multiplier, et répondre ainsi à une attente encore plus sévère du public. Sur **Armageddon**, mon équipe a, je crois, reçu 20 millions de dollars pour créer les effets qui lui étaient attribués. C'est le plus gros budget avec lequel j'ai eu à travailler.

Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** □

■ *Duchovny touché par la grâce ou aveuglé par une lumière extraterrestre ? (épisode* **Les Petits Hommes Verts***)* ■

à propos d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL (la série) et X-FILES (le film)

DAVID DUCHOVNY
rencontre du premier type

Si vous avez l'immense chance de posséder la collection complète de Mad Movies, *plongez-vous donc immédiatement dans la lecture du n°98. Vous y trouverez un portrait de David Duchovny au tout début de l'existence de la série qui allait faire de lui une star planétaire (voire interplanétaire si Mulder a raison et si les petits hommes verts ont* M6 *sur leur câble) :* ***Aux Frontières du Réel****. Si, donc, vous vous plongez dans la lecture des propos du sieur Duchovny, vous pourrez peut-être y sentir une certaine lassitude vis-à-vis de la série, un petit côté «je prends tout par-dessus la jambe, c'est juste un feuilleton à la télé». Aujourd'hui, le ton de l'acteur a changé. Comme si, les années passant, il s'était finalement passionné pour son personnage, pour l'univers des* ***X-Files****. Comme s'il avait acquis un profond respect pour les créateurs du feuilleton et surtout pour son public !*
Dans l'interview qui suit, on découvre un acteur intègre qui porte un regard critique, intelligent, sur la série, sur son personnage et sur son avenir. Bref, un type qui prend enfin son métier au sérieux. Pas étonnant donc si la grande surprise de la version cinéma de la série créée par Chris Carter n'est autre que David Duchovny. Tour à tour drôle, touchant ou très physique, le comédien surprend son monde en réinventant un personnage qu'il jouait pourtant depuis cinq ans. Même si ses précédentes incursions sur pellicule n'étaient pas vraiment concluantes, ***X-FILES****, le film, rassure sur les possibilités de l'acteur à se remettre en question. Car nous en étions presque à nous demander s'il était capable de jouer un autre personnage que celui de Mulder. C'est finalement en étant un Mulder à la fois complètement renouvelé et fidèle à l'image qu'en ont les fans, qu'il apporte une réponse positive à nos interrogations.*
Dans une des premières séquences du film, il apparaît saoul dans un bar en train de raconter ses malheurs à une barmaid incrédule, qui met les délires paranos de son client sur le compte de l'alcool. La scène est superbe. Mulder fait table rase de cinq ans de convictions aveugles pour s'affirmer en être humain faillible et émouvant.


■ Fox Mulder, un personnage qui lui a rapporté gloire et fortune. Et ce n'est pas fini ! ■

Cette cinquième saison n'a rien de comparable avec les précédentes. Le plus grand chambardement a eu lieu au niveau des personnages, avec un total changement dans la fonction première de Mulder. Le héros, dont la foi dans le surnaturel semblait inébranlable, n'a cessé de faire des va-et-vient entre ses convictions et un pragmatisme imposé par les conclusions de ses différentes enquêtes. Cela vous a-t-il posé de nouvelles difficultés pour aborder le personnage ?

Dans un certain sens, oui. Je ne savais vraiment pas que la remise en question des convictions de Fox Mulder serait aussi radicale. Jusque-là, la série était assez monolithique dans son mode de fonctionnement. Mulder acceptait le surnaturel, et donc toutes les intrigues découlaient de là. Il dirigeait les histoires dans les directions que lui imposaient ses croyances. Scully suivait, essayant d'imposer un regard scientifique sur les différents mystères. Et puis, soudainement, tout a changé. Scully se met à croire et Mulder doute. Dana prend le volant et Fox se retrouve sur le siège du passager. La métaphore n'est pas totalement involontaire puisque, durant la cinquième saison, quand les deux agents font route ensemble, vous trouverez plus souvent Gillian que moi aux commandes du véhicule. Me voilà donc installé dans le rôle de celui qui modère les choses et essaie de trouver des explications logiques aux événements. Total retournement de situation. Pendant quatre ans, mes croyances et mon énergie motivaient chaque épisode. Cela devenait de plus en plus exigeant et fatigant au niveau de ma façon d'aborder Mulder. Il croit en tout, de manière générale. Je devais donc jouer sur la subtilité de ses convictions, trouver des échelles de valeur à ses croyances. Il en allait de la crédibilité du personnage. Au niveau de mon travail d'acteur, cette saison m'a paru plus facile, puisque Fox annonce carrément la couleur et ne croit plus en rien. Très franchement, ça me faisait des vacances. Seul problème, je trouve que la métamorphose de Mulder n'a pas suivi une courbe logique dans la saison. Je ne suis pas persuadé qu'elle ait été décrite de la meilleure des façons. Elle s'est faite en dents de scie, entre des épisodes où Mulder croit, d'autres où il ne croit plus, et d'autres encore où il croit de nouveau. J'aurais préféré que la progression soit plus précise, qu'il abandonne ses convictions en début de saison et les retrouve à la fin.

Mais vous n'avez aucune influence sur l'évolution du personnage ?

J'avoue que je ne savais pas que nous irions si loin. J'ai bien dit à Chris Carter que cela ne me paraissait pas marcher avec la logique du personnage. En cinq ans, Mulder s'est imposé petit à petit aux yeux du public de la série. Il a gagné progressivement la confiance des téléspectateurs, ce n'était pas couru d'avance. Si aujourd'hui les personnages «à la Mulder» fleurissent sur le petit écran, il y a cinq ans, il apparaissait comme une véritable antithèse du héros télévisuel. Le personnage était hors-norme, pas facile d'approche, très risqué. Du coup, il a fallu un gros travail pour habituer le public à Mulder, à ses attitudes et à ses convictions. Heureusement, les fidèles de la série nous ont accordé leur confiance. Cette année, j'ai eu un peu l'impression que nous en abusions. Le personnage, que le public avait finalement accepté, changeait du tout au tout. Chris m'a répondu qu'il n'avait pas vraiment d'autre possibilité que d'imposer cette progression irrégulière de Mulder, puisque la saison se concluait par le film, où le personnage devait apparaître perturbé et doutant de ses convictions. Je comprends. Je trouve juste un peu dommage qu'il n'ait pas pensé à l'évolution de Mulder de façon plus approfondie.

Quand vous interprétez un Mulder qui se prend moins au sérieux dans des épisodes humoristiques, comme par exemple *Post-modern Prometheus* ou *Small Potatoes*, il semble que vous preniez plus de plaisir en tant qu'acteur. Je me trompe ?

Non, vous êtes dans le vrai, mais je pense que c'est tout à fait normal. Regardez les sitcoms. Chaque saison nécessite un ou deux épisodes un peu plus sérieux — pour «fidéliser l'audience» comme disent les experts de l'audimat outre-Atlantique —, avec un personnage qui meurt ou quitte la série. Après des semaines de comédie débridée, le ton se fait soudainement plus grave, et on constate que les acteurs ont l'air de revivre, de prendre vraiment du plaisir : ils font enfin quelque chose de différent. Pour nous, c'est l'inverse. Nous sommes la plupart du temps plongés dans le sérieux ■ ■ ■

■ ■ ■ absolu, nos personnages accomplissent un travail dont les conséquences sont planétaires. Alors, quand nous avons la chance d'avoir un épisode léger et comique, c'est forcément les vacances. Personnellement, j'ai l'impression de pouvoir me lâcher totalement, et je peux vous assurer que ça fait du bien ! Je me trouve une réserve d'énergie supplémentaire, même si je dois me concentrer de façon plus spécifique et presque plus intense. Ce genre d'histoire exige un registre totalement différent, difficile à définir. Il me faut installer Mulder dans des circonstances inhabituelles pour lui, tout en conservant l'intégrité du personnage. Pour les épisodes plus classiques, je sais comment faire, je n'ai pas vraiment besoin de trop me prendre la tête sur l'approche des scènes. Je l'ai fait des centaines de fois maintenant. Mais dès que la série s'oriente vers la comédie, tout est différent. Et beaucoup plus excitant.

Etiez-vous conscient qu'il existait un danger avec le passage de la série sur grand écran : celui de traiter Fox Mulder dans le film uniquement comme dans un long épisode, et non comme dans un vrai long métrage ?

Bien sûr. Je savais que je devais tout reprendre depuis le début. Le film présente un personnage que je joue depuis maintenant cinq ans. Et si je l'avais interprété de la même façon que dans la série, j'aurais tout simplement causé la ruine du film. J'aurais pu me contenter de resservir tous les trucs connus des spectateurs de la série. Mais cela n'aurait pas été honnête. Ni vis-à-vis du public, ni vis-à-vis de ceux qui ont permis au film d'exister, ni vis-à-vis de moi-même. Je suis donc reparti de zéro. Je devais cela à mon audience. Je me suis replongé cinq ans en arrière. J'ai fait en sorte de redécouvrir Mulder, de retrouver ce qui me passionnait dans le personnage à l'origine de la série. De plus, **X-Files** sur grand écran se devait d'avoir une identité propre et une intensité bien plus forte que n'importe quel épisode. Par définition, une série hebdomadaire suit l'évolution des personnages et peut donc se permettre de laisser des questions en suspens. Par exemple, si à la fin d'un épisode Mulder paraît abattu, les gens savent que la semaine d'après ou la suivante, il pourra se reprendre. Au cinéma, pas de semaine suivante. Dans le film, tout est définitif. Les spectateurs perçoivent le personnage dans l'instant, et non sur la durée. Il fallait donc faire en sorte de présenter le plus d'aspects possibles de Mulder dans la durée extrêmement courte de deux heures.

Dans le film, on a presque droit au baiser tant attendu entre Mulder et Scully. Pourtant, dans les deux dernières saisons, Carter semblait avoir mis la relation amoureuse entre ses deux personnages de côté. Pensez-vous que ce soit finalement si important que cela dans l'univers *X-Files* ?

Je pense que le respect mutuel et la confiance qui se sont installés entre Mulder et Scully sont les deux aspects les plus importants de leur relation. Mais le côté «je t'aime, mais surtout on ne se touche pas» de leur couple ajoute une exquise tension que le public apprécie. Une tension qui a tendance à disparaître du grand comme du petit écran. Aujourd'hui, il semblerait qu'on préfère se débarrasser de l'aspect sexuel avant de créer une histoire d'amour. Bref, les personnages couchent ensemble dans le premier quart d'heure, et après ils passent le restant du film à se demander s'ils sont amoureux l'un de l'autre. Dans **Aux Frontières du Réel**, la question est abordée avec une inspiration provenant des films romantiques des années 40, 50. Vous savez qu'ils en ont tous les deux envie, mais vous savez aussi qu'ils ne sont pas prêts de passer à l'acte. Personnellement, je trouve que ça ajoute une dimension délicieusement rétro à leur relation.

Il paraît que vous avez tourné une scène tout nu pour le film et qu'elle a été coupée au montage. C'est vrai ?

Non, pas tout nu. Je montrais juste mon postérieur. Dans le film, j'ai une scène dans un hôpital : je sors du lit pour aller me changer aux toilettes et je suis vêtu d'une sorte de chemise de nuit comme celles qu'on donne aux malades. Le plan était filmé de dos, à mi-hauteur, et personne n'a pensé que ces blouses sont échancrées dans le dos. Du coup, quand je me lève, vous avez droit à un gros plan de mes fesses face caméra. C'était plutôt drôle, mais ça n'avait rien à faire là. Ce n'était pas une séquence particulièrement chaude ou sexy, mais une scène à suspense puisque je dois m'enfuir de l'hôpital avant de me faire prendre par les hommes du «syndicat». Donc, en plein milieu de ce moment de tension, paf !, mon cul ! Cela aurait pu distraire le public, mais d'une façon assez incongrue !



■ *Au début de X-Files - le film, Fox Mulder ne croit même plus en lui-même !* ■



■ *Un enquêteur hors pair sur les traces du Diable du New Jersey* ■

Ils ont donc supprimé le plan à 20 millions de dollars !

Il existe, quelque part. Si quelqu'un veut le retrouver... Peut-être qu'ils le mettront dans la version longue du film pour la sortie en DVD ou laserdisc. Ça ne ferait pas de mal dans les suppléments. J'ai 37 ans maintenant, je me dis donc qu'il ne me reste qu'un ou deux ans avant que les gens n'aient plus du tout envie de voir mes fesses. Je vais essayer de les caser dans mes prochains films, promis !

Franchement, après cinq ans, prenez-vous toujours le même plaisir à interpréter Fox Mulder ?

Franchement, non. Cinq ans dans la peau du même personnage, c'est long ! Heureusement, chaque année présentait un défi différent. Les premières saisons, il fallait introduire le personnage et lui donner des bases solides. Puis, il a fallu l'installer dans la mythologie de la série pour tout remettre en cause plus tard. Le défi le moins intéressant était de savoir si je n'allais pas devenir fou en jouant le même gars cinq années d'affilée. Je crois avoir dépassé ce cap aujourd'hui, même si je sais qu'il ne me reste plus beaucoup de challenges à relever avec Mulder. Le dernier défi consiste sans doute à ne jamais manquer de respect envers le personnage et la série. Je vais donc tout faire pour rester professionnel et faire mon travail du mieux possible. Je sais que d'ici un an ou deux, j'en aurai fini avec la série. Et je veux pouvoir être fier de toutes les saisons, pas seulement de celles où j'étais heureux d'être Mulder.

■ Propos recueillis et traduits par **Alex BENJAMIN** ■



■ *Fox Mulder dans les mailles du filet, soumis à des expériences au fin fond de la Sibérie (Terma)* ■

AUX FRONTIÈRES DU CINÉMA

Hier grâce à son rôle récurrent dans Red Shoe Diaries, le feuilleton coquin de Zalman King et aussi au Twin Peaks de David Lynch, où il interprétait l'agent travesti Dennis/Denise Bryson, et aujourd'hui avec le triomphe de la série X-Files, David Duchovny s'impose en véritable star du petit écran. Ce succès télévisuel l'a-t-il finalement empêché de réussir au cinéma ? Pas sûr. Certes, X-Files a pris presque tout son temps depuis cinq ans, mais de toute façon, il ne semblait pas que sa carrière cinéma partait sur de bonnes bases.

Avant de devenir l'agent Fox Mulder, Duchovny entame le chemin de croix que connaissent des centaines de jeunes comédiens. De cours de théâtre en auditions manquées, il obtient finalement son premier rôle en 88 dans le **Working Girl** de Mike Nichols. Mais attention de ne pas cligner des yeux, vous risqueriez de le manquer. Il apparaît dans une fête d'anniversaire donnée en l'honneur de l'héroïne. D'ailleurs, au générique, il est crédité comme «l'ami de Tess à l'anniversaire». Ce qui ne vaut pas le «membre de la foule dans la boîte de nuit» que lui rapporte son apparition-éclair dans **Bad Influence** en 90. Ses premiers vrais rôles au cinéma, il les doit à l'un des papes du cinéma indépendant américain : Henry Jaglom. Il est dans ses **New Year's Day** en 88 et **Venice/Venice** quatre ans plus tard. Un parrainage qui lui permet de se faire un petit nom dans le milieu «indie» et d'obtenir des rôles dans **Denial** de Erin Digman (91), **Julia Has Two Lovers** de Bashar Shbib (91) et surtout dans **The Rapture** (91), l'ovni mystico-catho-cul de Michael Tolkin où il se tape une pauvre Mimi Rogers obsédée par la chose. Parce que le cinéma d'auteur ne paye pas son homme et qu'il faut bien manger, il se laisse bercer par le doux chant des dollars et joue dans l'inénarrable **Panique chez les Cranddle (Don't Tell Mom the Babysitter is Dead**, 91) de Stephen Herek. Et il n'hésitera pas non plus à se faire baver dessus par Beethoven dans le film canin et homonyme de 92. La même année, on peut le voir dans le pénible **Chaplin** de Richard Attenborough et dans **Ruby** de John Mackenzie, dans le rôle d'un agent du gouvernement déjà, mais ce coup-ci côté CIA.

Juste avant de se faire embaucher par Chris Carter, Duchovny termine le film qui aurait pu lancer sa carrière cinéma : **Kalifornia** de Dominic Sena (93). Il y joue Brian Kessler, parti sur les routes avec sa femme. Ils prennent en stop un autre couple qui se révèlera être un duo de psychopathes zigouillant tout ce qui passe. Une balade meurtrière où Duchovny démontre de réelles qualités. Malheureusement, il se fait chiper la vedette par son partenaire masculin, qui n'est autre que Brad Pitt. Pas de pot ! Il se remet vite de cette désillusion en enchaînant avec le tournage du pilote des *X-Files*.



■ *David Duchovny & Michelle Forbes dans* ***Kalifornia*** *: un côté* ***X-Files*** *avant la lettre, peut-être ?* ■



■ *Dans* ***Kalifornia****, un duel qui tourne à la faveur de Brad Pitt* ■



■ *Une bonne raison de tourner* ***Playing God*** *: «travailler» avec Angelina Jolie !* ■



■ *Eugene Sands, un chirurgien au service de la mafia dans* ***Playing God*** ■

Il faudra attendre quatre ans pour le revoir sur un grand écran. Profitant des congés entre deux saisons, il tourne **Playing God** de Andy Wilson (97). Deux raisons pour choisir ce scénario pourtant boiteux : le réalisateur est un pote et, surtout, il craque complètement pour sa co-vedette, la sublime Angelina Jolie ! Le film est donc un sombre nanar où le pauvre David essaie de nous faire croire en un personnage foireux de chirurgien déchu récupéré par la mafia, mais l'acteur passe deux mois à faire des câlins à une créature de toute beauté. Voilà qui compense le zéro pointé récolté dans tous les tableaux de cotation du monde.

Il faut donc attendre **The X-Files**, le film, pour voir Duchovny faire preuve d'un réel talent d'acteur sur pellicule. Un talent qui a même impressionné Oliver Stone, puisque le réalisateur de **U-Turn** a différé le tournage de son nouveau film, **On any Given Sunday**, pour que David Duchovny puisse faire partie du casting. Une belle reconnaissance.

■ A.B. ■

IL FAUT SAUVER

Passionné par la Seconde Guerre Mondiale (son père y a participé en tant qu'opérateur radio à bord d'un B25), Steven Spielberg n'avait fait jusqu'ici que flirter avec le film de guerre. Il s'y confronte aujourd'hui via une histoire classique impliquant une escouade et une mission, huit soldats chargés de sauver James Ryan, simple troufion comme eux. Entre révolution cinématographique et discours sur le patriotisme, SAVING PRIVATE RYAN ressuscite un genre essoré par deux décennies de films sur le Vietnam.

«P*resque la moitié de mes films se passe dans les années 30 et 40*» dixit Steven Spielberg. «*En fait, quand j'avais quatorze ans, ma deuxième ou troisième incursion dans la mise en scène fut un film d'action et d'aventure situé pendant la Deuxième Guerre Mondiale.* ***Escape from Nowhere****. Pendant toute ma jeunesse, j'ai vu une quantité de films de guerre et ils m'ont beaucoup influencé*». Depuis cet **Escape from Nowhere** filmé en Super 8 et relatant la campagne des Alliés contre Rommel en Afrique du Nord (avec Maman Spielberg au volant d'une jeep !), et jusqu'à **Saving Private Ryan** aujourd'hui, Spielberg n'avait fait que flirter avec le genre et l'époque, refusant d'emboîter le pas aux plus grands cinéastes en activité qui, eux, rivalisaient de visions «définitives» sur une autre guerre, le Vietnam *(1)*.

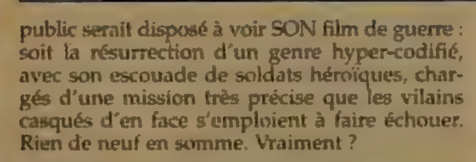
Dans **1941**, Spielberg envoie un sous-marin japonais à l'assaut d'Hollywood peu après le bombardement de Pearl Harbour. Avec la trilogie des **Indiana Jones**, il lance le célèbre aventurier aux trousses des nazis d'avant-guerre. **Empire du Soleil** retrace l'itinéraire d'un enfant, se retrouvant seul dans le Shangaï de 1941 après une attaque japonaise. Enfin, **La Liste de Schindler** raconte comment un industriel autrichien soudoya les militaires allemands afin de sauver des milliers de juifs promis aux camps de la mort. Si chacun de ces titres offrait une variation différente autour du «film de guerre» (parodie, aventures serialesques, prisme de l'enfance, épisode de la Shoah) aucun ne s'inscrivait franchement dans le genre. Si Spielberg a laissé passer la vague des «Nam movies», c'est sans doute parce que cette guerre a tourné au cauchemar pour l'Amérique. Pas un des grands films sur le conflit vietnamien ne débouche d'ailleurs sur une vision un tant soit peu positive. Le Vietnam, dans la réalité comme au cinéma, restera un vrai trauma. Une sale guerre engendrant des films sales. Jusqu'à ce que **Forrest Gump** impose un neuneu jouant les Speedy Gonzales pour évacuer les soldats blessés au combat. Révisionnisme par l'humour, actes de bravoure cartoonesques, simple «détail» dans l'histoire des Etats-Unis... L'occasion rêvée pour l'Amérique d'enterrer une bonne fois pour toutes le Vietnam et les films qui en découlent. Le genre est mort. Tout est à reconstruire. Steven Spielberg peut désormais entrer en scène.

Cinéaste résolument optimiste (même d'une certaine façon avec **La Liste de Schindler**, où il traite la Shoah à travers ceux qui ont survécu aux camps de la mort), et aimant les films de guerre (c'est-à-dire aimant la guerre et ses soldats héroïques comme matériau cinématographique), Spielberg ne pouvait que se tenir à l'écart de ces «Nam movies» qui ne lui convenaient pas, attendant le moment propice où le





■ *6 juin 1944, Omaha Beach : le champ de bataille bientôt transformé en cimetière géant* ■



public serait disposé à voir SON film de guerre : soit la résurrection d'un genre hyper-codifié, avec son escouade de soldats héroïques, chargés d'une mission très précise que les vilains casqués d'en face s'emploient à faire échouer. Rien de neuf en somme. Vraiment ?

S**aving Private Ryan** s'ouvre et se referme sur le plan d'un drapeau américain flottant au vent. Filmé en contre-jour, l'étoffe est à ce point transpercée par les rayons de soleil que les Etats-Unis portent des couleurs délavées, avec ses étoiles qui ne scintillent plus, ses rayures ternes. Chez n'importe quel

LE SOLDAT RYAN



■ *L'escouade commandée par le Capitaine Miller (Tom Hanks, au centre) tient la position dans une petite ville normande bientôt attaquée par des blindés allemands* ■

autre réalisateur, cette image symbolique annoncerait une charge peu délicate contre l'Amérique triomphante. Mais chez Spielberg, l'ex-wonder boy qui reste l'enfant chéri de tout un peuple, tout n'est pas si simple...

Il est bel et bien question de patriotisme dans **Saving Private Ryan**, ou plus exactement de réflexion sur le patriotisme. En filmant l'un des épisodes les plus épouvantables de la Seconde Guerre Mondiale, le débarquement des troupes américaines à Omaha Beach le 6 juin 1944, Spielberg ne se coupe d'aucune valeur inhérente au film de guerre (héroïsme, sens du devoir, sacrifice...), mais les travaille, les sculpte de façon complètement nouvelle. **Saving Private Ryan** raconte une histoire exemplaire. Celle d'une escouade de huit soldats auxquels on confie une mission de première importance décidée en haut lieu : se rendre derrière les lignes ennemies pour récupérer le soldat James Ryan, dont les trois frères viennent de trouver la mort au combat. Les instances militaires se refusent à risquer la vie de Ryan, pour ne pas avoir à annoncer à sa mère le décès de ses quatre enfants. Le Capitaine Miller (Tom Hanks) et ses hommes, survivants miraculés du débarquement, devront par conséquent arpenter des paysages normands truffés d'Allemands, affronter les pires dangers, afin de trouver puis de ramener sain et sauf ce troufion hier anonyme. Au bout de l'expédition, la promesse faite à l'escouade de quitter le front.

*«**Saving Private Ryan** parle de la façon de se conduire honorablement et montre que le patriotisme n'est rien d'autre que la responsabilité de chacun envers sa famille, ses voisins et ses camarades de combat»* avance le scénariste Robert Rodat. Le film de Spielberg pousse encore un peu plus loin cette idée d'un regard neuf sur le patriotisme, à l'heure où celui-ci, dans le cinéma américain (**Independence Day**, **Deep Impact**, **Armageddon**...) révèle surtout le complexe de supériorité des Etats-Unis sur le reste du monde. Dans **Saving Private Ryan**, on se bat évidemment pour la Mère Patrie — ■ ■ ■

■ ■ ■ temps de guerre oblige — mais c'est la Mère Nourricière qui se trouve au centre de toutes les préoccupations. En sauvant le soldat Ryan, l'escouade évite l'anéantissement de celle qui l'a mis au monde. Mais avant cela, les hommes du Capitaine Miller auront eu le temps de s'interroger, de s'affronter et de s'entendre sur le sens de cette mission, où leur vie vaudrait moins que celle de ce Ryan.
Imposée dans le titre même du film, cette volonté de concentrer la Seconde Guerre Mondiale en un personnage-symbole prouve bien que Spielberg, au fond, s'intéresse moins à la défense de la bannière étoilée qu'à la survie de l'espèce. Ceci explique que les «héros» commandés par le Capitaine Miller échangent leurs sentiments respectifs sur leur maman. Ceci explique aussi que les soldats, avant de rendre l'âme, ne lancent pas des adieux à la cantonade : ils «pleurent leur mère». Littéralement.

Si **Saving Private Ryan** devait avoir un défaut, ce serait sans doute ses scènes de guerre. Paradoxe : elles sont spectaculaires, renversantes, terrifiantes, anthologiques... En un mot : historiques. Entre le débarquement à Omaha Beach (une bonne demi-heure) et le piège tendu aux Allemands dans un petit village normand (une bonne demi-heure aussi), les scènes dialoguées de **Saving Private Ryan** semblent comme prises en étau, écrasées par ces deux moments monstrueux de cinéma dont Spielberg devait déjà s'occuper sur les plateaux du **Monde Perdu** et d'**Amistad** (le premier étant sans doute réalisé par *ILM* et le second par son chef opérateur). En reprenant le principe qui lui avait fait visionner avant **La Liste de Schindler** tous les documentaires sur les camps de la mort et le ghetto de Varsovie, Spielberg s'est abreuvé d'images d'archives au point de vouloir en retrouver la texture et les mouvements dans une grande idée de cinéma : projeter les acteurs, les cameramen et les spectateurs au cœur de la bataille, construire un environnement visuel et sonore identique à celui du 6 juin 1944, faire un programme en relief pour la Géode, mais sans relief ni Géode ! Un défi insensé pour un résultat à l'écran qui dépasse l'entendement. Si l'on parvient à supporter cette situation très inconfortable, si l'on soutient le regard face à cette barbarie tétanisante, alors survient le Grand Doute : Comment ses plans peuvent-ils bien exister ? Où sont les effets spéciaux ? Comment ces figurants ont-ils survécu à pareille déflagration ? Quel est l'inconscient qui prend le risque d'enregistrer ces images ? Les scènes de guerre fonctionnent donc au premier degré (se coltiner la réalité n'a jamais empêché Spielberg de faire de la fiction[1] mais également, pour les fondus de cinéma, comme un «making of» dont on ne pourrait percer le secret. Vous savez ce qui vous reste à faire : aller voir **Saving Private Ryan**, vous prendre une grosse gifle... et tendre l'autre joue !


■ *John Miller, un anti-John Wayne, mais un héros quand même* ■


■ *James Ryan (Matt Damon), un gamin dont l'existence devient un enjeu symbolique* ■


■ *Le Sergent Horvath (Tom Sizemore) et le Capitaine Miller : bientôt le débarquement* ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

1 - Michael Cimino (**Voyage au Bout de l'Enfer**), Francis Coppola (**Apocalypse Now**), Oliver Stone (**Platoon**, **Né un 4 Juillet**), Stanley Kubrick (**Full Metal Jacket**), Brian De Palma (**Outrages**)...

UIP présente Tom Hanks dans une production **DreamWorks/Amblin Entertainment** *IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN* (*SAVING PRIVATE RYAN* - USA - 1998) avec Edward Burns - Tom Sizemore - Matt Damon - Jeremy Davies - Vin Diesel - Adam Goldberg - Barry Pepper - Giovanni Ribisi - Ted Danson **photographie de** Janusz Kaminski **musique de** John Williams **scénario de** Robert Rodat **produit par** Steven Spielberg - Ian Bryce - Mark Gordon - Gary Levinsohn **réalisé par** Steven Spielberg

30 septembre 1998 **2 h 50**

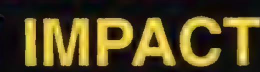
LE PARCOURS DU COMBATTANT

Pour avoir passé 21 ans dans la Marine US et participé aux combats au Vietnam et à Beyrouth, le Capitaine Dale Dye, 53 printemps, en connaît un bout sur le «merdier». Consultant sur **Platoon** en 1985 et aujourd'hui à la tête de sa propre compagnie *Warriors Incorporated* (destinée à effacer dans les films de guerre tout ce qui n'est pas conforme à la réalité), Dale Dye a été engagé par Steven Spielberg pour former les acteurs au combat — un brin simulé — qui les attendait sur le tournage. L'escouade vedette de **Saving Private Ryan**, composée de Tom Hanks, Tom Sizemore, Edward Burns, Jeremy Davies, Barry Pepper, Giovanni Ribisi, Adam Goldberg et Vin Diesel, partit une semaine pour un gentil bivouac sous les ordres du Capitaine Dye. Les acteurs n'étaient pas autorisés à savoir où ils se trouvaient précisément, afin d'éviter toute désertion. C'est donc dans une forêt quelque part en Angleterre, dans le froid et sous la pluie, que Dale Dye entreprit de transformer des acteurs rôtissant la veille sous le soleil californien en troufions prêts à essuyer les tirs allemands sur la plage normande. Pour commencer, le Capitaine, par tradition militaire, mit les acteurs sous son éteignoir : il les priva de leur patronyme, les força à répondre au nom de «Grosse Merde» et baptisa Tom Hanks, chef de l'escouade, Grosse Merde n°1. Les journées, très joyeuses, étaient consacrées au maniement d'armes, aux randonnées pédestres avec vingt kilos sur les épaules et à quelques footings, dont certains avoisinaient quand même les dix kilomètres. «*Après ça*», explique Dale Dye, «*je leur donnais à manger, ou je ne leur donnais pas à manger. Cela dépendait de s'ils m'avaient fait chier ou pas*». Parmi les acteurs, Tom Sizemore ne prenait pas vraiment les repas comme une récompense : «*Du foie de boeuf avec des oignons en conserve. Vous ouvrez la boîte, on dirait du vomi*».

Pendant la nuit, l'increvable Capitaine Dye simule des attaques nazies, quand il n'inflige pas quelques séries de pompes à une recrue ayant momentanément oublié qu'il fallait appeler ses partenaires du nom du personnage qu'ils incarneraient bientôt dans le film. Autant dire que les trois heures réglementaires de sommeil sont accueillies avec soulagement, même si les conditions de repos ne relèvent pas du quatre étoiles. «*On n'avait qu'une putain de pièce de tissu très fine, une couverture comme ils disent à l'armée*» se souvient le très remonté Sizemore. «*Vous la mettez sur vous, ou sous vous. Si vous la mettez sur vous — parce qu'en principe une couverture, vous la mettez sur vous — vous dormez donc sur le sol. Et là, vous pouvez littéralement sentir la terre vous sucer le peu de chaleur restant dans votre corps*».
Après quatre jours de ce régime, la plupart des troufions sont soit malades soit complètement démoralisés : ils décident de se rebeller. Sur les huit, sept optent pour l'arrêt immédiat de ces opérations militaires, estimant qu'ils en ont appris assez pour tourner **Saving Private Ryan**. Grosse Merde n°1, Tom Hanks en personne, le seul à ne pas avoir voté la désertion, fait alors entendre sa voix : «*Vous pouvez lire tous les livres, voir tous les documentaires, mais vous ne saurez pas précisément à quel point ces soldats étaient fatigués et frigorifiés, vous n'aurez pas la moindre idée du temps nécessaire pour parcourir trois kilomètres avec tous ces trucs lourds autour du cou*». Convaincus à la fois par Tom Hanks et son double le Capitaine John Miller, les bidasses décidèrent au terme d'un second vote de poursuivre la colonie de vacances, qui devait les mener directement au tournage le plus apocalyptique de cette fin de siècle.

■ **V.G.** ■

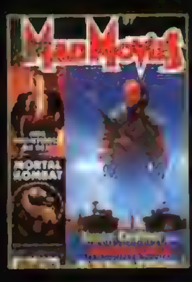
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS



MAD MOVIES

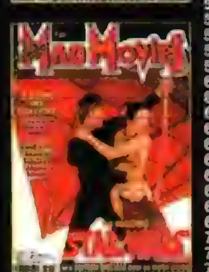


27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «12»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98





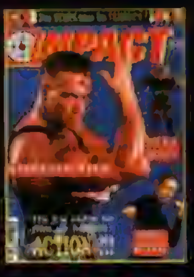


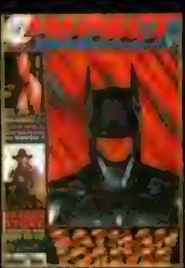


IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yetis, Géants Humains... Que du bonheur 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Également disponible, la réédition du premier tome : **ZE CRAIGNOS MONSTERS**. 240 F (port compris).



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRÉNOM** ____________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Monsieur Woo redevient l'artisan John à l'occasion d'un pilote TV essayant de relancer la carrière de Dolph Lundgren...

BLACKJACK

entre deux eaux

JOHN WOO

Quand il ne réalise pas de grosses productions hollywoodiennes (BROKEN ARROW, VOLTE/FACE), quand il ne produit pas les films des autres (de ses amis Chow Yun Fat et Kirk Wong avec respectivement UN TUEUR POUR CIBLE et BIG HIT), John Woo se consacre à la télévision. Fort du succès de la série LES REPENTIS qu'il a lancée, le cinéaste des gunfights romantiques rempile côté petite lucarne et épisode pilote...

Qu'en est-il exactement de votre implication dans *Mission : Impossible 2* ?

Je travaille actuellement à la réécriture du scénario. Si j'ai accepté la proposition de Tom Cruise, c'est justement parce qu'il m'a offert d'opérer des modifications. Pour l'instant, je ne peux rien révéler de l'histoire. Disons simplement qu'elle se focalisera davantage sur les personnage que celle du premier **Mission : Impossible**. Le côté humain y tiendra une place importante. Le film se tournera dès le début de l'année prochaine. J'ai plusieurs autres projets sur le feu : un western, un film d'espionnage et un film de guerre...

De nouvelles méga-productions après *Broken Arrow*, *Volte/Face* et *Mission : Impossible 2* ?

Oui. Mais maintenant que j'ai abordé cet aspect de l'art cinématographique, je rêve de petites productions, de films qui ne me contraignent pas


■ John Woo : un détour vers la télé avant de tourner **Mission : Impossible 2** ! ■


■ Jack Devlin (Dolph Lundgren) : pas le Punisher mais presque ! ■

à passer des journées entières à parlementer avec un studio, à subir des pressions considérables, à jongler avec mille choses, à ménager les susceptibilités. Des films fabriqués dans des conditions proches de celles de la Nouvelle Vague. Une petite équipe, une grande flexibilité, une grande mobilité. La possibilité de n'en faire qu'à ma tête. Moins il y aurait d'argent en jeu, plus je serais libre... Finalement, tourner des téléfilms comme **Once a Thief** et **Blackjack** renvoie aux conditions de travail du cinéma indépendant. Ils m'ont poussé à prendre conscience que je ne désirais nullement réaliser des superproductions jusqu'à la fin de mes jours. Aujourd'hui, je souhaite m'engager vers des œuvres plus cérébrales, plus portées sur les personnages.

Le tournage d'un téléfilm comme *Blackjack* représente-t-il des vacances après les écrasantes responsabilités de *Volte/Face* ?

Des vacances ? Pas du tout. Bien sûr, sur un projet télé, vous pouvez facilement vous laisser gagner par la paresse. Mais ce n'est pas mon genre. Je m'investis toujours à 100 %. Je travaille au maximum de mes possibilités, sur une production modeste comme **Blackjack** comme sur un gros film hollywoodien. Qui plus est, la télévision vous impose un rythme de tournage très rapide. L'abondance des séquences d'action de **Blackjack** l'a rendu d'autant plus difficile à tenir. Non, **Blackjack**, ce n'étaient pas du tout des vacances. Surtout que sur le plateau, au Canada, la température tombait très bas. Il faisait un froid sibérien. Directement après, j'ai enchaîné sur le tournage d'une publicité *Nike* au Brésil. Là, il régnait une température caniculaire. La transition n'a pas été facile. Réaliser des spots publicitaires, notamment celui de *Nike* avec les footballeurs dans l'aéroport, m'a beaucoup appris : raconter une histoire en quelques secondes, susciter une émotion très forte en un temps très court, gérer l'humour et l'aspect humain... Un bon entraînement. Passionnant.

Pourquoi, précisément, avez-vous tourné *Blackjack* ? Parce que l'histoire vous motivait particulièrement ?

En tournant le pilote des ***Repentis***, série que je continue de parrainer, j'ai fait une promesse aux patrons de *Alliance Communications*, son principal entrepreneur. Je leur ai donné mon accord pour réaliser le pilote d'une deuxième série. Après le tournage de **Volte/Face**, *Alliance* m'a envoyé le scénario de **Blackjack**, me suggérant par la même occasion Dolph Lundgren dans le premier rôle. Pour être franc, j'avais quelques réserves à ce niveau. Elles se sont évanouies à notre première rencontre. Non seulement Dolph Lundgren est un comédien formidable qui n'a que rarement eu l'occasion d'affirmer son talent, mais c'est surtout un type d'une gentillesse extraordinaire. Quelqu'un, qui plus est, de très cultivé, nettement plus intelligent que l'immense majorité des stars du cinéma d'action. A l'écran, vous n'avez jamais vu son véritable visage, sa véritable personnalité artistique. C'est notamment la perspective de modifier son image qui m'a poussé à m'engager dans **Blackjack**. *Alliance* me pressant d'entamer au plus vite le tournage, nous n'avons pas pu retravailler le scénario. Nous avons manqué de temps pour effectuer les changements nécessaires. Si, au jour au jour sur le plateau, nous l'avons revue et corrigée, l'histoire racontée ne m'enchante pas vraiment. Reste que **Blackjack** a surtout été l'occasion de travailler avec Dolph Lundgren, de le réhabiliter.

En quoi avez-vous modifié son image de dur monolithique ?

Dans **Blackjack**, Dolph Lundgren interprète un personnage très différent de ceux qu'il a jusque-là incarnés. Ce garde-du-corps n'a rien en commun avec un super-héros. C'est un type faible sur certains points. Il consulte une psy, son passé le hante et la simple vue d'un espace blanc lui fait perdre tous ses moyens. Il a des problèmes, de gros problèmes. De plus, ce type se préoccupe des autres, de leurs souffrances. Un attitude assez rare dans le film d'action. J'ai également insisté sur son côté romantique. Une grande première pour Dolph Lundgren. Tous les protagonistes de **Blackjack** ressemblent à son


■ Cinder (Kam Heskin), une top-model sérieusement en danger ■

personnage. Ce sont tous des êtres humains fragiles, vulnérables. Notamment le méchant. Conformément à mes précédents films, **Blackjack** ne met pas en scène des personnages soit tout blancs soit tout noirs. Ils se situent entre ces deux pôles. Nul n'est parfait. D'ailleurs, à ce titre, **Blackjack** joue ironiquement avec les couleurs. Finalement, le blanc ne représente-t-il pas le mal ? Le tueur s'habille de blanc des pieds à la tête pour mieux vaincre le héros.

Justement, à propos de ce vilain : vous le dépeignez de manière très grandiloquente, très théâtrale. On a presque l'impression d'avoir affaire au Fantôme de l'Opéra...

Le scénario ne donnait guère d'indications sur son comportement, sa personnalité. Il y avait simplement écrit «le tueur». Un peu court. Je l'ai donc étoffé comme je pouvais, faisant de lui un comédien terriblement frustré. C'est à ce stade que j'ai repris à mon compte le Fantôme de l'Opéra, ses effets de manche, la facette tragique de sa personnalité, son côté «loser», sa solitude... Comme le Fantôme de l'Opéra, le tueur de **Blackjack** ne fait plus de différence entre le bien et le mal... Cet aspect de l'intrigue, nous l'avons quasiment improvisé sur le plateau, au jour le jour. **Blackjack** développe un autre aspect fantastique, via notamment le repaire du méchant. J'ai demandé au directeur artistique un décor gothique, conforme à la personnalité du tueur. Nous avons donc visionné des films noir et blanc des années 30. Les vieux **Dracula** avec Bela Lugosi, les **Frankenstein** avec Boris Karloff.

En quoi selon vous *Blackjack* diffère-t-il de vos précédents films ?

Il n'existe pas de différences majeures. Dans **Blackjack**, j'ai veillé à renforcer la love-story. Les sentiments des personnages m'ont beaucoup préoccupé. L'humour aussi, dans les fusillades notamment. Dommage que nous n'ayons pas eu le temps nécessaire à l'amélioration du scénario. A la télévision, tout va si vite...

■ Propos recueillis et traduits par **Cyrille GIRAUD** ■



■ *Jack Devlin : un garde du corps qui fait parler aussi bien son cœur que ses flingues !* ■

LE WOO TV SAUVE LES MEUBLES !

Deuxième aventure cathodique de John Woo. Deux ans après le pilote de la série *Once a Thief/Les Repentis*, après le service après-vente de **Volte/Face**, le cinéaste remet ça. Même principe que **Les Repentis** : **Blackjack** prétend servir de locomotive à une série. Du moins à une première saison. Pas évident toutefois que l'audimat US le valide, donne le feu vert à une suite pourtant programmée. Car **Blackjack**, sur sa rampe de lancement, part cahin-caha. Boiteux, bancal, handicapé par un scénario excessivement touffu, mal organisé, encombré de personnages aussi oisifs que l'orpheline surdouée, la psy amoureuse et le comparse borgne. Evidemment, le téléfilm présente les incontournables séquences frappées du poinçon John Woo. Des gunfights homériques conçus selon un schéma connu, constitué de ralentis, de sauts sur fond d'explosions. Problème : ces scènes semblent artificiellement greffées sur le récit, bizarrement décalées. Prélevées sur un autre film et intégrées vaille que vaille à celui-ci. Car, franchement, le scénario ne justifiait pas pareille démesure. Ni le méchant, un amoureux éconduit qui harcèle une ex-petite amie, aujourd'hui top-model à la veille d'un important défilé. Allumé, le vilain dégomme le service de protection rapprochée de la belle tel un Rambo qui aurait un peu forcé sur la bouteille. A l'instar de Whitney Houston dans **Bodyguard**, le mannequin tombe sous le charme viril de son ange gardien, interprété par un Dolph Lundgren bien sapé mais peu convaincant en balèze dont les yeux, après déflagration d'une grenade au phosphore, ne peuvent supporter la vision du blanc. Une faiblesse dont le tueur tire quelque avantage...

Pas très fines les ficelles de ce script brouillon. Pourtant, parfois tenté par l'imagerie du fantastique gothique, John Woo s'applique, donnant à une partie de son public ce qu'il attend. Des fusillades, des cadavres (pas trop sanguinolents, TV oblige), des cascadeurs dans l'exercice de leur fonction... Rien à dire sur ce plan, techniquement du moins, sinon que la surenchère dans le spectaculaire dérape dangereusement vers le burlesque. Une mesure de diversion de la part de John Woo, pressé de colmater les brèches du manuscrit ? Probable. Confronté au même problème, Brian de Palma, pourtant fort de sa virtuosité, n'avait pu détourner **L'Esprit de Cain** des récifs du ridicule. Les artifices dont use le cinéaste chinois font effectivement office de dérisoires rustines collées sur la coque éventrée du Titanic.

■ C.G. ■

Film Office présente Dolph Lundgren dans une production **Alliance Communications** *BLACKJACK* (Canada/USA - 1997) avec Kate Vernon - Phillip MacKenzie - Kam Heskin - Fred Williamson - Saul Rubinek **photographie de** Bill Wong **musique de** Micki Erbe & Maribeth Solomon **scénario de** Peter Lance **produit par** John Ryan - Peter Lance - John Woo - Terence Chang **réalisé par** John Woo

actuellement disponible à la location 1 h 48

RUSS MEYER le saint des seins

à propos de **MudHoney** - **Cherry, Harry et Raquel** - **A Corps Perdus** - **Lorna** - **L'Immoral Mr Teas** - **L'Ile des Désirs** - **Bonjour les Filles** - **The Immoral West**

Le roi du nichon, le pape de la mamelle, le poète exalté du lolo non siliconné. Malgré une réputation bien établie auprès des amateurs de belle chair filmée avec amour, l'essentiel de la carrière de Russ Meyer se résume aux yeux du public à la saga des VIXENS ainsi qu'au superbe FASTER PUSSYCAT, KILL KILL !, grand recordman des séances du samedi minuit avec THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW. C'est finalement peu au regard des 23 films que le maître du néné a égrenés des annés 50 à la fin des années 70. New Video Agency et Fravidis sortent aujourd'hui huit œuvres inédites qui rappellent que le sexe à l'écran n'a pas toujours été aussi frigide ou bande-mou que ce à quoi Hollywood nous a habitué.



Délires sixties et infirmière relax dans ***Cherry, Harry et Raquel***



Une indienne portant bizarrement deux étoiles de shérif dans ***The Immoral West !***

Encore considéré comme un pornographe par les inquisiteurs de salles obscures, Russ Meyer n'a jamais réalisé que du soft-core. Ex-roi du mauvais goût, provocateur, oscillant entre la beauferie texane et l'activisme hippie, celui que John Waters considère comme un dieu vivant se distingue encore aujourd'hui de ses concurrents immédiats (notamment Harry Novack et Tinto Brass) par une mise en scène en tous points professionnelle, et une imagerie colorée et douce, qu'on attribuerait plus volontiers à Walt Disney. Mais le nom qui revient le plus souvent à l'esprit à la vision de ces films est, aussi surprenant que cela puisse paraître, celui de Tex Avery. Il y a, bien sûr, l'humour non-sensique et le rythme relativement vif, mais surtout, les deux hommes partagent un univers où le sexe et la violence se posent en dimensions fondatrices. Un univers coloré, bruyant, où éclatent les teintes pastels, mais un univers où, quand on n'est pas pris d'une trique de chien d'arrêt, on sort généralement les fusils pour dégommer les têtes alentour. Et bien sûr, il y a ces femmes plantureuses et dominatrices, des danseuses, des chanteuses, qui ont trouvé le biais par lequel on conciliait plaisir et pouvoir. Les ouvertures de **The Immoral West**, de **L'Ile des Désirs** ou de **Bonjour les Filles**, où une voix grave s'applique à nous présenter sur un mode institutionnel des choses idiotes, sortent tout droit de la série des «...**of Tomorrow**» d'Avery. Même montage de film d'école intégrant des éléments loufoques, même petites saynètes burlesques ponctuant le discours. L'ouverture de **The Immoral West** vaut d'ailleurs à elle seule le coup d'œil. La conquête de l'Ouest et les guerres indiennes y sont résumées à l'aide d'un drapeau, d'une lance, d'un canon de fusil et de toute une série de paysages de cartes postales, montées sur une bande-son délirante.
Une belle leçon d'histoire comme on n'en fait plus, sauf peut-être chez Chris Marker. Enfin, les carrières de Meyer et d'Avery s'enchaînent chronologiquement, comme une filiation involontaire, et ces deux indomptables doivent à la France une bonne part de leur reconnaissance internationale.

Né le 21 mars 1922 à Oakland en Californie, le petit Russ Meyer file une enfance passablement morne entre un père policier et une mère infirmière. Inutile de préciser ce que ces deux figures auront d'emblématiques dans sa carrière. L'image patriarcale et celle de l'ordre seront généralement associées à la violence (voir les divers portraits de shérif) tandis que le concept matriarcal se retrouvera décliné en un amas de symboles sexuels dont l'infirmière et la prostituée se détachent clairement, souvent mêlées l'un à l'autre. Qu'il s'agisse de se faire raser le pubis dans **A Corps Perdus**, de se laisser dominer par les deux charmantes campagnar-

des de **Mud Honey**, le principe reste le même. L'homme est une brute armée d'un braquemard, un ours apprivoisé au service de femelles fécondes. Dans **Cherry, Harry et Raquel**, le fantasme du patient cloué au lit par une infirmière entreprenante en devient même un leitmotiv. On a connu des complexes d'Oedipe résolus plus simplement.
Bref, au cours de la très chaste adolescence du jeune Russ, son infirmière de mère lui offre, pour ses 14 ans, une caméra *Super 8* avec laquelle il tourne une foule de courts métrages. Manifestement doué, dès 15 ans, il gagne ses premiers prix. Il a 19 ans lorsque l'Amérique entre en guerre. Son expérience lui vaut d'intégrer le service cinématographique des armées, au 166ème Signal Photographic Corps. Il passera les années de guerre en Europe, caméra au poing, et suivra la Troisième Armée du général Patton (certains de ses plans se retrouveront d'ailleurs dans le film de Franklin Schaffner). On devine qu'une telle expérience ne va pas sans laisser quelques marques. La violence «sucrée» mais réelle de ses futurs films n'est pas sortie d'une enfance maltraitée mais bien de l'Europe en guerre. Quand on sait également que Russ a perdu son pucelage dans un bordel français, lors d'une virée organisée par Ernest Hemingway en personne, on comprend mieux certaines de ses obsessions. Bien sûr, l'école du documentaire de guerre sera à n'en pas douter une des plus constitutives de son style. On y retrouvera toujours cette lisibilité totale du cadre, peu de mouvements de caméra, et un montage particulièrement clair, rythmé, voire institutionnel. Même dans ses délires de découpage soixante-huitard (**Cherry, Harry et Raquel**), il conservera cette rigueur formelle qui le distinguera des autres spécialistes de la gaudriole. Au retour de la guerre, il cherche à intégrer l'industrie hollywoodienne en tant que chef-opérateur, mais il galère tant et tant qu'il finit par suivre les conseils d'un ami, et gagne sa croûte (plutôt bien d'ailleurs) en photographiant ce que l'on appelle alors les «cheesecake pin-up». Ce sont les premières années du magazine *Playboy* et certaines



■ *Antoinette Cristiani, une pin-up au centre d'un drame rural (**MudHoney**)* ■

■ *Babette Bardot (bonnet D) tire sur l'élastique dans **L'Ile des Désirs*** ■

des couvertures centrales qui commencent alors à chauffer l'Amérique seront dues au bonhomme. Russ a déjà pris en main les émois sexuels de ces compatriotes. Il épouse la playmate du mois de juin 1955, Eve Turner. Devenue Eve Meyer, elle tiendra les rênes de la *Eve Productions Inc.* qui produira ses futurs films, jusqu'à sa mort tragique dans un accident d'avion des îles Canaries, en 1977. Son implantation dans le sex-business, son carnet d'adresses plein à craquer de jolies filles peu farouches, et son désir toujours réel de cinéma, vont lui permettre de monter sa boîte et tourner **L'Immoral Mr Teas** en 1959, qui sera le premier «nudies» vraiment rentable de l'histoire, avec un million de dollars de recettes. Encouragé par ce début, il enchaîne avec **Eve and the Handyman, Erotica** et le totalement cartoonesque **The Immoral West**. C'est la première période, celle des «nudies cuties comedies» qui continuera jusqu'à **Heavenly Bodies** en 1963. **Lorna**, en 64, marque le début de sa période noir et blanc, des films remarquablement réalisés et montés, où l'univers de Steinbeck percute le gothique sado-maso, qui se poursuit avec **MudHoney, Motor Psycho** et **Faster Pussycat, Kill Kill !**. Pour beaucoup, le Russ Meyer cinéaste qu'Hollywood a boudé, est tout résumé à ces quatre films. **L'Ile des Désirs**, en 67, marque la rupture. Meyer laisse tomber le noir et blanc et commence à taper plus joyeusement dans la fesse rebondie, le drame sexuel violent mais d'une innocence rassurante. Cette troisième période s'étale jusqu'à **Cherry, Harry et Raquel**. Enfin, le succès étonnant de **Vixen** en 68, le met sous contrat à la très sérieuse *20th Century Fox*, pour qui il réalisera un hit phénoménal, **Beyond The Valley of the Dolls**, écrit par le grand critique Roger Ebert, que suivront la saga des **Vixens** qui assoira son trône jusqu'à ce jour encore vacant.
Dans ces farces légères, violentes et bandantes, ont débuté les Charles Napier, Pam Grier ou autres Stuart Lancaster. Et les films de Verhœven ou de John McNaughton auront trouvé, aux yeux des studios, un précédent historique, en la personne du célèbre moustachu, que les Américains surnomment encore The Walt Disney of Porn.

■ **Rafik DJOUMI** ■

L'Immoral Mr Teas (Immoral Mr Teas, 1959) - The Immoral West (Wild Gals of the Naked West, 1962) - Lorna (1964) - Mud Honey (1965) - Bonjour les Filles (Good Morning and Goodbye, 1967) - L'Ile des Désirs (Common Law Cabin, 1967) - A Corps Perdus (Finders Keepers, Lovers Weepers, 1968) - Cherry, Harry et Raquel (Cherry, Harry and Raquel, 1968)

actuellement disponibles à la vente

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ *Jean-Claude Van Damme dans* ***Full Contact*** *: attention, ça va lâcher !* ■

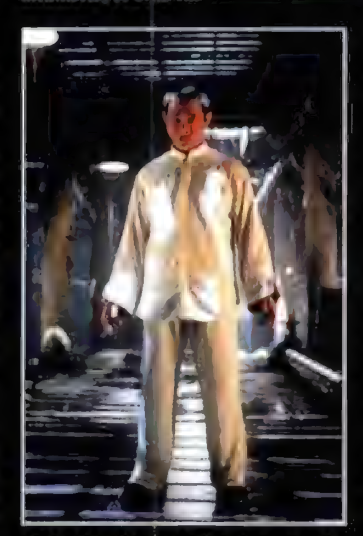
■ Autrefois, Jean-Claude Van Damme aimait tellement mettre en valeur son fessier qu'il avait relancé à lui tout seul la fabrication des moule-burnes impudiques, tombés en désuétude depuis la disparition de Starsky et Hutch. Or, depuis quelques films, la star auto-proclamée fait une étrange consommation de pantalons à pinces tendance extra-large. Pour les langues de pute d'Hollywood, il n'y a qu'une explication. C'est qu'à force de jouer les grands écarts faciaux, le héros kickboxer s'est quelque peu déglingué les sphincters et qu'il est obligé aujourd'hui de se trimballer en couches-culottes. Bien sûr, ce n'est qu'une méchante rumeur mais on rêverait tellement d'un **Ultimate Fighting** entre bébés-adultes. Tout ça ne nous explique pas pourquoi, entre **L'Armée des 12 Singes** et **Armageddon**, Bruce Willis apparaît la moitié du temps en combinaison étanche.
Moralité : Ecarte ton biscuit Van Damme, tu verras mieux le chocolat.

■ A propos de Bruce Willis, impossible d'oublier sa séparation d'avec Demi Moore qui défraye la chronique. La thèse communément avancée est que la dame aurait un peu trop flirté avec le jeune Leonardo DiCaprio, et que le mari n'aurait pas vraiment apprécié. Que nenni. La vérité, c'est que Bruce a tout simplement vu le film **GI Jane** et, comme 100% des spectateurs, il s'est demandé, pendant la scène de douche, qui était ce soldat baraqué à la musculature surdéveloppée sur lequel semble flasher Viggo Mortensen... avant de réaliser que c'était sa propre femme ! Cocu passe encore, mais John McLane au pieu avec Silicon Valley...
Moralité : Chérie, j'étais saoul. J'ai couché avec Ving Rhames. Il portait la même robe que toi.

■ A propos de DiCaprio, il serait temps de rendre hommage à celle qui l'avait imposé à des producteurs sceptiques sur le tournage de **Mort ou Vif**, j'ai nommé Sharon Stone. De passage à Cannes, en compagnie de Gillian Anderson, pour la promotion de leur nouveau film, Sharon a gentiment fait comprendre à Mme Scully que sa présence très ***X-Files*** allait probablement gêner le marketing. Du coup, Gillian a passé cinq jours à faire du shopping pendant que Sharon enchaînait les interviews.
Moralité : Quand Verhoeven n'est pas là, Madame porte la culotte.

■ A propos de Cannes toujours, notons l'excellence de Billy Zane, encore marqué par son rôle de milliardaire véreux de **Titanic**. Venu promouvoir le nouveau film de John Landis, Billy s'est vu mettre à disposition la traditionnelle limousine avec chauffeur. Réponse de l'intéressé : «Je veux bien aller aux interviews, mais pas avec ça ! Je veux une Ferrari.» L'acteur, fiérot, a donc pu parader dans sa caisse rutilante, bêtement suivi par une limousine vide !
Moralité : Billy dans son bolide, Landis reste Zane.

■ Vous avez entendu parler d'un certain **Jeanne d'Arc** que devait réaliser Luc Besson ? Mais vous avez peut-être aussi entendu parler d'un projet homonyme que la géniale Kathryn Bigelow essayait de monter depuis plusieurs années avec Sinead O'Connor ? Hé bien il s'agit du même. Bigelow avait autrefois confié à Besson les ébauches de son script ainsi que l'essentiel de ses recherches et du développement. Besson a trouvé que «ouais c'est 'achement cool comme truc, tiens ben j'vais l'faire moi-même». Bigelow vient de lui lancer aux fesses une batterie d'avocats. Rétrospectivement, on regrette qu'Ivan Reitman (**Métal Hurlant**), Ridley Scott (**Blade Runner**), Roland Emmerich (**Stargate**) et Frank Oz (**Dark Crystal**) n'aient pas déjà collé un procès à la photocopieuse made in France.
Moralité : Tu sais Luc, pour ces femelles un peu grandes gueules et guerroyantes, un bon bûcher, une allumette, et crac !...



■ *Jet Li : d'après* Voici*, il a gagné le droit de tourner avec Van Damme !* ■

■ Après ***Mission : Impossible***, ***Les Mystères de l'Ouest***, ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, et en attendant **Inspecteur Moulin Strikes Back**, voici l'adaptation grand écran des ***Drôles de Dames***, avec un casting garanti politiquement correct : Jada Pinkett y sera black, Michelle Yeoh y sera asiatique et Jenny McCarthy sera Barbie. Mais hé ho les gars, vous oubliez Danny DeVito en Bosley nain, Roseanne Barr en téléphone obèse, Wes Studi en haut parleur amérindien, Cheech Marin en canapé hispanique et Mohammed Zinet en pâtisserie orientale. Attention, ça va gueuler !
Moralité : l'Internationale lobbyiste sera le genre hollywoodien.

■ Entre l'hypocrisie politiquement correcte et l'ethnocentrisme qui pue, il n'y a qu'un pas, franchi supersoniquement par le magazine *Voici* dans son papier sur **L'Arme Fatale 4**. On y apprend que Murtaugh *«joue à l'Abbé Pierre en recueillant toute une famille promise à l'esclavage, enchaînée à une machine à coudre»*. Qu'importe s'il s'agit dans le film d'un groupe de faux monnayeurs, qui dit chinois dit atelier de confection. D'ailleurs, *«Wah Sing Ku n'est pas blanc-bleu...»*. Ben ouais, confection-Sentier-Blanc Bleu-jaune, c'est subtil, non ? *«En attendant d'avoir leur propre enfant, Martin et Lorna s'entraînent. Mais avec Ping, la ressemblance n'est pas frappante»*. Là, on arrive à la limite de la dialectique Bruno Megret mais le meilleur est à venir, car *«ils finiront tout de même par avoir la peau du méchant caïd "karaté son coup", mais qui mériterait tout de même d'avoir sa chance dans un film de Van Damme»*. Oublions que Jet Li a expressément refusé de tourner avec le Belge, on aura de toute façon aucune info sur la superstar asiatique. Encore un petit effort et l'auteur inspiré, Véronique Aiache, nous expliquera que ce qui sépare l'Homme du Singe, c'est la Méditerranée.

■ Pour rester dans l'ethnique délire, paraphrasons *Top Santé* qui nous hurle à la face que *«5 minutes de relaxation indienne vous mettent en forme dès le matin»*. Pile-poil au moment où l'Inde et le Pakistan commençaient à sortir les ogives nucléaires des braguettes, fallait oser. Merci *Top Santé* !

Voilà c'est fini, et si vous grattez en bas de la page, promis, il va se passer un truc rigolo.

■ **John CHOUMCHOUM Jr** ■



S.P.G.

(Société Protectrice de Godzilla)

Ça y est, je craque ! **Godzilla**, le film d'Emmerich, n'est pas encore sorti que le voici déjà victime de toutes les cabales de la critique. Je ne l'ai certes pas vu, mais d'après ce que j'en sais, je voudrais ici le défendre. Je vous vois venir (vous les détracteurs, et pas forcément vous les rédacteurs). D'abord le film est réalisé par ce «connard» de Roland Emmerich, cet Allemand pro-américain qui après avoir bricolé des films de toutes les façons se mange les plus grosses prods de SF, qu'il écrit et produit en plus, le salaud ! **StarGate** et **ID4** étant des projets originaux quoiqu'on en dise. Dire que c'est Jan **Twister** de Bont qui devait le faire à la base ; avec lui, au moins, Godzilla aurait été créé et téléguidé pour affronter d'autres bébêtes. Tandis que ce fumier d'Emmerich le fait simplement réveiller par des essais nucléaires et, après quelques désastres maritimes, fondre sur une mégalopole portuaire. Et ce, sans accorder à la bestiole la moindre intention belliqueuse autre que celle, naturelle, d'un animal qui n'en a quasiment rien à battre des humains, sauf quand ils le font chier.
Mais c'est qu'il nous réalise un remake du premier Inoshiro Honda ce bâtard ! Et y'a même pas Raymond Burr ! Ah le salaud, tout ce qu'il veut, c'est faire du fric, y s'en fout de Godzilla, il n'a aucune intégrité artistique, tandis qu'à la *Toho*, même avec plus d'une vingtaine de séquelles et des millions de produits dérivés, on savait respecter le septième art. Au moins ! Et puis, la bestiole, elle n'a plus aucune poésie, c'est plus Godzilla. Ah, c'est vrai qu'il était merveilleux et qu'on y croyait à notre Godzilla interprété par un comédien dans un costume qui plisse. Ah oui, on était jeune, tandis que maintenant, on n'y croit pas du tout à leur truc en images de synthèse pas beau. En plus, il entre en interaction avec les personnages dans les mêmes plans : scandale ! Et puis, le rythme n'est pas à moitié aussi passionnant que celui, trépidant, des films japonais.
Euh, vous sentez pas le ridicule, là ? Si vous aimez pas **Godzilla**, soit, mais ne prenez pas les films de la *Toho* en référence. Si vous pouvez apprécier les **Godzilla** de la *Toho*, vous pouvez avec un minimum d'efforts apprécier celui d'Emmerich. A moins de faire de l'anti-américanisme, comme je crois que c'est le cas. Ceci étant, je ne l'ai pas encore vu, mais j'irai et je pense même que je vais aimer : je suis un vrai gamin !

Philippe St Clair

*Et maintenant, imagine qu'après l'avoir vu, tu trouves le **Godzilla** d'Emmerich nul, mais alors très nul. On dira en relisant ta lettre que tu avais beaucoup d'espoir et autant de courage. Et ça, ça mérite tout de suite des applaudissements !*



■ *Jet Li : pour une fois, un super-méchant fait vraiment trembler les super-gentils !* ■

Jet Li : l'arme fatale !

Puisque vous n'aviez pas vu le film, vous auriez pu attendre avant de signer cet article sur **L'Arme Fatale 4**. Etant un véritable fan du cinéma de Hong Kong et donc de Jet Li, je ne pouvais que me réjouir à l'idée de le voir dans un film de cette ampleur. Bien sûr, moi aussi, j'avais mes craintes, surtout après les prestations de Michelle Yeoh et Chow Yun Fat pour leurs débuts hollywoodiens (ils méritaient nettement mieux). Mais le 18 juillet, en sortant de l'avant-première de **L'Arme Fatale 4**, je revoyais déjà les combats s'enchaîner avec Jet Li face aux héros (Gibson, Glover) complètement dépassés par les évènements : pour preuve, la scène finale où les deux compères, résignés, acceptent le fait qu'il est beaucoup trop fort pour eux. Pour une fois, les héros se sentent faibles devant un Bad Guy époustouflant, un des plus terrifiants qu'on ait vus dans un gros film hollywoodien.

José Luzio

*Vous êtes très partagés sur **L'Arme Fatale 4** : le film rallie les suffrages des fans de la série en général (qui n'avaient pas digéré le 3) et de Jet Li en particulier, mais se fait sérieusement cartonner par d'autres, surtout excédés par le côté improvisé, bâclé de certaines scènes.*

«mansartgate»

Cinéphile depuis de nombreuses années, appréciant les chefs-d'œuvre du 7ème Art, j'ai fait par curiosité l'acquisition du n° 73 de votre revue *Impact*. Cela ne peut plus durer ! En effet, cette publication, au même titre d'ailleurs que *Mad Movies*, est d'une intolérable qualité ! Et je parle pas de l'insupportable pertinence des critiques ! C'est inexcusable ! Inadmissible ! Comment a-t-on pu me cacher *Impact* pendant toutes ces années, y compris celle où je me suis abonné à *Mad Movies* ? Je reste pantois devant une telle inconséquence de votre part, si, si, vraiment, n'insistez pas, c'est entièrement de votre faute. Que votre talent à tous soit aussi librement diffusé me semble relever d'un grave manque de vigilance du Ministère de l'Intérieur. Je ne comprends pas non plus que la presse cinéphile concurrente n'ait pas porté plainte pour «pratiques déloyales impliquant l'emploi de rédacteurs intelligents», ainsi que pour «esprit critique caractérisé». Sans doute les honoraires de leurs avocats leur interdisent-ils d'intenter en justice les actions nécessaires pour que cesse ce scandale.
Donc, pendant des années, vous m'aviez caché *Mad Movies*. Ne niez pas, c'est inutile, mon bulletin d'abonnement de 1996 le prouve amplement. Vos cachotteries poussent le vice jusqu'à occulter l'existence d'*Impact*, soit. N'étant pas d'un naturel hargneux, je décide de remédier à ce pénible état de fait en recherchant dans le numéro 73 un bulletin d'abonnement. Et là, que vois-je ? Un épouvantable scandale ! Il n'y a pas de bulletin d'abonnement ! Des articles de qualité, des critiques bien pensées, des lettres de lecteurs fort intelligents ma foi, ça, il y en a à la pelle. Mais un simple petit bulletin d'abonnement, ça, non, on n'en trouve pas. Je vous en conjure, ne privez pas une génération désaxée de textes de référence comme vous savez en écrire. Ne permettez pas que nos boîtes à lettres soient envahies par *Première* ou par *Télérama* ! Faites quelque chose pour votre pays ! Dites moi comment m'abonner à *Impact* !

Yves Chaîneau

Bon alors, panique pas, on prend en compte les abonnements spontanés, selon le même principe que dans Mad Movies : 100 F les 6 numéros, ou 190 F les 12. Ça va mieux ?

Mel s'emmêle !

Equipe d'*Impact*, juste une petite question. La photo de Mel Gibson page 10 du numéro 74 n'est-elle pas extraite de **Payback** plutôt que de **L'Arme Fatale 4** ? (voir la jolie cicatrice sur la jolie joue au joli Mel). Sincèrement,

Kamel Hakkar

*Eh bien en fait, oui et non. Oui parce que c'est bel et bien Mel dans **Payback**. Non parce que Warner a fourni la diapositive à toute la presse avec un beau «Lethal Weapon 4» marqué dessus. Quand on voit les fabuleuses photos de **L'Arme Fatale 4**, on comprend que les responsables du marketing aient absolument tenu à y inclure au moins un beau portrait de la star, et ce quelle que soit sa provenance !*



■ Michael Vartan, Randall Batinkoff & Matthew Lillard ■

CURSUS FATAL

Profitant du succès de **Scream** et de ses déclinaisons, Dan Rosen (déjà scénariste de l'inégal **Ultime Souper**) met ici en scène son propre scénario, véritable pot pourri des films du genre.
Pour rentrer à Harvard, deux étudiants de premier cycle, Tim (Matthew Lillard, **Scream**) et Chris (Michael Vartan), décident d'abuser d'une règle d'or légendaire des universités stipulant que, si un étudiant met fin à ses jours, ses camarades de chambre, pour compenser le traumatisme psychologique, se voient décerner un « A + » à leurs examens. Ainsi, faisant croire préalablement au caractère suicidaire de leur ami Rand (Randall Batinkoff), Tim le pousse du haut d'une falaise et laisse derrière lui une lettre d'adieu tandis que Chris, pris de remords, reste impuissant. Mais le corps de Rand n'est pas retrouvé et Tim tente peu à peu de retourner la situation contre Chris...
Pour qui a vu **Les Diaboliques** de Clouzot et/ou **Sexcrimes** de John McNaughton, l'intrigue n'a plus aucun secret. A partir d'une fausse bonne idée de base (le motif du crime) et à force de pillages flagrants, **Cursus Fatal**, à la mise en scène approximative, ne ressemble plus à rien. Mieux vaut oublier la manière dont Rosen voudrait tenir haletante son intrigue tellement les trames de celle-ci sont usées. Si le scénario se complique, les morts se multiplient et les alliances entre les personnages se font et se défont, c'est bien inutilement car le dénouement reste très prévisible. Dommage d'autant plus que de maigres mais originales idées dans le scénario et des effets de style réussis viennent parfois se substituer à la logique implacable d'un film privilégiant à tout prix l'efficacité. Toutefois, la maigreur du propos tenu par Rosen (voyez jusqu'où un étudiant peut aller pour réussir !) et la nullité de l'interprétation gâchent ce que **Cursus Fatal** avait de distrayant et de léger. Il ne reste qu'un film mode et sans saveur, irrévérencieux car trop référencé.

■ Erich VOGEL ■

CIPA présente Matthew Lillard & Michael Vartan dans une production **Hope Street Entertainment** *CURSUS FATAL* (*DEAD MAN'S CURVE* - USA - 1998) avec Randall Batinkoff - Keri Russel - Tamara Craig Thomas **photographie de** Joey Forsyte **musique de** Shark **produit par** Michael Amato - Theodore Schipper & Jeremy Lew **écrit et réalisé par** Dan Rosen

12 août 1998 **1 h 40**



■ Michael Vartan & Matthew Lillard ■

Interview : DAN ROSEN

Avec CURSUS FATAL, Dan Rosen fait ses débuts en tant que metteur en scène. Son premier scénario, L'ULTIME SOUPER, était une satire dans laquelle des intellectuels de gauche invitaient à dîner puis trucidaient des conservateurs d'extrême droite. De son côté, CURSUS FATAL expose le malaise social dans les universités américaines, lorsqu'un étudiant obtient une bonne note suite au suicide de son compagnon de chambre. Bien entendu, les étudiants de CURSUS FATAL sont des pousse-au-crime. Malgré quelques similitudes, Dan Rosen ne se revendique pas de la génération SCREAM.

Avez-vous décidé de réaliser vous-même *Cursus Fatal* parce que vous aviez été déçu par la mise en scène de *L'Ultime Souper* ?

Non, uniquement parce qu'on me l'a proposé. Lorsque vous écrivez un scénario, le résultat ne sera jamais celui que vous attendez, même si c'est Stanley Kubrick qui réalise. Je trouve que **L'Ultime Souper** est très bien mis en scène, même si ce film ne correspond pas tout à fait à l'idée que je m'en faisais lorsque je l'ai écrit. De toute façon, je ne sais pas si j'aurais pu faire mieux.

Comment est née l'idée de *Cursus Fatal* ?

Il s'agit bel et bien d'un fait réel. C'est arrivé à un ami à moi, qui a obtenu un « A + » lorsqu'il était étudiant à Baltimore parce que son compagnon de chambre s'est suicidé la première semaine de son arrivée. Pour compenser le choc psychologique, l'école l'a gratifié d'une excellente note.

Que pensez-vous de cette pratique quelque peu scabreuse ?

Pour des raisons légales, je la comprends. L'école réunit deux personnes et leur fait partager la même vie sociale pendant une certaine période. Si un des deux vient à mourir, l'autre va se retrouver en état de choc émotionnel. Je pense donc que l'école a cette responsabilité de compenser ce choc, qui peut être très violent pour certaines personnes. Dans le film, je ne voulais pas donner d'avis, préférant créer une sorte d'ambivalence. Pour les étudiants, ce drame est un échappatoire aux examens, une sortie de secours. Mais je ne pense pas que ce cas se produise régulièrement !

***Cursus Fatal* rappelle le concept de départ de *Souviens-toi l'Eté Dernier*, avec ses jeunes qui font disparaître un corps pour assurer leur avenir. Par extension, il fait aussi penser à *Scream*...**



■ Keri Russel ■

J'ai écrit mon film, qui est terminé depuis maintenant un an, en même temps que le premier **Scream**. Je n'ai donc pas pu le copier, surtout qu'aucune information ne filtrait concernant le film de Wes Craven. Comme **Scream** a marché, les studios réclament des titres avec des adolescents et des étudiants : les spectateurs les mettent tous dans le même panier sans faire de distinction. Mais c'est juste un effet de mode qui ne durera pas indéfiniment, comme pour tous ces genres de films fonctionnant sur le même principe. J'ai écrit **Cursus Fatal** en pensant aux personnages avant d'imaginer les situations. C'est ce qui le différencie des autres thrillers à suspense.

Ce qui est intéressant dans *Cursus Fatal*, c'est qu'aucun personnage n'est vraiment bon. Ils sont prêts à tout pour réussir...

Mais non, ils sont tous super sympas ! *(rires)* C'était mon postulat de départ. J'en ai un peu marre de ces films qui montrent des méchants sous un bon jour. Ce sont souvent eux qui sont les plus sympas, les plus drôles. Dans la réalité, les tueurs ne sont pas cool du tout. Je ne voulais pas faire du Tarantino où les protagonistes se tirent dessus en racontant des blagues ou en discutant du goût des cheeseburgers français. Dans **Cursus Fatal**, les étudiants sont machiavéliques. C'est un troupeau de mauvais garçons !

Le personnage de la psychanalyste est très ambigu, tour à tour dupe et consciente de la situation. Comment vous est venue cette idée ?

A la fin du film, elle ne joue plus le rôle d'une psychanalyste, mais celui d'un médiateur, par qui le spectateur pourra comprendre les multiples rebondissements. Comme dans **La Fièvre au Corps**, un de mes films préférés, lorsque William Hurt parle à son avocat alors qu'il est en prison. Il lui raconte des choses que le spectateur n'a pas vues. Je trouve que c'est un bon moyen pour conclure un film dont l'intrigue est assez emmêlée. En fait, tout ce qui est réussi dans le film vient de moi. Tout ce qui est raté est de la faute des producteurs ! *(rires)* Non, j'ai eu la chance de travailler avec des gens formidables qui m'ont laissé une entière liberté. Ce qui est embêtant, c'est que je ne peux plus me défiler en disant qu'ils ne m'ont pas laissé faire ce que je voulais !

■ Propos recueillis par **Jack TEWKSBURY** et traduits par **Alexis DUPONT-LARVET** ■



■ *Patrick Swayze* ■

BLACK DOG

Pour Patrick Swayze, elle est loin la belle époque de **Dirty Dancing**, **Ghost** et **Point Break**. Le séducteur romantique et le surfeur de l'extrême ont cédé leur place à un père de famille désabusé, inexpressif, le teint blafard, un routier hanté par un accident meurtrier qui lui vaut une lourde peine de prison. Endetté jusqu'au cou, Jack Crews est prêt à tout pour protéger sa famille et garder sa maison. Il accepte de convoyer illégalement un chargement d'armes d'assaut d'Atlanta au New Jersey à la demande de son employeur Cutler (Graham Beckel). Flanqué d'un co-pilote, Earl (Randy Travis) et de deux malfrats, Sonny (Gabriel Casseus) et Wes (Brian Vincent), chargés d'assurer sa protection, Jack est loin de se douter que ce qui aurait dû n'être qu'une transaction de routine va se transformer en chevauchée sauvage. Poursuivi par les hommes de mains de Red (Meat Loaf), qui compte doubler son complice Cutler en s'appropriant la marchandise, et surveillé par les fédéraux, Jack doit pourtant ramener le convoi à bon port s'il veut sauver sa femme et sa fille, retenues en otages par Cutler...

Black Dog semble se résumer à une simple idée : «Et si on faisait un film avec des poids lourds se poursuivant dans la montagne?». Au-delà, comme bien souvent, il n'y a rien. Juste un film superficiel et transparent, toutefois efficace dans sa première partie quand le réalisateur Kevin Hooks (**Passager 57**, **Liens d'Acier**) préfère l'action réaliste aux lourds effets (visuels et sonores) illusoires. Sa mise en scène académique souligne le ton, rappelant par certains côtés quelques-uns des meilleurs road-movies (comme **Le Convoi** de Sam Peckinpah). Plutôt que de continuer en si bonne voie, **Black Dog** s'engouffre ensuite dans la banalité et préfère jeter de la poudre aux yeux, en frimant avec ses camions clinquants que le chef cascadeur Vic Armstrong (un spécialiste qui a participé aux Indiana Jones avant de réaliser lui-même **Au-Dessus de la Loi** avec Dolph Lundgren) envoie se crasher dans des mobile-homes. **Black Dog** se complaît dans les poncifs de l'actioner, avec son héros beauf et pathétique sur le chemin de la rédemption, ses seconds rôles caricaturaux (mention spéciale à Red dans la catégorie «hystérique illuminé qui ne cesse de citer la Bible»), et ses méchants qui ont oublié d'avoir une motivation. Bref, sans la période creuse de l'été, **Black Dog** sortait directement en vidéo.

■ **Damien GRANGER** ■

UFD présente Patrick Swayze **dans une production** **Prelude Pictures** ***BLACK DOG*** (USA - 1998) **avec** Randy Travis - Meat Loaf - Stephen Tobolowsky - Charles Dutton **photographie de** Buzz Feitshans IV **musique de** George S. Clinton **scénario de** William Mickelberry et Dan Vinning **produit par** Raffaella de Laurentiis **réalisé par** Kevin Hooks

29 juillet 1998 **1 h 28**

LA DERNIÈRE PREUVE

Si vous avez raté le début : La fille d'un milliardaire est assassinée. Un jeune rappeur qui entretenait une liaison avec la victime est arrêté. Autrefois spécialisée dans la défense des violeurs, la célèbre avocate d'affaires Kit Devereux reprend du service, convaincue que l'accusé est innocent. Pour mener à bien son enquête, elle devra affronter Jack Campionni, un ex-amant devenu assistant du Procureur, ainsi que Paul Saxon, un futur candidat à la présidence des Etats-Unis qui connaissait également la victime.

Ce qui est bien avec **La Dernière Preuve**, quand on le voit en salle, c'est qu'au moins on n'est pas au cinéma. On râle régulièrement dans ces pages sur ces films dont la principale ambition semble de ne surtout pas dépasser le niveau d'un téléfilm standard, mais là, comment dire... c'est bien pire. Casting de has-been (Tom Berenger, Melanie Griffith), pas chers mais utiles pour les pré-ventes à l'étranger, réalisateur fantoche (Randal Kleiser), le gars qui a fait **Grease** il y a vingt ans, une BO signée Goldsmith (mais Joel n'a pas le talent de son père Jerry), un script indigent où les immeubles se vident en un clin d'œil et les portes se ferment toutes seules, un angle d'attaque très «tendance» mais déjà démodé (vices et politique), l'arrestation du meurtrier via un dispositif de caméras de surveillance télécommandées (sans doute très high-tech dans les années 80)... Tout cela sent fort la naphtaline. Lorsque **La Dernière Preuve** sera diffusé dans deux ans sur *TF1*, profitez-en pour aller au cinéma !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Opening présente Melanie Griffith & Tom Berenger **dans une production** ***Largo Entertainment*** ***LA DERNIÈRE PREUVE*** (***SHADOW OF DOUBT*** - USA - 1998) **avec** Craig Sheffer - Huey Lewis - Wade Dominguez - James Morrison **photographie de** Craig Haagensen **musique de** Joel Goldsmith **scénario de** Myra Byanka & Raymond de Felitta **produit par** Adam Kline **réalisé par** Randal Kleiser

22 juillet 1998 **1 h 38**



■ *Melanie Griffith* ■



■ *Paul Newman & Gene Hackman* ■

L'HEURE MAGIQUE

Depuis que les vieux portent des sonotones et des lunettes de vue performantes, ils vont plus souvent au cinéma. Hollywood ne peut plus ignorer cette évidence et commence à s'intéresser à nos amis les improductifs (Hé ! Ho ! on est à *Impact* ici, pas à *L'Expansion* ! NDLR). La farce bougonne de **The Odd Couple** ou la comédie ménopausée du **Club des Ex** ont ramené un bon paquet de dollars dévalués aux pionniers du genre. Place maintenant au thriller arthritique. Mijoté à l'ancienne, avec ses décors luxueux, ses poses féminines glamour, sa voix-off omniprésente, **L'Heure Magique** aimerait bien retrouver un peu de la splendeur du **Grand Sommeil**.

Harry Ross (Paul Newman/1925) est un ex-privé hébergé par un couple d'anciennes vedettes, les Ames, Jack (Gene Hackman/1931) et Catherine (Susan Sarandon/1946). Confident, loyal, entremetteur, Harry est amoureux de Catherine mais, culpabilisé par le cancer de son ami Jack, il porte le fardeau du secret. Quand Jack lui demande de remettre un pli à la mystérieuse Gloria Lamar, Harry renifle l'odeur âcre du chantage et décide d'enquêter pour ce qu'il croit être le bien de ses hôtes. Et c'est parti pour 1 h 34 titanesque d'ouvertures et de fermetures de portes. Harry s'assoit dans un fauteuil, un canapé, sur une baignoire. Des fois il se lève, il boit un coup dans un bar, dans la belle villa de son pote Raymond Hope (James Garner/1928), il monte dans sa voiture, le tout à une vitesse évidemment tachycardique. Une voix-off s'acharne à nous expliquer ce qu'il fait à l'écran, des fois qu'on aurait décroché, et le réalisateur (Robert Benton/1933) inquiété par un tel rythme, prend soin de nous faire récapituler les événements tous les quarts d'heure par une bonne scène de dialogue entre Harry et son ex Verna, l'excellente Stockard Channing (mais si voyons, La Rizzo de **Grease** !). Pour le glamour, on se repassera le filtre spécial soleil-couchant-californien, et on engagera une doublure pré-pubère pour les scènes où Susan Sarandon nage nue dans sa piscine. Enfin Elmer Bernstein (1922) balancera les superbes accords jazzy-symphoniques dont il a le secret depuis **La Rue Chaude** et **Le Grand Chantage**. En toute logique, ça devrait faire illusion et le public dans la salle oubliera que pour voir un Hawks, un Fritz Lang ou un Dmytryk, il ne déboursait à l'époque que 55 malheureux cents.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Paramount Pictures présente Paul Newman - Susans Sarandon - Gene Hackman **dans une production** **Cinehaus** ***L'HEURE MAGIQUE*** (***TWILIGHT*** - USA - 1998) **avec** Stockard Channing - Reese Witherspoon - Giancarlo Esposito - James Garner **photographie de** Piotr Sobocinski **musique de** Elmer Bernstein **scénario de** Robert Benton et Richard Russo **produit par** Arlene Donovan et Scott Rudin **réalisé par** Robert Benton

2 septembre 1998 **1 h 34**

INSOMNIA

Jonas Engström (Stellan Skarsgard) et Erik Vik (Sverre Anker Ousdal), deux inspecteurs de la brigade criminelle d'Oslo, se rendent dans une petite ville au nord de la Norvège pour aider la police régionale à résoudre le meurtre d'une jeune fille de 17 ans. L'assassin, méthodique, a effacé toutes les pistes, et celle qui mène au petit ami ne semble pas être la bonne. Lorsque Vik est tué, la poursuite du meurtrier s'intensifie et Jonas, rongé par des insomnies dues au changement de climat, commence à perdre toute notion de réalité et de principe moral...

Avec **Insomnia**, Erik Skjoldbjaerg réalise un film 100% nordique, en marge du cinéma américain. Sa mise en scène, froide et statique comme une gravure, se contente d'exposer les faits tout en se permettant quelques ellipses volontaires qui viennent renforcer le caractère mystérieux de cette enquête empruntée aux classiques du film noir. Mais ce qui confère à **Insomnia** cet aspect étrange, onirique, ce sont les décors et le climat de l'Arctique, où le soleil ne se couche jamais durant l'été. Un élément dramatique idéal qui permet à Erik Skjoldbjaerg de définir le caractère et la fêlure psychologique de Jonas Engström, névrosé par plusieurs nuits blanches. Flic à la réputation exemplaire, il va pourtant commettre une faute précipitant sa descente aux enfers, à la recherche de son identité et de ses idéaux. En voulant réparer son erreur, et à force de brouiller les pistes pour préserver le secret, il ne fait que s'enfoncer, abandonnant progressivement sa propre perspective de la vérité. C'est avant tout l'histoire de cet homme distant qui intéresse Erik Skjoldbjaerg. Et plus encore, ses rapports douteux et orageux avec les autres personnages, que ce soient ses proches ou l'assassin, tous aussi charismatiques. Mais à force d'insister sur le côté insolite des événements et de l'image, le réalisateur finit par perdre le contrôle de l'ambiguïté de cet **Insomnia**, qui donne l'amère impression de nous mener nulle-part. Ce qui ne l'empêche pas de conserver son statut de film «autre».

■ **Damien GRANGER** ■

Les Acacias présente Stellan Skarsgard et Sverre Anker Ousdal **dans** ***INSOMNIA*** (Norvège - 1997) **avec** Gisken Armand - Bjorn Floberg - Maria Bonnevie - Kristian Figenschow **photographie de** Erling Thurmann-Andersen **musique de** Geir Jensen **scénario de** Nikolaj Frobenius **produit par** Anne Frilseth **réalisé par** Erik Skjoldbjaerg

19 août 1998 **1 h 37**



■ *Stellan Skarsgard* ■



■ Keenen Ivory Wayans ■

WANTED : RECHERCHÉ MORT OU VIF

Pour Keenen Ivory Wayans (présentateur de son propre talk-show et partenaire de Steven Seagal dans **L'Ombre Blanche**), pas question de ressembler à Chris Tucker ou Martin Lawrence. Donc, pas d'humour volontairement gras, typique du buddy movie, dans **Wanted : Recherché Mort ou Vif**. Parce qu'il rêve de courir les pétoires à la main dans un film chargé en action, Keenen Ivory Wayans, auteur du scénario, se taille un rôle sur mesure. Celui du sergent James Dunn, un Marines condamné à mort par la cour martiale pour avoir abattu son supérieur après avoir refusé de tirer sur un jeune Irakien de dix ans pendant la guerre du Golfe. Alors qu'il est transféré vers le fameux couloir de la mort, le Colonel Casey (Jon Voight) le fait évader et lui propose de participer aux opérations secrètes de son unité d'élite. Sa première mission : assassiner le riche industriel Donald Bickhart (Robert Culp), soupçonné de fournir des armes aux ennemis de l'Amérique. Mais le jour de l'attentat, un autre sniper ouvre le feu et porte un coup fatal à la première dame. Piégé, et devenu l'homme le plus recherché du continent, Dunn devra compter sur l'aide du Dr Victoria Constantini (Jill Hennessy), seul témoin oculaire du meurtre, pour prouver son innocence et démanteler le complot...

Sur un sujet similaire, le traitement de **Wanted : Recherché Mort ou Vif** diffère radicalement de l'approche scolaire du **JFK** d'Oliver Stone. Son but, il l'affiche haut et fort : limiter les dialogues pour faire parler la poudre. Quant aux juristes et bureaucrates intellos, **Wanted : Recherché Mort ou Vif** leur préfère un héros aux mâchoires constamment contractées, une machine à tuer traquée par des méchants patibulaires tellement caricaturaux qu'ils finissent par ressembler à des comiques de cabaret. Surtout le colonel Casey, égocentrique et autoritaire, interprété par un Jon Voight qui prend plaisir à surjouer un peu plus à chaque nouvelle scène. Niveau action, ce mélange du **Fugitif** et de la dernière partie de **Meurtre à la Maison Blanche** surprend par un esthétisme soigné et un découpage léché. Plutôt que d'attendre que les scènes d'action se déroulent mollement devant sa caméra, le réalisateur David Hogan (**Barb-Wire**) les met réellement en scène. Comme lorsqu'une vingtaine de passants, lancés à la poursuite de Dunn sur une bretelle d'autoroute, se font renverser les uns après les autres par plusieurs voitures. Ou lorsque Dunn s'enfuit du lieu du crime, assiégé par la police, en traversant le plancher. Un produit de pur divertissement qui tient ses promesses.

■ Damien GRANGER ■

Metropolitan Filmexport présente Keenen Ivory Wayans & Jon Voight dans une production **Ivory Way** ***WANTED : RECHERCHÉ MORT OU VIF (MOST WANTED*** - USA - 1997) avec Jill Hennessy - Paul Sorvino - Eric Roberts - Robert Culp **photographie de** Marc Reshovsky **musique de** Paul Buckmaster **scénario de** Keenen Ivory Wayans **produit par** Eric L. Gold **réalisé par** David Glenn Hogan

29 juillet 1998 — **1 h 35**

KISS OR KILL

Enfant, Nikki (Frances O'Connor) a été témoin de la mort de sa mère, transformée en torche humaine par son père. Depuis, traumatisée, elle éprouve une haine féroce à l'égard des hommes. Avec Al (Matt Day), son amant de longue date, elle dépouille les plus riches après les avoir séduits. Un soir, l'arnaque tourne mal et la victime rend l'âme. Affolés, les deux tourtereaux devenus des meurtriers s'enfuient, emportant avec eux une cassette vidéo qui dénonce les penchants pédophiles de Zipper Doyle (Barry Langrishe), une ancienne star du football adulée. Poursuivis par la police et Zipper, les amants diaboliques s'arrêtent dans un motel pour y passer la nuit. Au matin, le propriétaire est retrouvé mort, égorgé. Alors qu'ils s'enfoncent un peu plus dans le désert de Nullarbor Plain, Nikki et Al sont hébergés par un couple qui vit dans une petite maison isolée. Le lendemain, le couple est retrouvé assassiné dans les mêmes circonstances...

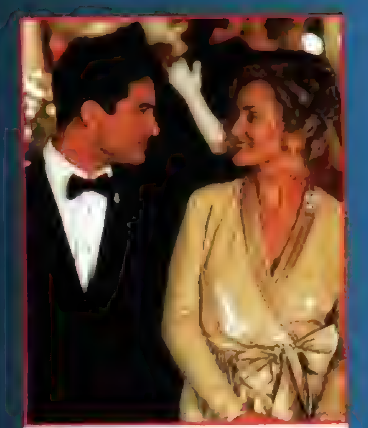
Pour **Kiss or Kill**, le réalisateur Bill Bennett (**Backlash**) imagine un duo dans la lignée de Bonnie and Clyde, qui avait déjà plus ou moins inspiré les couples de **True Romance** et de **Tueurs Nés**. Mais de ces films, Bill Bennett ne retient rien d'autre, préférant réaliser un road-movie réaliste au doux parfum de film noir mystérieux, presque onirique. Plutôt que de se concentrer sur les exactions de ses deux amants, Bill Bennett suit leur odyssée sulfureuse, étudie leurs rapports, qu'un meurtre accidentel va venir bouleverser. Des personnages intimement liés, qui croient se connaître parfaitement et qui, une fois entraînés dans la spirale meurtrière, vont se rendre compte que ça n'est pas le cas. Bill Bennett décrit leur paranoïa en choisissant comme élément dramatique le somnambulisme de Nikki et l'agressivité de Al. Petit à petit, la méfiance s'installe pour laisser place ensuite à une relation destructrice. Pour mettre en scène la tragédie de **Kiss or Kill**, le réalisateur prend pour cadre le désert australien, d'un calme mortuaire, qu'il filme sous toutes les coutures, comme pour montrer que son décor influe sur les événements. Parce qu'il ne laisse rien au hasard, soulignant chaque détail, même le plus insignifiant, Bill Bennett signe un film original et rafraîchissant dans une industrie dominée par la suprématie du cinéma américain auquel **Kiss or Kill** n'a rien à envier.

■ Damien GRANGER ■

Noria Films présente Matt Day & Frances O'Connor dans une production **Bill Bennett Productions** ***KISS OR KILL*** (Australie - 1997) avec Chris Haywood - Barry Otto - Max Cullen - Barry Langrishe - Andrew S. Gilbert **photographie de** Malcolm McCulloch **écrit, produit et réalisé par** Bill Bennett

5 août 1998 — **1 h 40**

■ Matt Day & Frances O'Connor ■



■ *Johnathon Schaech & Jessica Lange* ■

DU VENIN DANS LES VEINES

Victime d'une agression, Helen (Gwyneth Paltrow) décide, avec son fiancé Jackson, de quitter New York pour la vaste propriété de Martha (Jessica Lange), la mère de celui-ci. A peine installée, la jeune femme remarque que l'attitude de Martha frise parfois l'hystérie et que celle-ci lui fait comprendre petit à petit qu'elle est de trop. Son inquiétude augmente au fur et à mesure de sa grossesse...

Thriller psychologique dans la droite lignée de **La Main sur le Berceau**, avec lequel il partage certains thèmes, **Du Venin dans les Veines** déçoit hélas beaucoup. La platitude de la mise en scène et des dialogues ne souligne qu'avec peine le combat de deux femmes pour le même homme. D'autant plus dommage que Gwyneth Paltrow et surtout Jessica Lange sont plus que convaincantes et sauvent souvent le film de la médiocrité à laquelle il est voué. Quelques (rares) moments opposant les deux actrices font mouche, comme la scène d'accouchement d'Helen qui s'avère être d'une tension inespérée. Mais même si les actrices sont talentueuses, les personnages qu'elles campent sont plus que bancals et mals définis. On a du mal à croire à l'exubérance des moyens que Martha met en place pour garder Jackson et le futur enfant auprès d'elle. On regrettera aussi la transparence du personnage masculin (Johnathon Schaech, vu dans **That Thing You Do**), tantôt plus proche de sa mère que de sa fiancée, tantôt le contraire, mais constamment dupe et irritant. L'éclairage est de plus assez mauvais, et ne communique ni ambiance ni sentiment. La désagréable impression d'être devant un téléfilm nous prend alors souvent. On ne demandait pas aux responsables du projet davantage que ce qu'on attendait d'eux, mais à ce point ! Le réalisateur s'étant manifestement trop peu impliqué dans le sujet, il en résulte un produit peu pertinent, inégal et la plupart du temps maladroit.. Et lorsque vient le dénouement, on peut justement remarquer qu'expédié en un plan, il est à l'image du film entier : sciemment bâclé...

■ Erich VOGEL ■

Columbia TriStar Films présente Jessica Lange & Gwyneth Paltrow dans ***DU VENIN DANS LES VEINES*** (***HUSH*** - USA - 1997) avec Johnathon Schaech - Nina Foch - Debi Mazar - Richard Lineback **photographie de** Andrew Dunn **musique de** Christopher Young **scénario de** Jonathan Darby & Jane Rusconi **produit par** Douglas Wick **réalisé par** Jonathan Darby

8 juillet 1998 — **1 h 28**

RÉACTIONS EN CHAÎNE

Entre petites insultes, impolitesses et agressivité contenue, Matthew (Kyle MacLachlan) et Annie (Elisabeth Shue) se sont habitués à gérer les tensions quotidiennes de la banlieue où ils résident, ainsi que les frustrations feutrées du couple avec bébé qu'ils forment. Mais le jour où un blackout aussi énorme qu'inexpliqué s'abat sur la région, l'ambiance vire doucement au vinaigre. Plus de lumière, plus de télé ou de téléphone. Les commerçants n'acceptent plus que du cash, les pharmaciens refusent des médicaments aux clients qu'ils ne connaissent pas, et les vendeurs de flingues voient leur clientèle quadrupler. En gros, ça ne devrait pas tarder à péter...

David Koepp, scénariste des deux **Jurassic Park** (et victime du T-Rex dans **Le Monde Perdu**) aime bien voir les choses se dégrader et le chaos reprendre ses droits. Le plan-séquence d'ouverture, qui détaille une accumulation de «petites guerres» entre les badauds d'un centre commercial, installe un malaise diffus. Et quand, au détour d'un plan, on aperçoit un extrait de **La Nuit des Morts-Vivants**, on se prend à rêver à la déliquescence de la civilisation dont George Romero s'est fait une spécialité, et l'on attend les scènes de barbarie furieuse. Mais la véritable inspiration de **Réactions en Chaîne** provient de l'épisode barge **The Monsters are Due on Maple Street** de la série ***La Quatrième Dimension***, où, persuadés d'une invasion extraterrestre, les habitants d'une bourgade se flinguaient les uns les autres. **Réactions en Chaîne** participe en effet de cette paranoïa, mais les morts en moins. Car Koepp fait confiance à ses compatriotes, des gens somme toute infiniment civilisés. S'ils sont amenés à faire des conneries, c'est simplement guidés par la peur. Il n'y a ni brute ni salopard dans son film. Même Michael Rooker, flingue à la main, joue les gentils et se trouve des justifications (on a du mal à y croire). Bref, l'Amérique souffre car ses habitants aimeraient se faire confiance les uns les autres. Koepp n'est pas un gauchiste. A l'inverse de Romero ou de Barjavel, il ne cherche jamais à démonter les mécanismes d'une civilisation bâtie sur un néant moral. Bref, encore un qui était en vacances durant les émeutes de Los Angeles !

■ Rafik DJOUMI ■

UIP présente Kyle MacLachlan & Elisabeth Shue dans une production **Amblin Entertainment** *RÉACTIONS EN CHAÎNE (THE TRIGGER EFFECT* - USA - 1996) avec Dermot Mulroney - Richard T. Jones - Bill Smitrovich - Michael Rooker **photographie de** Thomas Sigel **musique de** James Newton Howard **produit par** Walter Parkes - Laurie MacDonald - Gerald R. Molen - Michael Grillo **écrit et réalisé par** David Koepp

12 août 1998 **1 h 34**



■ Kyle MacLachlan ■



■ Ewan McGregor ■

LE VEILLEUR DE NUIT

En 1994, le Danois Ole Bornedal réalise **Nightwatch**, un thriller intimiste mondialement salué. Presque aussitôt, les Américains lui demandent une version US, plus commerciale, avec une distribution composée de stars (Ewan McGregor, Nick Nolte et Patricia Arquette) et un scénario revu par Steven Soderbergh (Kafka) insistant moins sur l'aspect nécrophile de l'original. Puisqu'il s'agit d'un remake, Ole Bornedal refait le premier film, en conservant le même traitement, les mêmes idées, les mêmes mouvements de caméra. L'histoire, elle aussi, reste inchangée : Martin Bells (Ewan Mc Gregor), étudiant en droit, accepte un poste de veilleur de nuit à la morgue, alors que dehors, un mystérieux tueur défraye la chronique. De plus en plus perturbé par son nouveau lieu de travail, il apparaît aux yeux de l'inspecteur Cray (Nick Nolte) comme le suspect idéal. Egalement soupçonné de commettre ces horribles crimes par sa fiancée Katherine (Patricia Arquette), Martin pense être manipulé par son ami James (Josh Brolin), un gentil fou. Pris au piège, Martin doit mener sa propre enquête pour ne pas devenir la prochaine victime du tueur...

La réalisation de ce remake permet à Ole Bornedal de recentrer son histoire, d'intensifier le suspense. Avec plus de recul, des moyens plus confortables, il corrige les défauts de l'original, quelque part inachevé. Ce que ce **Veilleur de Nuit** perd en détails croustillants (la prostituée mineure du premier film devient majeure ; elle ne pratique plus une fellation, mais se contente de masturber Martin), il le gagne en atmosphère. Avec **Le Veilleur de Nuit**, Bornedal étudie la paranoïa des personnages, joue avec les faux-semblants pour manipuler le spectateur. S'il y parvient, c'est parce qu'il limite les détails morbides et rend parfaitement compte du sentiment de solitude de son héros en optant pour le format cinémascope. Des choix judicieux qui permettent à cette nouvelle version de surpasser l'original. Seule fausse note : lorsque les Américains parlent de «film plus commercial», il faut entendre moins froid, ouvert à toutes les catégories de spectateurs. D'où l'utilisation d'acteurs connus, trop connus pour être crédibles. Trop cabotins aussi, surtout Brad Dourif en médecin névrosé. A force de trop en faire, ils finissent par vendre la mèche. C'est bien là que **Le Veilleur de Nuit**, presque parfait, perd de son efficacité.

■ Damien GRANGER ■

Bac Films présente Ewan McGregor dans une production **Miramax International** *LE VEILLEUR DE NUIT* (*NIGHTWATCH* - USA - 1997) avec Patricia Arquette - Josh Brolin - Nick Nolte - Lauren Graham - John C. Reilly - Brad Dourif **photographie de** Dan Laustsen **musique de** Joachim Holbek **scénario de** Ole Bornedal & Steven Soderbergh **produit par** Michael Obel **réalisé par** Ole Bornedal

12 août 1998 **1 h 40**

L'ARME FATALE 4

Riggs et Murtaugh sont super contents. Le premier va être papa, le second grand-père et ils viennent d'être promus. Pour fêter ça, ils libèrent une famille de Chinois destinée à l'esclavage. Ceci déclenche la colère du vilain Wah Sing Ku (un mannequin à l'effigie de Jet Li, criant de vérité quand les animateurs pensent à le faire bouger !) qui fait rien qu'à chercher à les tuer. Dans leur enquête, les deux policiers facétieux sont secondés par le lieutenant Lee Butters (Chris Rock). Mais Murtaugh ignore que ce dernier a engrossé sa fille. Suspense...

«Ce n'est pas facile de maintenir le même niveau sur une suite. C'est encore plus dur au troisième épisode, et virtuellement impossible au quatrième», déclare sans sourciller un Mel Gibson virtuellement engageant. Avec une profession de foi qui frise autant le défaitisme, on s'étonne à peine que le quatrième volet de la léthale série à succès soit aussi stupéfiant d'approximation. Tourné sans script, conçu au jour le jour (cf *Impact* 74) pour parer à des délais improbables, **L'Arme Fatale 4** arrive à égaler dans l'étrangeté onirique de son improvisation certains des sitcoms les plus cultes, le défunt ***Voisin-Voisine*** en tête. Si le script n'offre aucun renvoi, n'amorce aucun rebondissement, c'est simplement parce qu'il est construit à la «marabout-bout de ficelle». Méchant chinois = triade – immigrant = boat people = esclaves = régime chinois. Si le nom et les fonctions du méchant ne nous sont présentés qu'au bout d'une heure et demie, c'est qu'aucun des quatre scénaristes ne savait quelque chose de lui avant que ne s'opère l'association d'idées triade-fausse monnaie-Chine populaire. Dire alors que le film est bâclé est un euphémisme prudent. Certaines des séquences de dialogues entre Riggs et Lorna sont improvisées aux 3/4. Pendant que les acteurs brodent sur un sujet imposé (surtout la pauvre Rene Russo), la caméra de Richard Donner suit leurs déplacements et Andrej Bartkowiak fait le point à main levée. L'espace de quelques scènes, Joel Silver rencontre John Cassavetes ! Et bien sûr, n'oublions pas les ressorts comiques de la série. En l'occurrence, la moindre trouvaille rigolote (enfin...) se doit d'être exploitée jusqu'à épuisement. Le talent télévisuel de Channing Gibson (***Family, Nick & Hillary***) éclate alors : gag de Murtaugh en calbute (5 fois en 10 minutes) ; gag du nom culinaire de Lee Butters (une quinzaine de dérivés) ; gag du gaz hilarant chez le dentiste (5 minutes bien remplies). Dès que le sitcom devient trop évident, boum !, on passe à la scène d'action. Une petite poursuite à pied, une petite baston avec des Chinois (où Rene Russo oublie d'être enceinte !), un petit incendie, et, heureusement tout de même, une bonne grosse poursuite vandale à la Joel Silver où l'on défonce tout un étage de building, passque sitcom j'veux bien mais 140 millions de dollars toutd'même ! Notons que trois directeurs de combat ont suivi Jet Li dans son voyage aux USA, mais l'office d'immigration les cherche encore. Malgré tout, l'improvisation bordélique a toujours plus de charme qu'une recette de cuisine et c'est bien uniquement de ce fait que **L'Arme Fatale 4** se hisse au-dessus de son nullissime épisode précédent. C'est toujours ça de pris...

■ Rafik DJOUMI ■

Warner Bros présente Mel Gibson & Danny Glover dans une production **Silver Pictures/Doshudo Prod.** *L'ARME FATALE 4* (*LETHAL WEAPON 4* - USA - 1998) avec Joe Pesci - Rene Russo - Chris Rock - Jet Li **photographie de** Andrej Bartkowiak **musique de** Michael Kamen - Eric Clapton - David Sanborn **scénario de** Channing Gibson - Jonathan Lemkin - Alfred Gough - Miles Millar **produit par** Joel Silver - Richard Donner - Steve Perry - Jim Van Wyck **réalisé par** Richard Donner

22 juillet 1998 **2 h**



■ Mel Gibson ■



■ *Au premier plan, Chris Tucker & Gérard Ismaël* ■

ARGENT COMPTANT

«Depuis *48 Heures*, *Hollywood n'a jamais connu pareil tandem*» annonce fièrement le slogan d'**Argent Comptant**. Vrai que Chris Tucker (**Le Cinquième Elément**, **Jackie Brown**) a bien retenu la leçon d'Eddie Murphy beuglant le «Roxanne» de Police dans sa cellule. A la place, et dès le générique, il reprend au volant de sa voiture le «You're the first, the last, and everything» de Barry White. Avec une tchatche et une bougeotte à faire passer Eddie Murphy pour un monolithe (avis aux allergiques à la cabotinerie), Chris Tucker interprète Franklin Hatchett, un truand spécialisé dans le marché noir de billets en tous genres, arrêté et conduit en prison menotté à Villard (Gérard Ismaël), un dangereux Français trafiquant de diamants. Celui-ci parvient à s'évader du bus carcéral grâce à l'intervention explosive d'un commando complice. Alors qu'il est sur le point de se faire descendre en qualité de seul témoin, Hatchett parvient à fausser compagnie aux criminels. Recherché activement et par la police et par Villard, il trouve en James Russell (Charlie Sheen) un allié de taille. Ce dernier, présentateur météo, rêve de devenir grand reporter. Il propose à Hatchett de rester à ses côtés afin de le protéger et d'être aux premières loges de sa cavale. A la veille de son mariage avec Grace (Heather Locklear), Russell doit jouer sur plusieurs tableaux à la fois, et notamment emmener Hatchett chez son futur beau-père, le milliardaire Guy Cipriani (Paul Sorvino).



■ *Charlie Sheen* ■

Guidé par des formules commerciales qui ont fait leurs preuves (humour et action, Noir et Blanc), le réalisateur Brett Ratner (un clippeur qui oublie heureusement qu'il en est un pour son premier film) donne du rythme à un produit sans surprise mais pas déplaisant. Si le duo Tucker/Sheen a bien du mal à rivaliser avec ceux formés par Gibson/Glover ou Murphy/Nolte, les seconds rôles haussent le niveau, à commencer par Paul Sorvino et Gérard Ismaël dans un duel de gestes obscènes faisant fructifier une vente aux enchères ! Quelques choix contestables (comme celui d'exterminer gratuitement des silhouettes, flics ou bandits) ternissent un film qui aurait gagné à se recentrer davantage dans la comédie mouvementée et inoffensive que dans le polar d'action destroy. Ce même si la dernière scène vaut son pesant d'explosifs : réunis dans un stade, tous les protagonistes se livrent à un long gunfight sous les accords du génial Lalo Schifrin. Passant de **48 Heures** à **Dirty Harry**, la référence donne in extremis un crédit plus important à **Argent Comptant** et ses auteurs.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Metropolitan Filmexport présente Charlie Sheen & Chris Tucker dans une production **New Line Cinema** ***ARGENT COMPTANT*** (***MONEY TALKS*** - USA - 1997) avec Paul Sorvino - Heather Locklear - Gérard Ismaël - Damian Chapa **photographie de** Russell Carpenter & Robert Primes **musique de** Lalo Schifrin **scénario de** Joel Cohen (avec un «h», donc rien à voir avec les frangins) & Alec Sokolow **produit par** Walter Coblenz & Tracy Kramer **réalisé par** Brett Ratner

15 juillet 1998 **1 h 35**

SOUS PRESSION

En toute logique, les mauvais films distillent un ennui mortel. Le paradoxe qui entoure les œuvres d'Ed Wood ou de Bruno Mattei tient au plaisir évident pris à la vision de leurs films manifestement foirés. Irréductibles tâcherons ou poètes inestimables ? A la vision des quarante premières minutes de **Sous Pression**, face à l'accumulation d'un n'importe quoi totalement jouissif, on se pose encore la question.
Charles Sheen (version respectable de Charlie Sheen) interprète Lyle Wilder, un pompier décoré, abandonné par sa femme et ses enfants, qui, reclus dans sa résidence banlieusarde, vire au facho et terrorise la famille exemplaire (et blanche) qui lui sert de voisinage. Malgré les plaintes, la police refuse de croire qu'un homme qui a sauvé des vies puisse être un psychopathe. Et pourtant, grands dieux !, il faut voir comment ce dernier fronce continuellement des sourcils ! Quand les enfants jouent avec le tuyau d'arrosage, il leur lance un terrible «c'est pas bien de gâcher l'eau ainsi !», traumatisant les bambins. Mais le pire est à venir, car au détour d'un jeu pourtant innocent, l'avion téléguidé des petites brise la vitre de Wilder. Horreur ! Ce dernier ramène le jouet démembré à la mère. Terrorisée, la pauvre femme cache sa progéniture (qui tente d'appeler le papa mais a oublié le numéro !). Elle subit une séance de torture mentale hallucinante. Devant elle, Wilder suce un couteau à confiture en proférant des horreurs telles «vos gosses manquent d'éducation !». Après cet épisode d'une obscénité démente, il rentre chez lui pour être à nouveau dérangé, cette fois par le réparateur de frigo, un asiatique à qui il profère des injures racistes. Les deux hommes se lancent alors dans un époustouflant combat d'arts martiaux et Wilder tue le pauvre chinois à l'aide d'un bâton de colle !
Tout cela, bien sûr, est filmé à grands coups d'effets chocs et de cadrages obliques. David Lynch peut aller se rhabiller ! Encouragé par ses inestimables **Action Jackson** et **Dark Angel**, Craig Baxley sait qu'il peut transformer le quotidien en un enfer de terreur, et devant tant de bonne volonté, on a envie d'applaudir. Si la deuxième partie du film avait pu maintenir ce niveau de maîtrise, le trône de nouveau pape du foirage assumé lui revenait de droit.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Opening Distribution présente Charles Sheen - Mare Winningham dans une production **Largo Entertainment** ***SOUS PRESSION*** (***BAD DAY ON THE BLOCK*** - USA - 1997) avec David Andrews - Dawnn Lewis - John Ratzenberger **photographie de** David Connel **musique de** Gary Chang **scénario de** Betsy Giffen Nowrasteh **produit par** Chris Chesser - Alan Beattie - Barr Potter **réalisé par** Craig R. Baxley

15 juillet 1998 **1 h 25**



■ *Mare Winningham* ■



■ *Maruschka Detmers* ■

REWIND

Paul Mansart (Raoul Bova) est un terroriste condamné à perpétuité pour avoir assassiné un diplomate. Un acte qui aura coûté la vie à trois de ses amis et à sa fiancée Alice (Cécile Pallas), abattue par la police. Dix ans plus tard, lorsque de nouveaux attentats sont commis de manière similaire, les services secrets, persuadés que Mansart est lié à ces crimes, demandent au juge qui l'a condamné de le soumettre à une expérience afin de démasquer le cerveau des opérations. Sous la tutelle de deux psychologues, Rivail (Niels Arestrup) et Marianne (Maruschka Detmers), Paul Mansart va pouvoir revivre son passé, reconstruit virtuellement à l'aide de quelques fragments de mémoire, pour se rendre compte qu'il a été manipulé...

Avec **Rewind**, Sergio Gobbi (**L'Arbalète**) se complaît dans la médiocrité et réalise un film décousu, froid et insipide qui piétine du début à la fin. Surtout parce que son histoire, handicapée par de nombreuses ellipses, ne mène nulle-part. Un bel exemple de scénario virtuel qui oblige le réalisateur à gagner du temps en filmant une fourgonnette de police faire l'aller et retour entre la prison et l'institut de recherche. Ou en s'attardant longuement sur les souvenirs de Paul Mansart, majoritairement inutiles. Des flashes-back en direct qui n'apportent aucune progression dramatique à l'enquête. Logique donc que le final soit expédié en deux temps trois mouvements, sans fournir d'explication sur l'identité ou les motivations du véritable méchant du film, qui n'apparaît que le temps de son arrestation. Pas plus généreux en action, **Rewind** se laisse aller à quelques passages à tabac d'une rare violence dans l'enceinte carcérale dès le début du film, pour mieux ennuyer par la suite. Interprété par des acteurs livrés à eux-mêmes, surtout l'Italien Raoul Bova (**Palerme-Milan** de Claudio Fragasso), un sosie de Jean-Marc Barr inexpressif et raide comme un piquet, **Rewind** dépasse le stade du film nul mais drôle, et s'avère juste nul.

■ **Damien GRANGER** ■

Swift présente Raoul Bova & Maruschka Detmers dans une production **Les Films de l'Astre** *REWIND* (France - 1997) avec Niels Arestrup - Luca Zingaretti - Cecile Pallas - André Oumanski - Marc Samuel **photographie de** Jean-Fis Gondre **musique de** Jean-Yves d'Angelo **scénario de** Sergio Gobbi et Luca Biglione **produit par** Gianni Sarago **réalisé par** Sergio Gobbi

8 juillet 1998 **1 h 32**

6 JOURS, 7 NUITS

Méfiez-vous des affiches trompeuses. Vendu comme un survival trépidant à la **Délivrance, 6 Jours, 7 Nuits** a davantage à voir avec la comédie d'aventures façon **A la Poursuite du Diamant Vert**. Voilà donc un ciblage plus cohérent avec la filmographie de l'éléphantesque réalisateur Ivan Reitman (les **SOS Fantômes, Un Flic à la Maternelle, Junior**... que des chefs-d'œuvre).

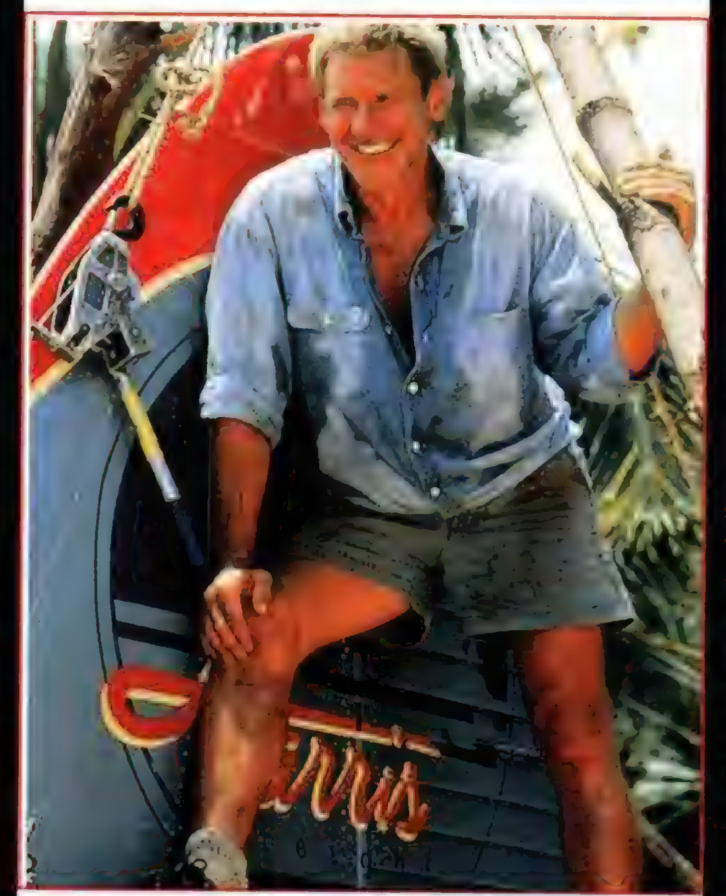
En vacances pré-nuptiales dans une île du Pacifique Sud, la journaliste branchée Robin Monroe (Anne Heche) et le yuppie new yorkais Frank Martin (David Friends Schwimmer, hilarant) sont contraints de se séparer l'espace de quelques heures : Robin doit se rendre d'urgence à Tahiti pour superviser une séance photo exceptionnelle organisée par son magazine. Elle embarque dans le coucou de Quinn Harris (Harrison Ford), un vieux beau qui tente d'oublier sa vie citadine dans l'alcool et via une liaison très olé olé avec Angelica (Jacqueline Obradors, belle révélation), une gentille écervelée aux gros poumons. Le vol est contrarié par un violent orage et, touché par la foudre, l'avion se crashe en pleine nuit sur une île sauvage. Pour Robin et Quinn, qui ne ratent pas une occasion de se chamailler, il va falloir se serrer les coudes, d'autant plus que de dangereux pirates des mers viennent de faire escale dans une crique avoisinante...

A l'heure où la moindre petite production d'action cherche à rivaliser avec le blockbuster mégadestroy de l'été, **6 Jours, 7 Nuits** apparaît comme très anachronique : l'avion s'écrase au bout d'une demi-heure (et non durant le générique), les pirates sont au nombre de trois (et non de deux cents), la cascade la plus spectaculaire voit Anne Heche et Harrison Ford sauter dans l'eau d'une falaise (et non réchapper à l'éruption d'un volcan en surfant sur la lave)... On s'étonne donc un peu, en ces temps, de voir les responsables de **6 Jours, 7 Nuits** travailler avec application sur un canevas minimal à la **African Queen**, plutôt que d'expédier un spectacle poudre aux yeux à destination d'un public de masse. La romance entre les deux stars fonctionne parfaitement, comme celle entre leurs faire-valoir qui s'inquiètent beaucoup de leur disparition avant de passer au lit ! Malgré une réalisation très banale (non, Ivan Reitman n'est pas John Huston), **6 Jours, 7 Nuits** est un havre de paix cinématographique, une oasis dans le désert des sorties d'été.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Gaumont Buena Vista International présente Harrison Ford & Anne Heche dans une production **Touchstone Pictures** *6 JOURS, 7 NUITS* (*6 DAYS, 7 NIGHTS* - USA - 1998) avec David Schwimmer - Jacqueline Obradors - Temuera Morrison - Allison Janney - Danny Trejo **photographie de** Michael Chapman **musique de** Randy Edelman **scénario de** Michael Browning **produit par** Ivan Reitman - Wallis Nicita - Roger Birnbaum **réalisé par** Ivan Reitman

26 août 1998 **1 h 35**



■ *Harrison Ford* ■



■ *Robert Carlyle* ■

FACE

Grand Prix du Festival du Film Policier de Cognac cette année, **Face** prouve une chose : le polar contemporain, genre majeur des années 70 et 80, est aujourd'hui sous assistance respiratoire. Pour un **Seven**, pour un **Heat**, pour un **J'Irai au Paradis car l'Enfer est ici** qui le maintiennent en vie, combien de titres qui l'aspirent vers la mort. Avec son arrière-fond politique et social, sa psychologie de bazar du gangstérisme et son histoire d'amour improbable, **Face** interprète avec une lourdeur peu commune ce qu'il suffirait de montrer.

Déjà réalisatrice d'un **Prêtre** — un curé face à ses désirs sexuels — assommant de gravité, Antonia Bird ne vit pas le polar de l'intérieur, mais en observatrice morale. Elle n'est pas aidée par un scénario relatant un casse entrepris par cinq londoniens qui ne rapporte pas la somme prévue. Après quelques bisbilles, tout s'arrange et chacun rentre chez soi. Déjà une heure de film, avec un embryon de problématique immédiatement étouffé ! Quelques scènes (bisous, dialogues, re-bisous, etc...) entre le meneur de la bande, Ray (Robert Carlyle), et sa petite amie Connie (Lena Headey) viennent nous informer que pour le moment, il ne se passe donc rien dans **Face**. Puis, tout se complique inutilement, avec les voleurs se faisant tuer un à un, transformant cette faible chronique du gangstérisme en un vulgaire «Whodunit ?». Quelqu'un a-t-il trahi ? Et si oui, qui et pourquoi ? Des questions sans doute essentielles pour Antonia Bird afin de prouver que le gangstérisme, c'est dangereux comme un engrenage : quand on y met le doigt... Non allez, sans rire ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

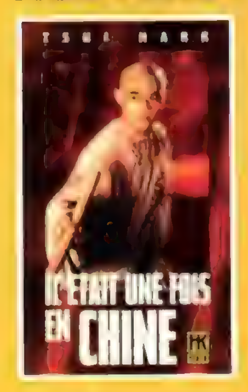
Diaphana présente Robert Carlyle dans une production **BBC Films/ Distant Horizon/British Screen** *FACE* (GB - 1997) avec Ray Winstone - Phil Davis - Steven Waddington - Damon Albarn - Lean Headey **photographie de** Fred Tammes **musique de** Andy Roberts - Paul Conboy - Adrian Croker **scénario de** Ronan Bennett **produit par** David M. Thompson & Elinor Day **réalisé par** Antonia Bird

15 juillet 1998 **1 h 41**

BOUTIQUE HK VIDÉO



NOUVEAUTÉS

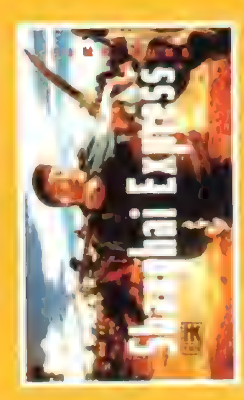


















Et bientôt : Heroïc Trio, Drunken Master 2, Terracotta Warrior...

Toutes les cassettes sont en version originale sous-titrée, format respecté, master digital.

Collection Jet Lee / 149 Frs la K7
- n°1/ Le Temple de Shaolin
- n°2/ Les Arts martiaux de Shaolin
- n°3/ Les Heritiers de Shaolin
- n°4/ Born to Defend *
- n°5/ Claws of Steel (179 Frs)
- n°6/ Evil Cult (179 Frs) ▲

Collection Tsui Hark / 149 Frs la K7
- n°1/ Zu - Les Guerriers de la montagne magique
- n°2/ Twin Dragons
- n°3/ La Danse du dragon
- n°4/ The Lovers
- n°5/ Green Snake
- n°6/ Dr Wong et les pirates
- n°7/ The Blade *
- n°8/ Dans la nuit des temps
- n°9/ Butterfly Murders
- n°10/ L'Auberge du Dragon
- n°11/ Histoires de cannibales *
- n°12/ Le Temple du Lotus Rouge
- n°13/ Il était une fois en Chine (179 Frs)
- n°14/ La Secte du Lotus Blanc (179 Frs)

Collection John Woo / 149 Frs la K7
- n°1/ The Killer*
- n°2/ Le Syndicat du crime 1 *
- n°3/ Le Syndicat du crime 2 *

Collection Kaiju / 109 Frs la K7
- n°1/ Godzilla
- n°2/ Invasion Planète X
- n°3/ Les Envahisseurs attaquent
- n°4/ Le Fils de Godzilla
- n°5/ Le Retour de Godzilla
- n°6/ Godzilla contre Hedora
- n°7/ Godzilla contre Gigan
- n°8/ Mechagodzilla contre attaque
- n°9/ La Revanche de King Kong

Collection Polar / 149 Frs la K7
- n°1/ Crime Story
- n°2/ The Big Heat *
- n°3/ Final Option (179 Frs)
- n°4/ Shanghai Grand (179 Frs) *
- n°5/ Life Line (179 Frs)

Collection Samouraï / 149 Frs la K7
- n°1/ Shogun's Shadow *

Collection Takeshi Kitano / 179 Frs la K7
- n°1/ Sonatine *
- n°2/ Kids Return
- n°3/ Violent Cop *

Collection Super Héros / 179 Frs la K7
- n°1/ Black Mask
- n°2/ Dr Wai
- n°3/ Saviour of the Soul ●

Collection Jackie Chan / 179 Frs la K7
- n°1/ Drunken Master
- n°2/ Eagle's Shadow

Collection Samo Hung / 179 Frs la K7
- n°1/ Shanghaï Express

Collection Anime / 149 Frs la K7
- n°1/ Ghost in the shell + making of

* Réservé à un public adulte averti
▲ Sortie courant juillet
● Sortie courant août

BON DE COMMANDE (à renvoyer ou photocopier)

Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-dessus

Frais de port ☐ 1 cassette / 20 Frs ☐ 2 cassettes / 30 Frs ☐ A partir de 3 cassettes / Port gratuit

Ci-joint mon règlement de________________ Frs
Paiement par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT - 1 Rue Lord Byron - 75008 Paris
Tél : 01 45 63 05 67 - Fax : 01 56 59 23 35 (Étranger : nous consulter)

Paiement carte bleue n° |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
Date d'expiration |_|_|_|_| (montant minimun de 100 frs hors frais de port)
○ Visa ○ Mastercard ○ Eurocard
Commande traitée sous 15 jours, sauf pour les titres à paraître.

Nom / Prénom
Adresse

Code Postal / Ville
Téléphone
Signature

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER

Des acteurs ? Steven Seagal - Ice T - C. Thomas Howell - Gina Gershon - James Belushi - James Coburn

Des réalisateurs ? Albert Pyun - David DeCoteau

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

mean guns

Puisqu'il ne tourne plus de **Highlander** ni de **Mortal Kombat**, Christophe Lambert s'est abonné aux productions Albert Pyun. Après l'insupportable **Adrénaline**, où il traquait un serial-killer mutant aux côtés de Natasha Henstridge, le voilà qui joue les tueurs désinvoltes dans **Mean Guns**, une déclinaison amusante des **Pilleurs** de Walter Hill.
Dans une prison sur le point d'être inaugurée, Vincent Moon (Ice T), le parrain du syndicat du crime, réunit plusieurs assassins que le syndicat aimerait voir disparaître. Plutôt que de les exécuter en bonne et due forme, Moon leur propose une partie de cache-cache meurtrière avec 10 millions de dollars à la clé. Les participants devront s'entretuer jusqu'au dernier. Pour faire d'une pierre deux coups, Moon convoque son ennemi juré Lou (Christophe Lambert), dans l'espoir qu'il reparte entre quatre planches...
Dernièrement cantonné dans l'action ringarde (**Omega Doom**, **Hong-Kong 97**), Albert Pyun signe son meilleur film depuis **Nemesis**, étonne par une mise en scène soignée et s'inspire de Sergio Leone pour l'utilisation du scope. Construit comme un shoot'em up, **Mean Guns** ne perd pas de temps en bavardages inutiles, sauf lorsqu'il s'agit de s'adonner à de longues tirades inutiles sur le sens des jurons, et fait place à l'action. Des gunfights, découpés et survoltés, Albert Pyun en filme à la pelle, de manière presque non-stop, à faire pâlir le réalisateur *PM* le plus chevronné. **Mean Guns** ressemble à un western moderne, très peu moral lorsqu'il s'agit de mêler la très jeune fille de Lou au jeu de massacre. Un détail qui rapproche **Mean Guns** de l'univers décalé et débridé de certains comics américains.

Film Office présente *MEAN GUNS* (USA - 1997) avec Christophe Lambert - Ice T - Michael Halsey - Tina Coté - Yuji Okumoto **réalisé par** Albert Pyun

silicone

D'accord, **Silicone** n'est pas un film de genre, mais une comédie biographique qui retrace la véritable histoire, quelque peu romancée, de Kevin Saunders, l'homme qui inventa les faux seins. Et des femmes aux poitrines généreuses trafiquées, il y en a régulièrement dans *Impact*. Logique, donc, que ce film trouve une place dans nos colonnes. Une trouvaille qui, plus de vingt après, donne du relief à tout un genre, la série B californienne, avec ses Julie Strain et autres Debra Lamb gonflées du buste.
Interne en chirurgie esthétique, Kevin Saunders aimerait révolutionner le corps médical, décrocher un brevet. Tous les jours, de sa fenêtre, il observe sa voisine, complexée par une poitrine peu avantageuse. Si Dieu en a négligé certaines, il faut bien que quelqu'un finisse le travail. Persuadé d'avoir déniché l'idée du siècle, il essaie de convaincre son mentor, le Dr William Larson, de financer ses recherches pour augmenter le volume des seins. D'abord sceptique, Larson se laisse séduire par le côté «humanitaire» de l'entreprise, se joint à Saunders et n'hésite pas à salir sa réputation en défendant leur cause devant un comité très moral de médecins. Lorsqu'ils ouvrent leur première clinique, tout le monde est étonné de voir des centaines de femmes arriver par vagues successives pour se payer d'énormes nibards. Un cadeau du ciel aux effets secondaires douloureux et embarrassants, qui décrédibilisent bientôt les deux génies...
Comme **Boogie Night**, **Silicone** présente les années 70 et résume la vie de Kevin Saunders, qui excelle dans un domaine encore tabou par un mélange de cul, de gloire et de coke annonçant inévitablement une fin tragique. Tout un programme que ce téléfilm *HBO* présente de manière détachée, en évoquant le pour et le contre d'un problème que le réalisateur préfère aborder sur un ton léger d'humour kitsch et de scènes topless. Un film amusant pour ceux qui voudraient en savoir plus sur celui qui a découvert les prothèses mammaires, avec nombreux spécimens en tous genres à l'appui.

Imatim présente *SILICONE* (*BREAST MEN* - USA - 1997) avec David Schwimmer - Chris Cooper - Emily Procter - Louise Fletcher - Terry O'Quinn **réalisé par** Lawrence O'Neil



▲ *C. Thomas Howell & Teri Ann Linn dans* ***Pur Danger*** ▲

pur danger

Depuis **Hitcher**, la carrière de C. Thomas Howell, se limite à des polars de série B, des films qui ne connaîtront jamais les honneurs du grand écran. **Payback**, **Hourglass**... Après **Sweeper** de Joseph Mehri, il rempile chez *PM* et se met lui-même en scène dans **Pur Danger** — un **True Romance** du pauvre — dans le rôle de Johnny, une petite frappe en liberté conditionnelle. Parce qu'il est arrivé trois fois en retard à son travail en un an, il devra rester six mois de plus sous surveillance. Propriétaire d'un relais au milieu de nulle-part, il partage une vie paisible avec sa compagne Becky. Tout se passerait pour le mieux si un gangster de Las Vegas ne venait leur claquer entre les doigts, laissant en souvenir un sac rempli de diamants convoité par deux bandes rivales. Un cadeau empoisonné qui pousse Johnny et Becky à prendre la fuite pour échapper aux tirs croisés des hommes de main du mafieux DePalma et de ceux de Félix, un gangster black de Los Angeles. Johnny demande de l'aide à son vieux complice Dice Malone (un sosie de Bruno Solo), une racaille qui les met encore un peu plus dans la mouise. Même s'il rêve d'une vie normale et tranquille, Johnny va devoir se résoudre à prendre les armes pour s'en sortir sain et sauf. C'est loin d'être gagné...
Dès les dix premières minutes, Howell s'adapte au style *PM* et ne transgresse pas la règle, qui veut qu'un gunfight soit suivi d'une poursuite puis de plusieurs cascades. Véritable catalogue de scènes d'action, spectaculaires et correctement agencées, **Pur Danger** serait un *PM* conventionnel si la star n'ajoutait pas à l'histoire une bonne dose d'humour et d'ironie, et des caricatures de gangsters qui trouveraient leur place parmi les *Guignols de l'Info*. Malgré cela, **Pur Danger** est mené sans temps mort jusqu'à un final des plus surprenants.

Imatim présente *PUR DANGER* (*PURE DANGER* - USA - 1995) avec C. Thomas Howell - Teri Ann Linn - Michael Russo - Marcus Chong **réalisé par** C. Thomas Howell



▲ *Ice T dans* ***Mean Guns*** ▲



▲ *David Schwimmer dans* ***Silicone*** ▲



▲ *Steven Seagal (se) fait la police* ▲

menace toxique

Steven Seagal n'est plus en odeur de sainteté chez *Warner Bros* : ses derniers films n'ont pas rapporté beaucoup d'argent et l'acteur s'avérait de plus en plus ingérable en promo (quelques borborygmes n'ont jamais fait une bonne interview). Le défenseur de la veuve, de l'orphelin et des fabricants de longues tuniques en cuir débarque donc aujourd'hui directement en vidéo à l'international. Dure punition de la part de *Warner*, mais bientôt, avec la sortie de **Patriots** aux Etats-Unis, les comptes entre la star et la firme seront réglés. Steven Seagal pourra aller voir ailleurs si il y est, et on espère que sa carrière pourra rebondir de façon plus brillante.
Car c'est vrai, on ne l'a jamais caché, on aime beaucoup Seagal ici. D'abord, il casse très bien les bras ; c'est même sans doute le meilleur casseur de bras de la planète. Ensuite, il a trouvé une méthode surprenante — mais efficace — pour camoufler le fait qu'il ne savait pas jouer du tout : il murmure ses dialogues de façon à ce qu'on ne comprenne rien à ce qu'il dise. Enfin, et ce n'est pas là son moindre mérite, il nous fait rire quelque soit le film : la marque certaine d'un grand acteur (pas loin de deux mètres, quand même).
Dans **Menace Toxique**, Steven Seagal est Jack Taggart, un agent de la Brigade de Protection de l'Environnement se rendant dans une bourgade du Kentucky pour enquêter sur les morts mystérieuses de trois agents du FBI et d'un vieil ami du coin. Il s'avère rapidement qu'un industriel véreux, Orin Hanner (Kris Kristofferson), fait acheminer des centaines de barils de produits toxiques et les entrepose bien cachés dans une mine. Cela ne plaît pas du tout à Taggart, qui voit dans ce trafic une sérieuse menace pour l'environnement. Pour y mettre un terme, l'agent doit se heurter à divers énergumènes dont le silence a été acheté par l'industriel. Heureusement, il trouve quelques alliés en la personne du curé, d'un joyeux dingue (Harry Dean Stanton) et d'une belle femme, Sarah Kellog (Marg Helgenberger), suspectée d'avoir tué son père lorsqu'elle était enfant et aujourd'hui mise au banc de la société.



▲ *Steven joue de la guitare* ▲

Menace Toxique ressemble moins à un «Steven Seagal» qu'à un film AVEC Steven Seagal. L'abondance de personnages secondaires et de séquences calmes prouve au moins que les producteurs avaient embauché un scénariste. En l'occurrence Jeb Stuart, réalisateur du récent et estimable **La Piste du Tueur**, dont on reconnaît ici les penchants pour un cinéma classique, c'est-à-dire écrit avant d'être filmé. Evidemment, dans **Menace Toxique**, Seagal fait un peu figure d'intrus, et c'est assez vertigineux de le voir donner la réplique à Kris Kristofferson (Champ : **La Porte du Paradis**. Contre-champ : **Terrain Miné**). L'atmosphère champêtre, parfois même bucolique, et une jolie partition country donnent malgré tout un peu de relief à un cahier des charges qui oblige Seagal à mettre des branlées tous les quarts d'heure. Les combats du Maître Zen étant réputés pour leur rapidité — le premier, face à trois bouseux, dure deux secondes pile —, on en compte donc pas mal dans **Menace Toxique** : le meilleur intervient à la fin lorsque Taggart ratatine trois paires de testicules d'un seul et magistral coup de pied (la santiag = la vraie arme fatale). Quand il ne modifie pas sensiblement l'anatomie de ses adversaires, Seagal se fait courser par un gros camion dans un remake de **Duel**, poursuit dans un restauroute des agents du FBI ayant kidnappé sa promise, et participe à un gunfight dans la mine où les barils déversent leurs produits toxiques sur les méchants... Du tout-venant en matière d'action, auquel on préférera cette scène où l'affreux Orin Hanner, devant recevoir des partenaires dans son bureau, invite sa secrétaire très particulière à l'attendre dans la pièce d'à côté au milieu de laquelle trône... un lit !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Warner Home Vidéo présente *MENACE TOXIQUE (FIRE DOWN BELOW* - USA - 1997) avec Steven Seagal - Marg Helgenberger - Harry Dean Stanton - Stephen Lang - Kris Kristofferson **réalisé par** Felix Enriquez Alcala

vitrine sur meurtre

Quand elle ne tourne pas devant la caméra de Paul Verhoeven (**Showgirls**) ou celle de John Woo (**Volte/Face**), Gina Gershon joue les lesbiennes machiavéliques dans un film indépendant (**Bound**) ou fait acte de présence dans des séries B. Comme ce **Vitrine sur Meurtre**, qui emprunte son idée de départ aux premiers films de Dario Argento.
Harry Mirapolsky et Daphne James jouent les mannequins vivants dans une vitrine de grand magasin. Lui le fait pour payer ses études d'avocat, et elle pour devenir actrice. Entre les deux, les relations sont tendues et Harry n'arrive pas à décrocher son rendez-vous avec Daphne, malgré les retards incessants de son mari. Un soir, alors qu'ils sont restés enfermés dans le magasin, ils voient une femme se faire étrangler de l'autre côté de la rue. Observés par le tueur, Harry et Daphne restent immobiles, tels de vrais mannequins, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Sûrs d'avoir trompé l'assassin, ils courent signaler le meurtre à la police. Mais le lendemain, la remplaçante de Daphne est retrouvée assassinée...
Malgré ses allures de téléfilm et une mise en scène très banale de George Erschbamer (**Les Professionnels** avec Michael Dudikoff), **Vitrine sur Meurtre** passe comme une lettre à la poste. Avant tout grâce au couple Judd Nelson (New Jack City)/Gina Gershon, tous les deux amusants dans le rôle des tourtereaux qui se chamaillent comme dans une cour d'école. Aussi grâce à Nick Mancuso (**Piège à Grande Vitesse**) qui en fait des tonnes pour rendre consistant son personnage d'artiste illuminé et schizophrène, un peu à la manière de Tommy Lee Jones dans **Piège en Haute Mer.** Malgré une intrigue courue d'avance et quelques rebondissements classiques (arrestation d'un faux coupable, meurtre sur la mauvaise personne), **Vitrine sur Meurtre** parvient à distraire pendant ses 1 h 30 de métrage.

Imatim présente *VITRINE SUR MEURTRE* (FLINCH - USA - 1997) avec Judd Nelson - Gina Gershon - Nick Mancuso **réalisé par** George Erschbamer



▲ *Gina Gershon & Nick Mancuso dans **Vitrine sur Meurtre*** ▲



▲ *James Belushi dans* ***Criminal Gang*** ▲

criminal gang

Superstar du rap, tué lors d'un drive-by en 1996, Tupac Shakur suivait au cinéma une carrière d'acteur exemplaire. Que ce soit dans **Poetic Justice** de John Singleton, **Juice** d'Ernest Dickerson et surtout **Gridlock'd** de Vondie Curtis Hall, où il interprétait un junkie attachant en phase de rédemption, il affichait un talent certain, une capacité à se glisser tout naturellement dans la peau de n'importe quel personnage. En toute ironie, **Criminal Gang** lui offre un rôle de flic corrompu, ceux-là mêmes qu'il s'évertuait à fusiller à chaque fois qu'il attrapait le micro.
Avec son partenaire Divinci, Rodriguez arrondit ses fins de mois en revendant de la drogue à de petits dealers. Toujours plus gourmands, ils décident de dessouder l'un d'entre eux pour récupérer la marchandise, n'hésitant pas à maquiller le meurtre en règlement de comptes entre deux gangs. Le lendemain, ils apprennent que le malfrat n'était autre qu'un agent infiltré de la brigade anti-banditisme. Les problèmes commencent pour Rodriguez et Divinci, qui doivent fabriquer de fausses preuves pour inculper un innocent. Un soir, en sortant de chez sa maîtresse et complice Cynthia, Divinci trouve le parfait coupable, un clochard sans passé qui répond au nom de John Doe. Abusé, il confesse le meurtre par écrit et se fait emprisonner jusqu'à ce qu'un éminent avocat reconnaisse en lui un célèbre médecin ayant sombré dans l'alcoolisme après la mort accidentelle de sa femme et de son enfant. Plaidant pourtant coupable, le sans-abri aura donc droit à un procès équitable, pendant lequel les preuves fabriquées et les faux témoignages de Rodriguez, Divinci et Cynthia seront remis en questions...
Criminal Gang participe autant du polar urbain que du film de procès. Le problème, c'est qu'il ne brille sur aucun des deux tableaux. Le réalisateur Jim Kouf semble mal à l'aise avec son sujet, qui lui échappe régulièrement, préférant se concentrer sur des dialogues à rallonge qui se contentent le plus souvent de sous-titrer l'image plutôt que d'installer solidement son intrigue et ses nombreux personnages. Une histoire vide de sens pour ce faux film de genre confus, qui devient rapidement énervant par son utilisation abusive et gratuite de jurons en tous genres, et qui vaut surtout pour le duo James Belushi/ Tupac Shakur, en parfaite adéquation, et une belle brochette de seconds rôles (Dennis Quaid, James Earl Jones, Gregory Scott Cummins — un spécialiste de la série B d'action — et Lela Rochon, actuellement à l'affiche dans **Big Hit**). C'est tout de même maigre.

Pathé Vidéo présente ***CRIMINAL GANG*** (*GANG RELATED* - USA - 1997) avec James Belushi - Tupac Shakur - Lela Rochon - Dennis Quaid - David Paymer - Gary Cole **réalisé par** Jim Kouf

saugatuk : la cité du crime

Jusque là, David DeCoteau se cantonnait dans la série B fauchée, de celles produites pour moins de 200.000 dollars par son ami Charles Band sous le soleil de la Californie. Des films d'horreur (**Creepozoids, Puppet Master 3**), des comédies fantastiques (**Nightmare Sisters, Sorority Babes**), des polars (**Lady Avenger, American Rampage**), des thrillers cochons (**Deadly Embrace, Naked Instinct**), tous destinés au marché de la vidéo, et dont le principal dénominateur commun reste la prolifération de bimbos peu avares de leurs charmes. Rien de tout cela dans **Saugatuk**, qui marque en quelque sorte l'entrée du réalisateur dans la cour des grands. Loti d'un budget plus confortable et entouré de quelques «stars» (Ron Silver, James Coburn, Dee Wallace Stone et Christopher Plummer), il abandonne le kitsch rigolo pour le thriller.
Film d'ambiance, **Saugatuk** entretient des rapports étroits avec **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** de Clint Eastwood. Journaliste new-yorkais dévoué aux causes humanitaires, Peter Crane, pour se remettre d'un infarctus, part se mettre au vert dans la ville de Saugatuk avec sa femme Heather et son fils Zach. Paisible, cette ville de la Nouvelle Angleterre ressemble à un coin de paradis. Récompensé par le prix Pulitzer, Peter s'attire la sympathie des habitants de Saugatuk jusqu'au jour où la mère de Chris Norton, jeune homme accusé d'avoir tué son amant Tim, lui demande de l'aide. Persuadé de l'innocence de Chris, Peter mène son enquête pour se rendre compte qu'il est en fait jugé sur son homosexualité. Le jour où Chris est retrouvé pendu dans sa cellule, Peter fouille encore un peu plus dans le passé des habitants de Saugatuk, de plus en plus hostiles et haineux envers sa famille. Peter Crane est sur le point



▲ *Le révérend Carlyle (Christopher Plummer) entouré de ses «disciples»* ▲

de découvrir le terrible secret de Saugatuk. Mais ce secret a un prix...
David DeCoteau surprend par une mise en scène académique mais soignée, surtout dans sa description de la ville. Il s'éloigne parfois des simples formalités par quelques effets de style qui créent le suspense, comme la scène d'ouverture, sombre et dérangeante, dans l'esprit d'un épisode de ***X-Files***, où une femme dépressive abat froidement son cogneur de mari. Ou encore lorsqu'il filme la mort de Tim, un somptueux flash-back en noir et blanc qui rappelle le début de **Créatures Célestes**. Mais ce qui fait la particularité de **Saugatuk**, c'est surtout sa galerie de personnages insolites, des fêlés aux principes moraux douteux, comme le Révérend Carlyle qui chasse le cerf en compagnie de son fils attardé mental, ou Saddy, une dépressive hystérique qu'on croirait sortie de ***Twin Peaks***. Régulièrement, on sent l'envie du réalisateur de faire basculer **Saugatuk** dans le fantastique, surtout lorsqu'il révèle le secret enfoui de cette «cité du crime», à la manière d'un vieux film d'épouvante. Sans être très personnel, **Saugatuk** est un bel exercice de style.

Pathé Vidéo présente ***SAUGATUK : LA CITÉ DU CRIME*** (*SKELETONS* - USA - 1997) avec Ron Silver - James Coburn - Dee Wallace Stone - Christopher Plummer - Paul Bartel - Dennis Christopher **réalisé par** David DeCoteau



▲ *Les citoyens de Saugatuk règlent leurs comptes* ▲

airborne

Avec **Airborne**, Steve Guttenberg touche le fond. Après avoir fait le mariol dans les quatre premiers **Police Academy** et **Trois Hommes et un Bébé**, le voilà qui affiche une tête d'enterrement dans cette série B qui mélange maladroitement action et espionnage. Pas très en forme, de plus en plus bouffi, il interprète Bill McNeil, un spécialiste en armes à feu et en explosifs qui dirige le corps d'élite Mach One, un commando chargé des opérations les plus délicates et assemblé par la NSA, l'agence de sécurité nationale. Avec Sara Gemmel, une ingénieur chimiste spécialisée dans le combat au corps à corps et Cortez, dit le nettoyeur, il répond aux ordres de Ron Simpson, superviseur du groupe. Quand des mercenaires volent un dangereux virus dans un centre de recherches gouvernemental, Simpson envoie McNeil et sa bande le récupérer en plein ciel, en infiltrant l'avion des terroristes. Pendant l'intervention musclée, un des mercenaires reconnaît McNeil bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés. L'esprit vif, ce dernier en déduit qu'un membre de la NSA communique tous les



▲ *Steve Guttenberg dans* ***Airborne*** ▲

faits et gestes de Mach One aux terroristes. Lorsque Cortez est retrouvé assassiné, McNeil se résout à agir seul, quitte à désobéir à ses supérieurs...
En fait, **Airborne** ressemble à une passe à dix. Tout le monde se dispute le virus, se l'envoie comme s'il s'agissait d'un ballon de rugby, le soutire à son adversaire, suspendu au-dessus d'une cuve d'acide, à l'aide d'un bout de ficelle. A priori, il n'est pas si dangereux que ça, le virus ! D'un point de vue dramatique, pour que **Airborne** ressemble au moins à **Alerte !**, c'est déjà foutu. Quand il faut passer à l'action, Julian Grant, pas franchement un nerveux, ne s'en tire pas mieux. Sans aucune cohérence, il filme ses trois héros traverser une piste d'atterrissage en groupe et à découvert, en évitant les balles d'une bonne douzaine de tireurs embusqués. Belle perf ! Quand il s'agit de repomper des séquences entières à **Volte/Face** et **Ultime Décision**, Grant s'avère un peu plus débrouillard. Pour autant, ce n'est pas demain la veille qu'il sera nominé aux Oscars !

Film Office présente ***AIRBORNE*** (USA - 1997) avec Steve Guttenberg - Kim Coates - Torri Higginson - Colm Feore - Sean Bean **réalisé par** Julian Grant

Pin-up

MONIQUE GABRIELLE

«De nos jours, le cinéma est devenu une nouvelle forme de proxénétisme»

«A*ux Etats-Unis, il y a beaucoup de jeunes qui connaissent bien mieux les courbes de mon corps que le relief géographique de leur pays*» déclare Monique Gabrielle, Scream Queen dénudée à l'écran et lady raffinée à la ville. Il faut dire que la belle a fait sa spécialité des apparitions topless et des strip-teases. Prisonnière de son image de californienne pulpeuse, elle sera toujours employée pour jouer les objets de désir, un fantasme devenu réalité. **Young Doctors in Love** de Gary Marshall, **Screen Test** avec Michelle Bauer, **Bachelor Party** avec Tom Hanks ou encore **Chained Heat**, un film de prison de femmes dans lequel elle est le jouet du maton en chef John Vernon aux côtés de Linda Blair et Sybil Danning, qu'elle retrouvera plus tard dans **Young Lady Chatterley 2** : des rôles petits et légers dans des films de standing, qui l'entraînent dans une carrière dévouée à la série B.
Née le 30 juillet 1962 à Kansas City, cette brunette devenue blonde quitte rapidement le Missouri pour aller s'installer à Denver dans le Colorado, où elle restera jusqu'à ses dix-huit printemps. C'est ici, en participant aux pièces de théâtre de son école depuis l'âge de quatre ans qu'elle prend goût au spectacle. Après avoir fini ses études, elle part pour la Californie et entame un parcours de mannequin en s'inscrivant dans une agence. «*Malheureusement, j'étais trop petite pour les défilés et la haute couture, alors je me suis retrouvée à poser pour des bikinis et de la lingerie. On m'a envoyée au Japon pendant deux mois, pour remplacer une fille qui s'était désistée. Là-bas, j'ai fait des photos de mode et dansé dans un go-go bar*». A son retour, elle s'offre les services d'un agent, et les propositions commencent à affluer. «*J'ai commencé ma carrière d'actrice par de brèves apparitions, parfois coupées au montage, comme dans **All the Marbles** de Peter Falk ou le téléfilm de Melissa Gilbert **Splendor in the Grass**, avec Michelle Pfeiffer. Ensuite il y a eu **Nightshift**, qui était un rôle muet, mais comme je m'y déshabillais, j'avais bien gagné ma journée et plusieurs réalisateurs ont commencé à me remarquer*». Comme Walerian Borowczyk, le numéro de *Penthouse* où elle figure à la main, qui la choisit pour interpréter Emmanuelle dans sa cinquième aventure. Pour Monique Gabrielle, si ce film représente une œuvre majeure dans sa filmographie, c'est aussi un horrible souvenir. «*Trois réalisateurs différents, tous plus mauvais les uns que les autres, se sont succédé sur ce film qui n'a aucun sens. Pour qu'il ressemble à quelque chose, Roger Corman a décidé de tourner des séquences additionnelles avant de le distribuer en Amérique*». Dans la nouvelle version, Emmanuelle se transforme en Rambette et prend les armes pour s'échapper du harem où elle est retenue prisonnière.

Pour le producteur Roger Corman, et sous la direction du viceland Jim Wynorski, elle tourne le remake de **Not of this Earth, Le Vampire de l'Espace** avec Traci Lords, **Deathstalker 2**, un film d'héroïc fantasy qui lui offre un double rôle de sœurs jumelles se chamaillant pour la possession d'un trône, **Return of the Swamp Thing** où elle campe un garde du corps macho, **Tower of Terror** avec Melissa Moore (voir *Impact* 73) et **Transylvania Twist**, pour lequel elle devait tenir le rôle principal et fut remplacée au dernier moment par une actrice venue de la télévision. Si Monique Gabrielle croque à pleines dents son nouveau statut de star de la série B, elle se rend vite compte qu'on lui préfère les rôles de bimbo écervelée et rarement vêtue à ceux de femme fatale vénéneuse. «*De toute façon, pour réussir au cinéma, il faut soit être pistonnée soit coucher. Me mettre nue dans un film ne me dérange pas, mais la plupart des réalisateurs ne savent ni filmer, ni éclairer un corps, qui demande pourtant le même traitement qu'un objet d'art. Bien souvent, si vous êtes une femme séduisante et attirante, vous serez traitée comme un objet, un morceau de viande. C'est le plus gros problème de Jim Wynorski. Je pensais qu'il faisait des efforts pour améliorer ses films, mais il préfère se complaire dans des produits bon marché, généralement bâclés. Il est seulement intéressé par l'argent et le fait de pouvoir s'entourer d'une ribambelle d'actrices qui le bichonneront et qu'il pourra tripoter*».
Toujours pour Wynorski, après avoir exigé des rôles intelligents et habillés, elle tourne **Aux Portes de l'Enfer** et **Munchie**, avant de rejoindre l'écurie Fred Olen Ray le temps de deux films. **Angel Eyes** d'abord, dans lequel elle incarne une jeune psychopathe attardée qui a bien du mal à se débarrasser du fantôme d'une enfance malheureuse et qui trucide hommes et femmes qui en ont après son corps. Elle est ensuite la partenaire de David Carradine dans **Qui a Peur du Diable (Evil Toons)** pour un rôle inhabituel d'étudiante timide, pudique et «nerd» sur les bords. «*Lorsque Fred Olen Ray m'a présenté ce personnage, je me suis dit que c'était enfin un véritable rôle qui allait me permettre de jouer la comédie. Malheureusement, nous n'avions pas le temps de répéter ni les moyens de nous offrir plusieurs prises. Nous n'avions que sept jours pour boucler le film, et si je m'intéressais de près à mon personnage, Fred était bien plus préoccupé par le fait de finir le film dans les temps et sans dépassement de budget. J'étais très frustrée. J'ai alors décidé de ralentir ma carrière et de mieux choisir mes projets. Je préfère ne plus tourner plutôt que de me compromettre dans ce genre de films fauchés en produisant de vains efforts. Travailler dans ces conditions, qui relèvent de l'amateurisme, ne ressemble pas à la conception que je me faisais du cinéma. De plus en plus, les rapports entre producteurs et actrices sont similaires à ceux que les maquereaux peuvent avoir avec leurs prostituées*». Si elle ne veut plus jouer les égéries de la série B, Monique Gabrielle continue quand même à entretenir son image de Scream Queen en apparaissant dans de nombreuses conventions (*Fangoria*) ou dans des magazines (*Scream Queens Illustrated*).

■ Damien GRANGER ■


■ *Monique : fausse blonde mais vraie bombe !* ■


■ *Monique assure la promotion d'**Angel Eyes** : chaud !* ■



Robert ALTMAN
présente
Rosanna ARQUETTE
Randy QUAID
Edward JAMES OLMOS
Daryl HANNAH
Sean YOUNG
Fred WARD
Martin SHEEN
Kirsten DUNST
3 balles dans le chargeur
GUN
En vidéo
1 2 3
à ne pas
mettre entre
toutes les mains
SKYROCK
PRIORITE A LA MUSIQUE
13ème RUE
WARNER VISION
alerte orange
L'ANTHOLOGIE DU CRIME EN 3 VOLUMES

SCREAM

LA VIDÉO QUI FAIT COULER DE L'ENCRE ET DU SANG !

"HITCHCOCK l'avait rêvé, CRAVEN l'a créé."
LES INROCKUPTIBLES

"SCREAM fonctionne à tous les niveaux."
PREMIÈRE

"On rit d'effroi."
TÉLÉRAMA

"Un sommet."
LIBÉRATION

avec

FUN RADIO

A l'occasion de la sortie du Film culte "SCREAM" la FNAC Champs Élysées* et Film Office vous invitent à une nuit de grands frissons le samedi 5 septembre à minuit.



*FNAC Champs-Élysées
74, Av. des Champs-Élysées
75008 Paris
Tél. : 01 53 53 64 64
Métro : Franklin Roosevelt

FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE - GERARDMER 1997
GRAND PRIX
PRIX " PREMIERE " DU PUBLIC

SCREAM
UN FILM DE WES CRAVEN
DAVID ARQUETTE · NEVE CAMPBELL · COURTENEY COX · MATTHEW LILLARD · ROSE McGOWAN · SKEET ULRICH et DREW BARRYMORE

JOUEZ EN TÉLÉPHONANT AU 08 36 69 66 99*
Gagnez des VK7, des tee-shirts, et de nombreux lots**
* Jeu gratuit sans obligation d'achat, limité au 4/10/98.
* Un tirage au sort départagera les gagnants.

SORTIE LE 2 SEPTEMBRE
VIDÉOCASSETTE, LASERDISC, DVD VIDEO

WOODS entertainment · MIRAMAX DIMENSION ·



CIPA · LES FILMS NUMBER ONE